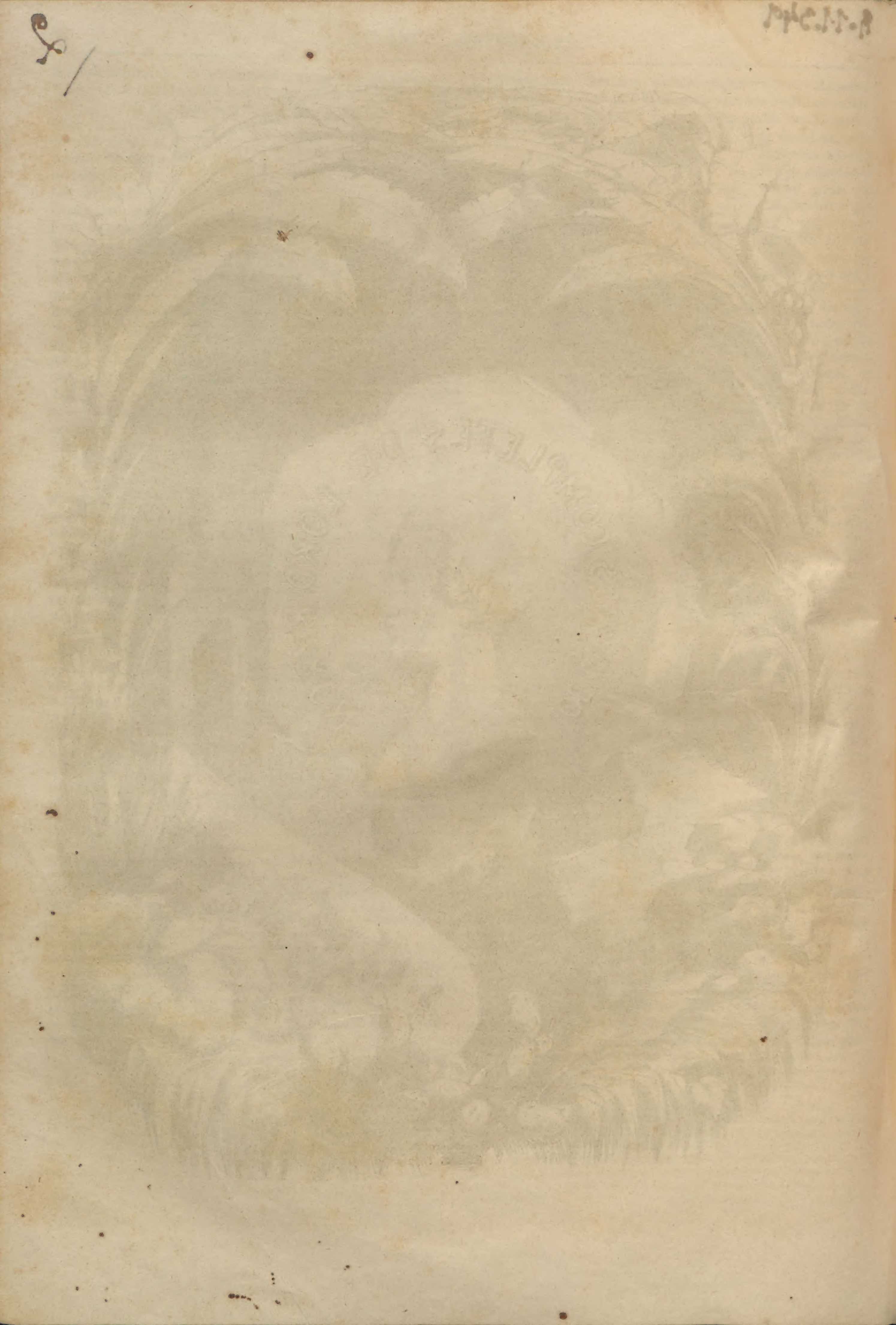

ŒUVRES COMPLÈTES DE LORD BYRON
J. BRY aîné éditeur
C. METTAIS del.
ROUGET sc.



NOTICE

SUR

LORD BYRON.

L'auteur de *Childe-Harold* et de *Don Juan* est un des enfants de cette grande révolution qui a commencé par l'Amérique et la France, et qui n'a point encore dit son dernier mot. Tel est le secret de sa popularité parmi nous. Nous avons salué en lui la plus brillante expression d'une époque où tout a grandi au point de briser les anciens moules. Mais pour être reconnu d'abord par ses compatriotes, le poète de l'avenir devait avoir aussi un trait du passé. Ce trait, c'est la partie aristocratique de son caractère, en lutte continuelle avec ses instincts de démocratie. Grand seigneur par ses goûts et ses dédains, anglican par ses images bibliques et certaines aspirations religieuses, payant tribut aux classiques par le plan de ses drames et son admiration pour Pope, il ne montre là que l'épiderme : dans son cœur, Byron est tout révolutionnaire, enthousiaste de liberté, sceptique religieux et vaguement humanitaire, novateur par la libre allure de ses plans, de ses pensées, de son style; il est démocrate enfin par son existence cosmopolite et sa mort de martyr!

Ce double aspect ressort d'une rapide esquisse de sa vie.

La race des Byrons remonte à l'invasion normande; un Ralph de Burun est inscrit dans la distribution des terres saxonnes. Ses descendants parurent aux croisades, à Calais, à Crécy; ils reçurent de Henri VIII le domaine ecclésiastique de Newstead, et, pendant les guerres civiles, ils restèrent fidèles au dogme de la légitimité. Le grand-père de notre poète, l'amiral Byron, est cité dans les fastes de la marine britannique; un de ses grands-oncles eut un procès fameux pour avoir tué en duel un M. Chaworth; son père, enfin, se fit connaître moins honorablement par ses dettes et par un enlèvement que suivit son premier mariage avec la femme divorcée de lord Carmaerthen. (De cette union naquit Augusta Byron, depuis mistress Leigh, sœur bien-aimée du poète.) Du côté maternel, on voit également une longue suite d'illustres ancêtres; les Gordons de Gight descendaient d'une fille de Jacques I[er] d'Ecosse.

Tout ceci explique le patricien; passons à l'homme.

Le capitaine Byron, devenu veuf, épousa miss Catherine Gordon, riche héritière que les anciennes dettes et les nouvelles profusions de son mari avaient déjà complétement ruinée, lorsque, le 22 janvier 1788, étant à Londres, elle mit au monde son fils unique, George Gordon-Byron. D'une mère dont le caractère, naturellement violent, était encore aigri par les privations, d'un père qui errait sans cesse d'Angleterre et d'Ecosse en France, où il mourut en 1791, le jeune Georges était né sous les tristes auspices d'une misère dorée. En outre, il avait un pied difforme, et cette infirmité le fit souffrir longtemps au physique par les efforts même que l'on tenta pour la guérir; elle le fit souffrir toute sa vie dans sa vanité. Par là, il se sentait doublement séparé de la caste élégante et riche.

Le caractère de l'enfant se montra concentré, sauvage, intraitable, non sans de fréquents éclairs d'intelligence et de bonté. Il conserva un long ressentiment contre sa mère, qui, dans un accès de violence provoqué par l'usage habituel des spiritueux, l'avait poursuivi pour le battre en l'appelant : « Marmot boiteux ! » Mais il montra toujours un tendre attachement à May Gray, sa gouvernante, dont l'affection adoucissait ses chagrins.

A l'âge de cinq ans, le jeune Georges fut envoyé à l'école d'Aberdeen, ville où résidait sa mère, et c'est là qu'il contracta son goût prédominant pour les livres d'histoire, et en particulier pour l'Ancien-Testament. Après une légère indisposition, on l'envoya faire un séjour dans les Highlands pour rétablir sa santé, séjour qui fit éclore en lui un profond sentiment des beautés de la nature.

Un trait caractéristique de l'enfance de Byron consiste dans ses amours précoces. Agé seulement de huit ans, il se passionna pour une petite fille d'Aberdeen, nommée Mary Duff, qui l'aimait de son côté, sentiment réciproque qui se manifestait par le plaisir que ces deux charmantes créatures trouvaient à se tenir gravement assises l'une auprès de l'autre en causant tendrement, tandis qu'Hélène, la sœur aînée de Mary, jouait à la poupée. A chaque séparation, Georges témoignait une vive impatience; il engageait sa mère ou sa bonne à écrire pour lui à sa petite fiancée; et, peu d'années après, en apprenant le mariage de Marie Duff, il tomba dans des convulsions alarmantes. Plus tard, à Dulwich, il s'éprit de même de Marguerite Parker, charmante jeune fille qui mourut bientôt après de consomption, et dont la mort inspira au poète naissant sa première élégie. La troisième fois enfin, à Newstead, venu en vacances de Harrow, il vit miss Chaworth, qui habitait dans le voisinage et qui appartenait à la famille avec laquelle son grand-oncle avait eu un funeste différend. Le romanesque de cette liaison la changea bientôt en un violent amour du côté de l'adolescent, mais non du côté de la jeune personne, qui, ayant deux ans de plus, crut pouvoir accueillir comme un jeu la passion du pauvre écolier sans refuser néanmoins un parti sérieux qui se présenta l'année suivante. Ces trois aventures, en apparence frivoles, ne présageaient-elles pas le rôle important que les femmes devaient jouer dans la vie et les écrits de Byron, et l'encens et les sarcasmes qu'il leur a prodigués tour-à-tour?

Revenons sur nos pas. Ce grand-oncle en question, le meurtrier de M. Chaworth, était mort sans héritier direct dans son domaine de Newstead. Le jeune Georges devenait pair d'Angleterre, honneur qu'il parut sentir vivement dans l'expectative, mais dont la réalité le désabusa. La mère et l'enfant, en venant prendre possession de la vieille abbaye, voisine de la forêt de Sheerwood, la trouvèrent dans un délabrement complet. L'oncle William s'amusait de son vivant à nourrir dans les salles une quantité innombrable de grillons, qui tous disparurent à sa mort; mais il avait en outre une passion plus coûteuse, analogue à celle de l'oncle Tobie dans le Tristram-Shandy : sir William avait fait construire sur un lac des forteresses et une flottille, et il s'y livrait au plaisir de la petite guerre, brûlant sous forme de poudre à canon quelque chose de plus que ses revenus. La situation des héritiers ne se trouva donc guère améliorée, car il leur restait à peine quelques livres sterling, produit de la vente de leur mobilier. Cette situation ne devint un peu plus conforme à leur rang que grâce à une pension de trois cents livres que lady Byron obtint sur la liste civile, et surtout quand lord Carlisle, tuteur du jeune Georges, l'eut fait rentrer dans le domaine substitué de Rochdale, indûment aliéné par le marin d'eau douce. Le souvenir de ce précédent maître du domaine n'offrait pas d'ailleurs à son jeune héritier un exemple bien propre à lui tracer cette ligne de conduite régulière qui conduit dans le monde aux positions stables et enviées.

Mistress Byron s'étant rendue à Londres, en 1799, son fils fut mis en pension au collége de Harrow-on-the-Hill, près de Windsor. Il

se trouvait alors assez mal préparé par ses maîtres précédents aux études purement linguistiques : mais il avait puisé dans ses lectures incessantes une certaine connaissance des faits historiques, et surtout une force de pensée et d'élocution assez rare à son âge, précieux indice pour ceux qui songeront un jour à réformer l'instruction publique. A Harrow, Byron, devenu aussi latiniste qu'il appartient à un Anglais, mais helléniste médiocre, composa dans sa langue maternelle des vers qui n'étaient souvent que des imitations des anciens; il se distinguait surtout dans les exercices du collége par son talent pour la déclamation. Extrême en tout, il conçut pour quelques-uns de ses jeunes camarades des amitiés passionnées, bientôt brisées par la mort ou la séparation. On a remarqué qu'il choisissait souvent les objets de ses affections dans une classe inférieure à celle où il était né, premier signe de cette sympathie qu'il eut toujours pour les faibles et les opprimés.

L'élève de Harrow, indocile jusqu'à la rébellion, n'avait rien perdu de la turbulence de l'enfant des grèves d'Aberdeen ou de la forêt de Sheerwood : il aimait les jeux bruyants, le mail, quelquefois même la lutte et la boxe ; passion qui se manifesta plus tard sous d'autres formes : le goût des chiens, des armes, les courses au grand galop sur le Lido à Venise et la répétition de l'exploit de Léandre aux Dardanelles.

Le barde futur passa, en 1805, au collége de la Trinité, université de Cambridge, et il y mena une existence assez dissipée. Mais pendant les vacances, il fut introduit par sa mère dans plusieurs familles respectables et put envisager le monde sous un aspect plus sérieux. Les traces des plus petits événements de sa vie à cette époque et dans les années précédentes se retrouvent dans ses *Heures de loisir*, recueil de poésies qui ne fut alors imprimé qu'à cent exemplaires. Ce ne fut qu'en 1808 que la *Revue d'Edimbourg* daigna s'occuper de cet ouvrage. Une critique injuste et passionnée fit événement dans la vie du jeune poète et faillit l'entraîner dans la voie de la littérature militante pour laquelle il se crut une vocation prononcée, circonstance qui peut-être eût privé le monde des chefs-d'œuvre que Byron devait créer dans un genre tout différent. Il répondit à l'attaque par une satire intitulée les *Poètes anglais et les critiques écossais*. Le succès mit les rieurs de son côté.

En 1809, le jeune lord, qui venait d'atteindre sa majorité, se présenta seul à la chambre haute, son tuteur ayant refusé de lui servir de parrain. La réception fut froide : trois ans après seulement, il prononça son premier discours à propos du bill sur les briseurs de métiers ; il s'y montra fidèle aux principes libéraux et favorable à l'émancipation catholique. L'année suivante (1813), il prit encore la parole pour la pétition du major Cartwright, insulté et arrêté illégalement par les agents brutaux de l'autorité militaire. Dans les deux occasions, son succès parut grand ; mais Byron vit bien qu'il n'avait ému qu'à la surface une assemblée dévouée..... à ses seuls intérêts ; et dégoûté, il abandonna pour toujours la carrière politique.

Dans l'intervalle, un pèlerinage vers le sud et l'est de l'Europe avait singulièrement développé les plus précieuses de ses facultés poétiques : il y avait recueilli les matériaux de ses poèmes orientaux. Il avait visité Lisbonne, Gibraltar, Malte, la Sicile, la Sardaigne, l'Epire, où il avait vu le fameux Ali, pacha de Janina, et en dernier lieu la Morée. Enfin, après avoir passé à Constantinople, il était revenu dans la cité de Minerve où son courage sauva la vie à une jeune Grecque qui était accusée d'un crime d'amour (commis sans doute en faveur du jeune Anglais) et que l'on portait toute cousue dans un sac de cuir pour la jeter à la mer.

Ce fut aussi durant ce voyage qu'il composa les deux premiers chants de *Childe-Harold*, ouvrage dont un ami, homme de goût, M. Dallas, parvint avec peine à lui faire comprendre la supériorité sur ses essais satiriques. Enfin persuadé, il s'occupait de l'impression de ce poème, lorsqu'il apprit que sa mère était dangereusement malade : il revint en Angleterre et n'arriva à Newstead que pour assister aux funérailles.

Childe-Harold fut accueilli comme l'œuvre la plus grande qui eût paru depuis le *Paradis perdu* : l'auteur a dit lui-même avec justesse : « Je m'éveillai un matin et me trouvai célèbre. » L'Envie s'éveilla aussi : forcée au silence, mais nullement désarmée par le succès non interrompu du *Giaour*, de la *Fiancée d'Abydos*, du *Corsaire*, elle quitta la critique pour la calomnie et attaqua les mœurs de l'homme, ne pouvant entamer ses œuvres. Il faut avouer qu'un certain genre de renom qu'obtint le poète, fort bel homme d'ailleurs quand il ne marchait pas, et homme à la mode surtout, prêtait assez au scandale : une noble dame avait été jusqu'à se couper la gorge pour lui en plein raout avec un verre cassé. Le poète, en songeant au mariage, voulut se ranger et se rendit encore plus vulnérable. Il demanda la main de miss Milbanke, riche héritière, assez jolie personne, mais prude et un peu bas-bleu : refusé du premier abord, il eut enfin le malheur de réussir. Les noces, célébrées le 2 janvier 1816, furent d'une tristesse de mauvais augure. Une gouvernante favorite, tirée plus tard de son obscurité par des vers qui la fustigeront dans la postérité, se posa dès l'abord entre les deux époux ; et l'année écoulée, miss Milbanke se retira chez son père : ses motifs restèrent obscurs, mais elle alléguait que les profusions de son mari ne lui laissaient pas les moyens de vivre selon son rang.

Après quelques démarches pour la ramener, lord Byron, voyant s'ameuter autour de lui les amours-propres irrités de ses succès, les salons et les sacristies blessés de son dédain pour les formes et les idées reçues, quitta pour jamais l'Angleterre, profondément ulcéré contre le monde qui finit, prophète et précurseur du monde qui va commencer. Du rivage, il adressa de touchants adieux à sa femme et à sa fille Ada, la bien-aimée de son cœur.

Il remonta le Rhin ; puis il passa en Suisse où il se lia avec Shelley et madame de Staël, nobles amitiés qui, avec celles de Shéridan, Hobhouse, Lewis et Moore, le vengèrent amplement des rancunes des nullités titrées et mitrées.

Ce fut dans ce voyage qu'il composa le troisième chant de *Childe-Harold*, le *Prisonnier de Chillon*, quelques petits poèmes et *Manfred* (1817). Il se fixa bientôt à Venise où il commença en 1818 *Don Juan* que l'on peut considérer comme son œuvre capitale, et la plus complète, la plus libre expression de cette âme multiple.

L'année suivante, un attachement auquel les mœurs italiennes se prêtent plus facilement que celles des pays du nord vint consoler Byron de son veuvage. La comtesse Guiccioli l'aima, quitta pour lui son mari et se chargea d'acquitter la dette de toutes les âmes que le poète avait charmées. Ce fut dans sa retraite auprès de cette amante dévouée, à Venise, à la Mira, à Ravenne, à Pise, qu'il continua *Don Juan* et qu'il composa *Caïn*, *Les deux Foscari* et le reste de ses ouvrages dramatiques.

Cependant l'ami des libertés du monde s'était affilié aux carbonari ; et son cœur, comme celui de Sardanapale, qu'il a peint à cette époque, balançait entre l'amour et le devoir... Car c'était un devoir sacré qui l'appelait au secours des Grecs qu'il avait peut-être enflammés par ses chants. Le 24 juillet 1823, il partit de Livourne pour Céphalonie avec le comte Gamba, le frère de sa maîtresse... (Les mœurs italiennes sont encore là.) Il avait sacrifié les débris de sa fortune pour apporter aux insurgés des armes et des munitions. Les premiers mois furent employés à lutter péniblement contre les prétentions exagérées et les divisions des Palicares, qui lui étaient cependant tout dévoués. Au mois de janvier seulement il put aller rejoindre Mavrocordato à Missolonghi, où le temps se passa encore en discussions et en préparatifs. Vers le milieu de février, on résolut d'aller assiéger Lépante, en dépit des Souliotes qui refusèrent longtemps de marcher, « étant habitués, disaient-ils, à se battre contre des hommes et non contre des murailles. »

Enfin, l'avant-garde partit. Lord Byron voulait la rejoindre avec le corps d'armée, lorsque, le 9 avril, comme il était à une lieue de Missolonghi avec le comte Gamba, ils furent assaillis par une pluie violente et continue. Byron rentra avec la fièvre : le lendemain, il voulut reprendre ses occupations et sortit à cheval. Ce fut la dernière fois. Obligé de s'aliter, il languit encore neuf jours et mourut enfin le 19 avril, en répétant le nom de sa fille, et chargeant son valet de chambre Fletcher d'aller trouver lady Byron et de lui dire : « Tout... tout... » ; mais il ne fut capable d'articuler aucune explication.

Le mystère aurait pu nous être dévoilé, sans l'infidélité de Thomas Moore, dépositaire des mémoires du noble poète : mais ce mystère est maintenant scellé sous deux tombes.

Les restes de lord Byron furent repoussés de Westminster par le clergé anglican, qui eut raison de ne point se croire digne de les recevoir... On les a déposés à Newstead, dans le tombeau de ses pères. Mais elle sera la première des nations du globe, celle qui un jour les réclamera pour son Panthéon.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LORD BYRON

TRADUCTION NOUVELLE PAR LOUIS BARRÉ.

LE CORSAIRE.

CHANT PREMIER.

I.

« Sur les vagues joyeuses de la mer revêtue d'un sombre azur, comme elle, nos pensées sont sans bornes, et nos âmes toujours libres; aussi loin que la brise peut porter, le flot se couvrir d'écume, elles planent sur notre empire, contemplent une patrie. Voilà nos royaumes, le domaine illimité sur lequel domine notre pavillon, sceptre à qui tout doit obéir. Notre vie, toujours sauvage et turbulente, même quand elle passe de la lutte au repos, nous fait trouver des jouissances dans chacune de ces alternatives. Et ces jouissances, qui pourrait les décrire? Ce n'est pas toi, esclave des voluptés, toi dont l'âme faiblirait au sommet croulant des vagues : ce n'est pas toi, noble vaniteux, élevé dans la débauche et l'indolence, toi que le sommeil ne repose plus, à qui le plaisir même ne sait plus plaire. Oh! qui pourrait les décrire, sauf l'infatigable pèlerin de ces routes sans traces, dont le cœur, habitué à ces épreuves, a bondi triomphant sur l'abîme des eaux, et gonflé de joie et d'ivresse, a senti ses battements s'accélérer jusqu'au délire? Lui seul chérit l'approche de la bataille pour la bataille même, faisant ses délices de ce que d'autres appellent danger : il ambitionne ce que le lâche s'empresse de fuir, et quand le faible s'évanouit, il s'émeut seulement... il s'émeut en sentant, dans les profondeurs de son sein agité, l'espérance qui s'éveille et le courage qui s'enflamme. Oh! nous ne craignons pas la mort, pourvu que l'ennemi périsse avec nous... pourtant la mort paraît encore plus triste que le repos... N'importe! qu'elle vienne quand elle voudra : en attendant, nous épuisons l'essence même de la vie; et quand on a perdu celle-ci, il est indifférent que ce soit par la maladie ou par l'épée. Qu'un être, épris de sa propre décrépitude, consente à se cramponner sur sa couche, à y languir des années dans les douleurs, à respirer un air appesanti, à secouer une tête tremblante : pour nous le frais gazon, et non le lit fiévreux!... Tandis que son âme s'exhale lentement, sanglot à sanglot, les nôtres, d'un seul effort, d'un seul bond, échappent à toute contrainte. Que son cadavre soit fier de son urne de marbre et de son étroit caveau; que ceux que fatiguait sa vie lui dorent une tombe : à nos morts, des larmes peu nombreuses, mais sincères, quand l'Océan s'entr'ouvre pour les ensevelir! Pour eux, au milieu même des banquets, de vrais regrets s'exhalent de la coupe rougissante, et des libations couronnent leur mémoire. Leur courte épitaphe se rédige, à la fin du jour des dangers, quand les vainqueurs partagent les dépouilles et s'écrient, le front assombri par un triste souvenir : Hélas! combien les braves qui ont succombé seraient joyeux à cette heure! »

II.

Tel était le cri sauvage qui s'élevait de l'île des Pirates, où brillait un feu de bivouac; tels étaient les sons que répétaient en frémissant les échos des rochers, et qui semblaient des chants à ces oreilles grossières. Dispersés en groupes sur le sable doré, les forbans jouaient, riaient, causaient ou aiguisaient leurs poignards, quelques-uns choisissaient leurs armes; chacun reprenait sa lame fidèle et regardait d'un œil indifférent le sang qui la couvrait. Ceux-là travaillaient à réparer leur navire, à replacer le gouvernail ou les avirons, tandis que d'autres erraient pensifs le long du rivage. Les plus occupés tendaient un piége à l'oiseau des rochers ou étalaient au soleil les filets humides : de l'œil avide de l'Espérance, ils cherchaient dans la moindre tache à l'horizon quelque voile éloignée, se rappelant l'un à l'autre les prodiges de cent nuits de combat et se demandant de quel côté ils iraient chercher une proie nouvelle. — De quel côté? qu'importe! c'est l'affaire du CHEF; la leur est de croire que ni la proie ni les dispositions pour la saisir ne feront défaut. — Mais ce CHEF quel est-il? Son nom est connu et redouté sur maint rivage; ils n'en savent, ils n'en demandent pas plus. Il ne se révèle à eux que pour commander : peu de mots, mais un regard, mais un geste; jamais il ne vient animer de sa propre gaîté leurs joyeux festins : mais ils lui pardonnent son silence en faveur de ses succès. Jamais ils ne remplissent pour lui la coupe empourprée; elle passe devant ses yeux sans qu'il l'effleure; et quant aux mets de sa table, le plus grossier de la troupe les dédaignerait à son tour. Le pain rustique, l'humble racine des jardins et à peine un de ces fruits, luxe de l'été, apportent à ses courts repas une frugalité que supporterait à peine un ermite. Mais tandis qu'il méprise ainsi les plaisirs grossiers des sens, son âme semble se nourrir de cette abstinence même. « Droit à ce rivage! » et la voile y conduit. « Faites ainsi! » c'est fait. « A vos rangs et suivez-moi! » le butin est conquis. Ainsi l'acte accompagne la parole; tous obéissent et peu s'enquièrent de ses intentions : à ceux-ci, un mot, un coup d'œil de dédain, montrent assez sa colère; il ne daigne point s'expliquer davantage.

III.

« Une voile! une voile! » c'est l'espoir d'une prise! « Quelle nation? Quel pavillon? Que dit le télescope?» Ce n'est point une prise, hélas! et pourtant ce navire est bienvenu : l'étendard rouge de sang flotte au gré du vent. « Oui, c'est à nous, c'est un vaisseau qui revient au port. Souffle favorablement, ô brise! ils doivent jeter l'ancre avant la nuit. » Le cap est doublé : la baie reçoit cette proue qui brave les vagues. Comme elle poursuit fièrement sa noble course! Ses blanches ailes, qui jamais ne fuient devant l'ennemi, semblent la porter sur les ondes, qu'elle parcourt comme un oiseau des mers, en défiant les éléments conjurés. Ah! qui ne braverait le feu des combats, qui ne braverait le naufrage, pour régner en monarque sur le peuple qui habite ses flancs!

IV.

Le câble frôle rudement les flancs du vaisseau; ses voiles sont repliées; il se balance en jetant l'ancre; et les oisifs qui l'observent du rivage peuvent voir le canot qui descend de la poupe vitrée. L'embarcation est garnie d'hommes, et les avirons cadencés la dirigent vers la plage, jusqu'à ce que sa quille effleure et creuse le sable. — Salut! cris de bienvenue, paroles amicales! mains qui s'unissent et se serrent sur la grève; sourires, questions et réponses précipitées; offres cordiales de fêtes et de banquets!

V.

Les nouvelles se répandent, et la foule s'amasse pour les recueillir; parmi les sourds murmures et les bruyants éclats de rire, les voix plus douces, mais inquiètes, des femmes se font entendre. Les noms des amis, des époux, des amants, sont répétés après chaque mot: « Oh! sont-ils saufs au moins? Nous ne demandons point vos succès : mais les reverrons-nous? entendrons-nous leurs voix chéries? Quelque part qu'ait rugi la bataille, que les vagues aient déployé leur fureur, sans doute ils ont bravement agi; mais lesquels d'entre eux ont survécu? Qu'ils se hâtent de nous apporter l'étonnement et la joie, et que leurs baisers éloignent le doute de nos paupières ravies! »

VI.

« Où est le chef? nous avons un rapport à lui faire, et nous craignons de voir bientôt finir cette joie qui salue notre arrivée; n'importe! elle est sincère, elle est douce au cœur, cette joie passagère. Allons, Juan! guide-nous à l'instant vers le chef: une fois que nous l'aurons salué, nous reviendrons fêter notre retour, et chacun apprendra ce qu'il désire savoir. » Ils montent lentement de pics en abîmes par un sentier taillé dans le roc, jusqu'à la plate-forme où la tour de garde qui domine la baie s'élève parmi des buissons touffus et des massifs de fleurs sauvages : l'air y est rafraîchi par des sources argentées, qui jaillissent pleines de vie de leurs bassins de granit et provoquent la soif à s'assouvir dans leurs flots pétillants. — Là-bas, près de cette grotte, quel est cet homme isolé dont le regard plane sur les vagues? dans une attitude pensive, il se repose sur son sabre, qui certes est rarement un bâton d'appui pour cette main rougie de sang? « C'est lui, c'est Conrad, seul maintenant comme toujours. En avant! Juan, en avant! annonce-nous. Il a vu le navire... Dis-lui que nous apportons des nouvelles qu'il lui importe de connaître promptement; nous n'osons approcher; tu connais son humeur quand des pas étrangers ou non désirés viennent troubler sa solitude.»

VII.

Juan s'approche du chef et lui fait connaître le vœu de ses compagnons. Celui-ci n'ouvre point la bouche, mais exprime son assentiment par un signe. Juan appelle les autres; ils s'avancent; à leur salut le chef s'incline légèrement, mais ses lèvres restent muettes. « Ces lettres, chef, sont de ce Grec, ton espion, qui annonce de nouveau que le butin ou le péril sont tout proche : quelles que soient ses informations, nous pouvons annoncer qu'en outre... — Silence! silence! » C'est ainsi qu'il arrête leurs inutiles discours. Étonnés, humiliés, ils se retirent à l'écart et se communiquent à voix basse leurs conjectures; ils épient en même temps son regard pour observer l'impression que font sur lui les nouvelles annoncées. Mais comme s'il les devinait, il tourne la tête de côté pour cacher son émotion et ses craintes, ou seulement par orgueil, et parcourt le billet. « Mes tablettes, Juan! écoute... où est Gonzalvo? — Dans le navire qui est à l'ancre. — Qu'il y reste... porte-lui cet ordre... et vous, à votre poste! préparez tout pour le départ; je prendrai le commandement ce soir. — Ce soir, seigneur Conrad. — Oui : au coucher du soleil : car la brise doit fraîchir vers la fin du jour. Mon corselet, mon manteau; et dans une heure nous sommes en route. Tu prendras ton clairon. Veille à ce que les ressorts de ma carabine soient exempts de rouille et ne trompent pas mon adresse : que le tranchant de mon sabre d'abordage soit bien aiguisé et que la garde élargie s'adapte mieux à ma main. L'armurier devra s'en occuper sur-le-champ; car dans la dernière affaire cette épée a plus fatigué mon bras que n'a fait la résistance de l'ennemi. Veille à ce que l'on tire exactement le canon de signal quand l'heure du délai sera expirée. »

VIII.

Tous s'inclinent en signe d'obéissance, et se retirent silencieusement. C'est aller revoir un peu tôt le désert liquide; et pourtant ils ne résistent point, car Conrad l'a voulu, et qui oserait mettre en question ce que Conrad décide? Homme d'isolement et de mystère, à peine l'a-t-on vu sourire, rarement on l'entend soupirer; son nom terrifie les plus hardis de sa troupe et fait pâlir leurs visages basanés : il est doué de la puissance dominatrice qui fascine, entraîne et fait frissonner au besoin les cœurs vulgaires... Quel est donc ce charme que ces hommes indisciplinés reconnaissent et envient, mais contre lequel ils voudraient lutter en vain? Quel lien peut ainsi enchaîner leur foi?... Le pouvoir de la pensée, la magie de l'intelligence; pouvoir né du succès, saisi et conservé par l'adresse, qui de la volonté d'un seul fait un moule pour les faiblesses des autres, n'agissant que par leurs mains, mais se parant à leur insu de leurs plus brillants exploits. Ainsi sous le soleil, a-t-on toujours vu et verra-t-on toujours le grand nombre travailler pour un seul. C'est l'arrêt de la nature; mais que le faible qui travaille se garde d'accuser, de haïr, celui qui recueille les produits. Oh! s'il connaissait le poids de ces chaînes splendides, que ses humbles douleurs lui paraîtraient légères!

IX.

Différent des héros des races antiques, démons par leurs actes, mais dieux par leur beauté, Conrad n'a rien dans son aspect qui puisse exciter l'admiration, sauf le feu qui brille sous l'ombre de ses noirs sourcils; robuste, mais non taillé en hercule; d'une taille ordinaire plutôt que gigantesque; en somme néanmoins, ceux qui s'arrêtent à le regarder à deux fois distinguent en lui des signes que ne porte point le vulgaire des hommes : ils le contemplent et s'étonnent de leur propre impression... et, tout en l'avouant, ils n'en peuvent deviner la cause. Ses joues sont brûlées du soleil; son front est haut et pâle, mais voilé en partie par les noirs anneaux de son abondante chevelure; et sa lèvre relevée révèle souvent malgré lui les hautaines pensées qu'il réprime, mais qu'il ne peut cacher tout-à-fait. Bien que sa voix soit douce et toute son apparence calme, on croit cependant y démêler quelque chose qu'il ne voudrait pas laisser paraître. Ses traits aux lignes profondes, aux teintes changeantes, attirent à la fois et troublent la vue, comme si sous la pensée ténébreuse s'agitaient des sentiments terribles, mais encore vagues; mais s'il en est ainsi, personne ne le peut dire, car son regard sévère arrête un examen attentif. Peu d'hommes pourraient défier la rencontre de son œil pénétrant; et quand un regard curieux cherche à sonder son cœur ou à étudier les altérations de son teint, il sait à la fois découvrir le dessein de l'observateur et le forcer de reporter son attention sur lui-même, de peur de révéler ses propres secrets au lieu de pénétrer ceux de Conrad. Autour de sa lèvre se joue un sourire infernal qui excite à la fois la rage et la terreur, et partout où tombe le sombre regard de sa haine, l'Espérance se flétrit et s'envole, la Pitié soupire et dit adieu.

X.

Bien faibles sont les signes extérieurs des fatales pensées : le dedans, c'est là que travaille l'esprit du mal! L'amour trahit toutes ses phases diverses; la haine, l'ambition, la perfidie, ne se manifestent que par le même sourire plein d'amertume. Une lèvre bien légèrement contractée, la plus faible pâleur répandue sur un visage étudié, indiquent seules des passions profondes; et, pour observer leurs symptômes, il faudrait voir en restant invisible. Alors, par cette marche précipitée, par cet œil qui se lève fréquemment vers le ciel, par ces mains qui s'étreignent convulsivement, par ces pauses soudaines qui interrompent l'agonie, quand le coupable se redresse et croit saisir autour de lui des pas indiscrets, craignant qu'on ne vienne contempler de trop près ses terreurs; alors, dans toutes ces fibres du visage que tiraille le cœur, dans ces explosions de sentiment qui se renouvellent et se fortifient sans cesse, dans ces tressaillements soudains, ces convulsions, ces luttes, ces frissons et ces ardeurs, ces rougeurs à la joue et ces sueurs au front; dans tous ces symptômes, étranger! si tu le peux sans trembler, contemple son âme..... vois quel sommeil adoucit ses souffrances, vois comme ce sein flétri dans la solitude et l'abandon s'agite sous la pensée désolante d'un passé qu'il exècre! Contemple.... Mais qui, n'étant qu'un homme lui-même, a jamais vu ou verra jamais à découvert les profondeurs de l'âme?

XI.

Cependant Conrad n'avait pas été créé par la nature pour conduire une bande de scélérats, et devenir lui-même le plus détestable instrument du crime. Son âme avait été altérée avant que ses actes l'eussent amené à combattre l'homme et à renier le ciel. Élevé par le monde à l'école du désenchantement, trop sage dans ses paroles et trop insensé dans sa conduite, trop ferme pour céder et trop orgueilleux pour s'abaisser, condamné par ses vertus même au rôle de dupe, il maudit ces vertus comme la cause de ses maux et ne maudit pas les traîtres qui l'avaient perdu; il ne vit point qu'en plaçant mieux ses

bienfaits il aurait conservé son propre bonheur et les moyens de faire encore des heureux. Redouté, honni, calomnié, quand sa jeunesse était encore dans sa force, il en était arrivé à détester trop profondément l'humanité pour sentir les remords, et il prit la voix de son courroux pour un appel céleste qui lui ordonnait de venger sur tous les torts de quelques-uns. Il se reconnaissait coupable, mais il croyait que les autres ne valaient pas même le portrait qu'ils faisaient de lui, et il méprisait les plus sages comme des hypocrites qui commettaient en cachette ces mêmes actes que les plus hardis se permettent ouvertement. Il se savait détesté, mais il savait aussi que ses accusateurs s'inclinaient et tremblaient devant lui. Abandonné, furieux, égaré, il se posa en être inaccessible à toute affection comme à tout dédain : son nom pourrait épouvanter et ses actes surprendre; mais ceux qui le craignaient n'oseraient le mépriser. L'homme foule aux pieds un ver, mais il s'arrête avant de réveiller tous les poisons endormis du serpent replié sur lui-même; le premier pourra relever la tête, mais non venger sa blessure; le second meurt, mais ne laisse point son ennemi vivant; il enlace rapidement les membres de l'offenseur, et, tant qu'il peut mordre, on peut l'écraser, mais non le vaincre.

XII.

Nul n'est tout mauvais : Conrad conserve un doux sentiment qui s'agite dans son cœur. Souvent il s'est raillé des hommes trompés par des passions bonnes pour les sots et les enfants; et pourtant il lutte vainement contre une passion semblable, et même en lui cette passion réclame le nom d'Amour. Oui, c'était un amour inaltérable, inaltéré, ayant un objet dont rien n'avait pu le détacher. Quoique les plus belles captives fussent chaque jour offertes à ses regards, il ne méprisait pas ces femmes, il ne recherchait point leurs caresses, mais il passait froidement auprès d'elles; quoique mainte beauté languît captive dans ses chaînes dorées, aucune d'elles n'avait pu remplir une de ses heures les plus oisives. Oui, c'était de l'amour, si l'on peut appeler ainsi une tendresse éprouvée par les tentations, le malheur, l'absence, les changements de climat, et enfin, chose plus rare encore, par les efforts du temps; une passion que n'ont pu attrister ni les espérances vaines, ni les projets détruits, qu'aucune fureur n'a pu troubler, à qui la maladie elle-même n'a pu arracher un murmure; toujours joyeuse au retour, toujours calme au départ, de peur que la douleur de l'amant ne brisât le cœur de l'amante; une pareille tendresse, que rien n'avait pu étouffer, que rien ne menaçait d'affaiblir, oh! si l'amour existe parmi les mortels, c'était là de l'amour. Conrad était un grand coupable, tous ses actes étaient criminels; mais non cette passion toute puissante qui, de toutes les vertus la plus aimable, était la seule que le crime lui-même n'avait pu éteindre.

XIII.

Il resta un moment immobile, jusqu'à ce que ses compagnons, qui regagnaient le vallon à la hâte, eussent disparu au premier détour du chemin. « Etranges nouvelles! j'ai vu bien des dangers, et je ne sais pourquoi celui-ci m'apparaît comme le dernier. Mais quoique mon cœur abandonne l'espoir, il restera inaccessible à la crainte, et mes soldats ne me verront point faiblir : c'est un coup désespéré que d'aller au-devant de l'ennemi, mais ce serait une mort plus sûre d'attendre qu'il vînt nous traquer ici et nous pousser vers une ruine inévitable. Si mon plan peut s'accomplir, si la fortune nous sourit, il sera versé des larmes autour de notre bûcher funéraire. Oui, qu'ils dorment! que leurs rêves soient paisibles! le matin ne les a jamais réveillés par des feux aussi brillants que celui qui s'allumera cette nuit (sois-nous seulement favorable, ô brise!) pour réchauffer ces tardifs vengeurs de la paix des mers. Chez Médora, maintenant! Oh! mon faible cœur, puisse le cœur de Médora ne point souffrir un poids pareil à celui qui t'oppresse! Et pourtant, j'étais brave.... pauvre sujet d'orgueil, ici où l'on ne voit que des braves. L'insecte lui-même pique bravement pour défendre ce qui lui est cher. Ce courage vulgaire que nous partageons avec la brute, et dont le désespoir seul inspire les redoutables efforts, mérite peu d'estime. Mais je visais à de plus nobles résultats : j'ai habitué ma petite troupe à se mesurer froidement contre de nombreux ennemis; longtemps j'ai guidé mes soldats de telle sorte que leur sang ne coulât point en vain... Maintenant, plus de milieu : il faut vaincre ou périr. Eh bien! soit; je ne regrette point de mourir, mais de conduire ainsi mes compagnons à un combat où toute retraite leur sera impossible. Depuis longtemps je m'occupe peu de mon sort; mais mon orgueil souffre de donner ainsi dans le piége. Est-ce là de l'habileté, du savoir? jouer sur un seul dé l'espérance, le pouvoir et la vie! Oh, destin!..... Conrad, accuse ta folie et non le destin..... le destin peut encore te sauver; il n'est point trop tard. »

XIV.

Il s'entretint de la sorte avec lui-même, jusqu'à ce qu'il eût atteint le sommet de la colline que couronnait sa tour... Là, il s'arrête sur le seuil, car il reconnaît cette voix tendre et mélancolique qu'il ne croit jamais avoir entendue trop souvent. Les sons, quoique doux, se répandent au loin à travers le grillage de la haute fenêtre; et voici l'air que chantait le bel oiseau captif.

1.

Ce tendre secret habite au plus profond de mon âme, solitaire et caché pour toujours, sauf quand mon cœur se soulève pour répondre à ton cœur, puis tout tremblant rentre dans son silence.

2.

Là, au centre de ce cœur, brûle lentement la flamme d'une lampe sépulcrale, éternelle, mais invisible; les ténèbres du désespoir ne peuvent l'étouffer, quoique ses rayons soient maintenant plus inutiles que jamais.

3.

Garde mon souvenir! Oh! ne passe pas devant ma tombe sans une pensée pour celle dont les restes sont cachés là; la seule douleur que mon âme ne puisse braver, ce serait de trouver l'oubli dans la tienne.

4.

Ecoute cet accent profond, le plus faible, le dernier : la Vertu ne peut défendre de regretter les morts..... donne-moi donc la seule chose que je t'aie jamais demandée : une larme, la première, la dernière, la seule récompense de tant d'amour.

Il franchit le seuil, traversa le corridor et arriva au salon au moment même où la mélodie finissait : « Ma chère Médora, ton chant est bien triste. — En l'absence de Conrad, voudrais-tu qu'il fût joyeux? Quand tu n'es point là pour entendre ma voix, elle doit encore révéler mes pensées, mon âme entière; chacun de mes accents est l'écho de mon pauvre cœur, et mon cœur ne pourrait se taire quand même mes lèvres seraient muettes! Oh! pendant combien de nuits, étendue sur ma couche solitaire, les terreurs de mes rêves ont prêté au vent les ailes de la tempête, et pris le souffle qui caressait doucement tes voiles pour le murmure précurseur de la rafale : son faible bruissement me semblait un chant sombre et prophétique, pleurant sur ton cadavre qui flottait au gré des vagues. Je me levais pour ranimer le feu du signal, de crainte que des agents moins fidèles n'en laissassent expirer la flamme. Pendant de longues heures sans repos, j'observais attentivement les étoiles, et enfin l'aube arrivait..... et tu étais toujours loin de moi. Oh! alors, comme le frisson matinal glaçait ma poitrine! comme le jour se levait sombre à mes regards troublés! Je regardais et regardais encore, et mes pleurs, mes promesses, mes vœux, ne pouvaient faire paraître un navire. Aujourd'hui, enfin.... il était midi.... je pus saluer et bénir un mât qui vint frapper ma vue : il s'approchait; hélas! il passa outre. Un autre vint... Dieu! c'était le tien. Oh! que de pareils jours ne reviennent plus! mon Conrad! Ne voudras-tu donc jamais connaître les douceurs de la paix? Certes, tu as plus qu'une fortune vulgaire, et plus d'un séjour aussi beau que celui-ci t'invite à y terminer tes courses errantes. Tu le sais, ce n'est pas le péril que je crains, je ne tremble que quand tu n'es pas ici, et alors même ce n'est point pour ma vie, mais pour celle qui m'est bien plus chère, et qui, n'aspirant qu'aux combats, se dérobe sans cesse à l'amour. Chose étrange que ce cœur, si tendre envers moi, se plaise à combattre la nature et ses plus doux penchants!

— Oui, chose étrange, en effet! ce cœur est changé depuis longtemps : on l'a foulé aux pieds comme un ver; il s'est vengé comme un serpent; il ne lui reste point sur la terre d'autre espoir que ton amour, et jamais un éclair de pitié n'est venu briller pour lui du haut des cieux. Ce que tu condamnes en moi, cette haine envers les hommes est aussi mon amour pour toi : sentiments tellement confondus dans mon âme que, si on les sépare, ils mourront tous les deux; je cesserai de t'aimer le jour où j'aimerai l'humanité. Mais ne crains rien : le passé t'assure que mon amour vivra dans l'avenir. Toutefois, ô Médora! raffermis ton noble cœur : à cette heure encore, il faut... ce n'est pas pour longtemps... il faut nous séparer.

— Nous séparer, à cette heure! Mon cœur l'avait prévu : ainsi se flétrissent mes rêves féeriques de bonheur. Partir à cette heure, cela ne se peut! Ce navire à peine a jeté l'ancre dans la baie : l'autre est encore en mer; et l'équipage a besoin de repos avant de nouvelles fatigues. Mon amour! tu te moques de ma faiblesse, et tu cherches à endurcir mon cœur, avant l'instant où il doit être frappé; mais ne joue pas davantage avec ma douleur, une pareille gaîté fait plus de mal que n'en ferait un véritable chagrin. Tais-toi, Conrad! Cher Conrad! viens partager le festin que je me suis plu à te préparer : léger labeur que de rassembler et d'orner ta frugale nourriture! vois, j'ai cueilli le fruit que j'ai cru le meilleur, et quand j'avais

trop à choisir, incertaine mais charmée, j'ai pris en même temps le plus beau. Trois fois j'ai gravi la colline pour chercher la source la plus fraîche : ton sorbet ce soir doit te plaire ; vois comme il brille dans son vase de neige. La joyeuse essence de la vigne ne réchauffe jamais ton sein, toi, qui es plus sévère qu'un musulman quand la coupe circule : oh ! ne pense pas que je veuille t'en blâmer : je me réjouis, au contraire, de cette sobriété de goûts que d'autres considèrent comme une privation que tu t'imposes. Mais viens : la table est prête ; la lampe d'argent est remplie et ne craint pas les vapeurs du soir. Mes jeunes suivantes assisteront au repas et se joindront à moi pour former des danses ou pour éveiller la voix de l'harmonie ; ou bien ma guitare, que tu aimes à entendre, pourra calmer et assoupir tes sens ; ou enfin, si ton oreille dédaigne ses accords, nous relirons cette histoire contée par l'Arioste, de la belle Olympia tant aimée et si tristement délaissée. Certes, si tu me quittais maintenant, tu surpasserais en cruauté celui qui manqua de foi à cette pauvre damoiselle, et même cet autre perfide... tu sais : je t'ai vu sourire, un jour où la sérénité du ciel nous permit d'apercevoir l'île d'Ariadne, que je te montrai du haut de ce rocher ; et en même temps, à moitié riante et craignant à moitié que ce doute ne vînt à se réaliser un jour, je te dis : « Ainsi Conrad doit m'abandonner un jour dans mon île ! » et Conrad m'a trompée, car il est revenu encore.

— Encore ! encore ! et il reviendra encore, ô mon amour ! s'il lui reste quelque vie sur la terre et quelque espérance au ciel, il reviendra vers toi... Mais l'aile du temps redouble de vitesse et nous amène l'heure du départ. Pourquoi partir ? Pour quels lieux ? A quoi bon te le dire maintenant, puisque tout doit finir par ce triste mot, Adieu ! Et peut-être voudrais-je, si le temps le permettait, te dévoiler... Mais ne crains rien : je n'ai point affaire à de formidables ennemis ; et une garde plus forte que de coutume veillera ici pour résister à une soudaine attaque ou soutenir un long siége. D'ailleurs, tu n'es pas seule, quoique ton protecteur soit absent ; nos matrones et tes jeunes suivantes restent avec toi ; et que cette pensée te rassure, quand nous nous retrouverons, la sécurité doublera les charmes du repos. Ecoutons... C'est le son aigu du cor... Juan a fait entendre le signal. Un baiser... un encore... encore. Oh ! adieu ! »

Elle se lève, elle s'élance ; elle le serre dans ses bras, et cachant sa figure dans le sein de son amant, elle sent un cœur battre sous ses lèvres. Il voudrait plonger son mâle regard dans les beaux yeux de Médora, dans ces yeux d'un bleu si profond ; mais il n'ose relever cette tête qui fléchit dans l'agonie sans pouvoir répandre une larme. Les longs cheveux blonds de l'amante flottent sur les bras qui la soutiennent dans tout le désordre de la beauté éplorée. Ce sein qu'habite l'image de Conrad bat à peine, tellement rempli de douleur qu'il en devient insensible. Ecoute ! voici l'appel du canon qui retentit. Comme un tonnerre, il annonce que le soleil se couche ; et Conrad maudit le soleil comme un insensé. Il presse, il presse encore sur son sein cette femme qui l'avait silencieusement enlacé, qui tout à l'heure le caressait en l'implorant. Il porte en chancelant Médora sur sa couche, et la contemple un moment, comme s'il ne devait plus la revoir ; il sent bien en ce moment que la terre pour lui ne contient qu'elle seule : il baise son front glacé, se détourne, et Conrad est parti.



Répartis en groupes sur le sable doré, les pirates jouent, boivent. ..

XV.

« Est-il parti ? » Dans sa solitude soudaine, combien de fois va se présenter cette terrible question : « A peine un instant s'est écoulé ; il était là ! Et maintenant... » Elle s'élance hors de la tour, et alors seulement ses larmes coulent en liberté ; elles tombent, larges, brillantes et pressées, sans même qu'elle les sente ; mais ses lèvres se refusent encore à répéter « Adieu. » Car ce mot, quoi que nous y renfermions de promesses, d'espérance, de foi, ce mot fatal ne contient que le désespoir. Déjà sur chaque trait de cette figure immobile et pâle, le chagrin a marqué une empreinte que le temps ne pourra jamais effacer : ses grands yeux pleins d'amour, ses yeux d'un bleu si tendre, se glacent à force de contempler le vide. Mais tout-à-coup ils parviennent à saisir, et à quelle distance, hélas ! l'image à peine entrevue du fugitif : et alors ce regard redevient mobile ; la frénésie semble couler à flots à travers ses cils longs, noirs et brillants, parmi ces sources d'une onde amère, sources qui se renouvelleront si souvent. « Il est parti ! » Sa main rapide et convulsive se fixe sur son cœur, puis se lève suppliante vers le ciel. Elle regarde encore vers le rivage, et voit dresser le mât : elle voit hisser la blanche voile... elle n'ose plus regarder davantage ; mais rentrant l'âme navrée sous le portail de la tour : « Ce n'est point un songe, dit-elle, et mon malheur est complet. »

XVI.

Descendant de roc en roc, Conrad se hâte d'un air sombre et ne tourne pas une seule fois la tête ; mais il frémit chaque fois que les détours de la route présentent à ses yeux ce qu'il ne voudrait pas revoir, sa demeure solitaire, mais charmante, placée sur le sommet d'où elle le salue la première quand il revient de la haute mer ; et puis, Médora, sa douce et mélancolique étoile, l'astre dont les brillants rayons l'éclairent dans les régions lointaines. Il ne doit point la regarder ; il ne doit plus penser à elle ; car rester, c'est dormir sur le bord de l'abîme. Un moment néanmoins, il est tenté de s'arrêter et d'abandonner sa vie au hasard et ses projets aux vagues... Mais non, il n'en peut être ainsi ; un chef, digne de ce titre, peut s'attendrir, mais non se changer en traître pour les pleurs d'une femme. Enfin il revoit son navire ; il admire combien le vent est favorable, et il rassemble froidement toute sa force d'âme. Alors il hâte de nouveau ses pas, et lorsqu'il entend vibrer à ses oreilles le bruit des apprêts, les murmures empressés, le tumulte du rivage, les cris, les signaux et les avirons qui brisent l'onde ; quand il voit le mousse grimper au mât, l'ancre sortir des flots, les voiles se développer tout entières, les mouchoirs s'agiter sur la rive en signe d'adieu pour ceux qui vont braver les flots, et quand il aperçoit surtout le pavillon sanglant livré à la brise, alors il s'étonne que son cœur ait pu paraître si faible. Les yeux en feu, la poitrine remplie d'une ivresse sauvage, il se sent redevenu lui-même :

alors il bondit, il vole jusqu'à ce qu'il ait atteint la limite où finit la pente de la colline et où commence la grève... Là il modère sa course et s'arrête, moins pour respirer la fraîcheur de la brise qui monte de la mer que pour reprendre la gravité de sa démarche habituelle et ne point se présenter haletant et troublé aux yeux de sa troupe. Car Conrad savait faire plier la foule devant lui à l'aide de ces artifices qui sont un voile et souvent un bouclier pour l'orgueil : il avait ce port altier, cette expression de froideur qui semble ne vouloir point se montrer et qui terrifie quand on l'aperçoit, cet aspect imposant et ce regard sérieux qui repoussent une indiscrète familiarité sans manquer à la courtoisie : c'est par là qu'il forçait l'obéissance. Mais voulait-il gagner les cœurs ; il savait si bien se détendre que l'affection chassait bientôt la crainte chez ceux qui l'écoutaient : les présents que d'autres auraient employés n'auraient point eu l'efficacité de sa voix dont la grave et douce mélodie retentissait dans tous les cœurs, comme un écho du sien. Mais ce n'était point là sa manière habituelle : il songeait moins à séduire qu'à subjuguer : les mauvaises passions de sa jeunesse lui avaient appris à préférer l'obéissance à l'affection.

XVII.

Sa garde se range en bon ordre autour de lui ; Juan se présente devant le chef. « Tout le monde est-il prêt ? — Tous sont embarqués : le dernier canot n'attend plus que le capitaine. — Mon épée! mon manteau ! » Aussitôt son baudrier est bouclé fermement sur une épaule, le manteau est jeté légèrement sur l'autre. « Qu'on appelle Pédro ! » Pédro vient, et Conrad répond à son salut avec toute la courtoisie qu'il daigne montrer à ses affidés : « Reçois ces tablettes et consulte-les soigneusement : les paroles qui y sont inscrites te révéleront l'état des choses et toute ma confiance en toi ; double la garde, et quand le navire d'Anselmo reviendra, communique-lui ces ordres. Dans trois jours, si la brise nous est favorable, le soleil éclairera notre retour ; jusque-là que la paix t'accompagne ! »

Sur ces mots il serre la main de son compagnon de piraterie, et d'un air hardi, il saute dans le canot. Aussitôt les avirons fendent l'onde, et les vagues, étincelant sous le coup, jettent en se brisant un éclat phosphorique. Ils ont gagné le vaisseau ; le capitaine est sur le tillac ; le sifflet aigu retentit ; tous se mettent à la manœuvre. Conrad remarque avec bonheur avec quelle docilité le navire obéit au gouvernail, quelle agilité déploie tout l'équipage ; et il daigne l'en féliciter : son regard plein d'orgueil va se tourner vers le jeune Gonzalvo... Mais pourquoi Conrad a-t-il frémi ? Quelle tristesse intérieure semble le saisir tout-à-coup ? Hélas ! son regard a rencontré le rocher et la tour, et pour un moment il revoit la scène du départ. Elle, sa Médora .. aperçoit-elle le navire ? Oh ! jamais il ne l'aima moitié autant qu'à cette heure ! Mais il reste beaucoup à faire avant l'aube... Il se maîtrise, se détourne, et descend dans la cabine avec Gonzalvo à qui il communique son plan, ses moyens et son but. Devant eux brûle une lampe et s'étend une carte avec tous les instruments qui servent à l'art nautique : leur entretien se prolonge jusqu'au quart de minuit ; pour des cœurs inquiets, quelle veille parut jamais trop prolongée ? Cependant la brise constante soufflait toujours dans un ciel serein, et le vaisseau glissait sur les ondes comme le faucon dans l'air. Ils franchissaient rapidement les hauts promontoires des îles qui se trouvaient sur leur route, afin de gagner le port longtemps avant le sourire du matin : et bientôt la lunette de nuit reconnaît au fond de la baie étroite le hâvre où se tiennent les galères du Pacha. Ils comptent chaque voile et observent les feux à demi éteints des navires, marques de l'imprudente sécurité des musulmans. Le navire de Conrad passe sans être signalé près des vaisseaux ennemis, et jette l'ancre au lieu choisi pour son embuscade, derrière un cap qui se projette et dessine sur le ciel sa forme rude et fantastique. Alors les pirates s'apprêtent : il n'est pas besoin pour cela de les réveiller : ils sont armés pour combattre soit à terre, soit sur les flots. Conrad, appuyé sur le bord du navire et penché sur l'abîme écumant, leur parle d'une voix calme... pourtant il leur parle de sang !



Conrad.

—

CHANT II.

I.

Dans la baie de Coron flottent cent galères rapides ; à travers les vitraux du sérail de Coron, on voit briller les lampes ; car Séid, le pacha, donne une fête cette nuit : une fête en l'honneur du triomphe qu'il se promet dans l'avenir, quand il ramènera à sa suite les pirates enchaînés ; il l'a juré par Allah et par son épée, et fidèle à son firman et à sa parole, il a rassemblé le long de la côte les navires qu'il a fait venir de toutes parts. Nombreux sont les équipages ; bruyants sont les cris d'orgueil qui s'élèvent parmi eux ; déjà ils se partagent les captifs et les dépouilles, quelque éloigné que soit encore l'ennemi qu'ils méprisent : ils n'ont qu'à mettre à la voile ; nul doute qu'au premier lever du jour, ils ne voient les pirates dans les fers et leur repaire envahi. Cependant les gardes de nuit peuvent dormir, s'il leur plaît, et non-seulement attendre pour s'éveiller le moment du combat, mais tuer d'avance l'ennemi dans leurs rêves. Tous ceux que ne retient pas le service se dispersent sur la côte et vont exercer leur bouillante valeur sur les Grecs de la contrée ; oh ! quel exploit glorieux pour le brave en turban, que de tirer le cimeterre et d'effrayer un esclave ! Aujourd'hui le Turc se contente de piller la demeure des opprimés ; son bras est fort, mais il se montre débonnaire ; il ne daigne point verser de sang, parce qu'il en a trop le pouvoir. A moins qu'un joyeux caprice ne l'engage à frapper pour s'entretenir la main en attendant l'ennemi, la joie, les festins et la débauche lui suffisent pour charmer les heures du soir ; et les esclaves qui veulent garder leur tête n'ont pour cela qu'à sourire, à offrir à la voracité des musulmans ce qu'ils ont de meilleur, et à retenir leurs malédictions tant que le rivage n'est pas débarrassé d'eux.

II.

Séid, coiffé de son turban, est assis dans la partie la plus élevée de

sa grande salle ; autour de lui, sont les chefs à la longue barbe qu'il doit guider au combat. Le banquet achevé, le dernier pilaw enlevé, on dit que le pacha ose s'abreuver des liqueurs défendues, quoique les esclaves présentent à la ronde au reste de l'assemblée, selon l'usage des rigides musulmans, la sobre essence des grains d'Arabie ; les longues chibouques répandent leurs nuages dans la salle, et les almés dansent au son d'une musique sauvage. Le matin, en se levant, verra les chefs s'embarquer ; mais les vagues sont quelquefois perfides pendant la nuit ; et les joyeux convives dormiront plus tranquillement sur leurs couches de soie que sur le rude tillac. On s'amuse ici tant qu'on peut ; on ne combattra que quand il le faudra, et moins encore pour la victoire même que pour l'honneur du Coran : et cependant, le nombre des soldats du pacha justifie et au-delà son orgueilleuse confiance.

III.

L'esclave chargé de veiller en dehors de la porte se glisse lentement et révérencieusement dans la salle ; il incline profondément sa tête, et sa main effleure le plancher, avant que sa langue ose annoncer la nouvelle qu'il apporte : « Un derviche captif des pirates, échappé de leur repaire, se présente ici : lui-même dira le reste. » L'esclave comprit le signe d'assentiment de Séid et amena silencieusement le saint homme. Ses bras étaient croisés sur sa robe d'un vert foncé ; sa démarche était mal assurée et sa contenance abattue : cependant il paraissait usé par les souffrances plus que par les années, et ses joues étaient pâles d'abstinence, mais non de crainte. Il porte tout entières les mèches de sa chevelure consacrée à Dieu et que surmonte fièrement son chapeau à forme haute : sa longue robe sans ceinture enveloppe un sein tout rempli de l'amour du ciel ; d'un air soumis, mais pourtant calme et assuré, il soutient les regards curieux qui l'observent et qui semblent le questionner sur l'objet de sa venue avant même que le pacha lui permette de parler.

IV.

« D'où viens-tu, derviche ? — Du repaire des proscrits, d'où je me suis échappé. — Et quel jour, en quel lieu es-tu tombé en leur pouvoir ? — Notre caïque allait du port de Scalanova à l'île de Skio : mais Allah n'a point souri à notre voyage : les pirates ont conquis le bien des marchands musulmans ; nos membres ont été chargés de chaînes. Je ne craignais pas la mort : je n'avais point de richesses à perdre, sauf l'errante liberté que l'on m'a prise. Un soir, enfin, la pauvre barque d'un pêcheur vint m'apporter l'espérance et les moyens de fuir : je saisis l'occasion, et j'arrivai ici où je suis en sûreté : sous ta protection, puissant pacha, qui pourrait craindre quelque chose ?

— Et que font les proscrits ? sont-ils bien préparés à défendre les richesses qu'ils ont volées, les rocs qui leur servent d'asile ? connaissent-ils nos préparatifs ? savent-ils que leur nid de scorpions est condamné aux flammes ? — Pacha, l'œil attristé d'un captif qui ne songe qu'à sa liberté est peu propre au rôle d'espion : je n'entendais que le mugissement incessant des flots, de ces flots qui refusaient de m'enlever au funeste rivage ; je n'observais que le glorieux soleil et les cieux, trop brillant, trop bleus pour un captif ; et je sentais que cette belle nature ne réjouit que le cœur de l'homme libre.... il fallait briser ma chaîne avant de sécher mes pleurs. Voici du moins ce dont tu peux juger par ma fuite même : ils ne songent guère à rien de ce qui s'appelle danger ; sans cela, si leur vigilance avait pesé sur moi, vainement aurais-je appelé ou cherché le secours qui m'a conduit ici. Les gardiens insoucieux, qui n'ont point aperçu ma fuite, veilleront sans doute aussi paresseusement quand tes forces approcheront..... Pacha ! mon corps est affaibli, secoué par les vagues, et la nature demande du repos et des aliments réparateurs : permets-moi de me retirer : paix à toi ! paix à tous les tiens !

— Arrête, derviche ! j'ai encore quelques questions à te faire..... arrête, te dis-je, je t'ordonne de t'asseoir.. .. m'entends-tu ? obéis ! Mes esclaves vont t'apporter ton repas : je ne veux pas que tu souffres le besoin, quand tous font ici grande chère : mais ton souper achevé, prépare-toi à répondre clairement et en détail. Je déteste le mystère..... »

Il eût été difficile de deviner ce qui blessait le saint homme ; mais il promenait sur le divan des regards presque farouches, montrant à la fois peu d'empressement pour le festin offert et peu de respect pour les convives. Ce ne fut qu'un simple mouvement d'humeur pendant lequel une rougeur d'irritation anima sa joue. Puis il s'assit en silence et sa figure reprit son immobilité première. Son repas était servi ; mais il dédaigna les mets somptueux, comme si quelque poison y eût été mêlé : pour un homme si longtemps condamné aux privations et à la souffrance, cette conduite pouvait paraître étrange. « Qu'as-tu donc, derviche ? mange ! supposes-tu que cette fête soit une fête chrétienne ? Et dans mes amis vois-tu des objets de haine ? pourquoi ne point goûter le sel, ce gage sacré qui entre ceux qui l'ont partagé émousse le tranchant du sabre, réunit dans la paix les tribus les plus hostiles, et nous fait voir un frère dans l'ennemi que nous avons pour hôte ?

— Le sel n'assaisonne que des mets recherchés ; mais ma nourriture se compose des plus chétives racines, ma boisson est l'eau pure du ruisseau ; d'ailleurs mes vœux et la règle de mon ordre me défendent de rompre le pain avec amis ou ennemis. Cela peut sembler étrange ; et si cette manière de vivre me rend suspect, que le péril en retombe sur moi..... Mais pour tout ton pouvoir, ô pacha, bien plus, pour le trône du sultan, je ne goûterai ni pain ni aucun mets, à moins que je ne sois seul : si je manquais à mes devoirs, la colère du Prophète pourrait m'arrêter dans mon pèlerinage au temple de la Mecque.

— Soit ! comme tu voudras, ascétique dévot : réponds à une seule question, et pars en paix. Combien d'hommes... Que vois-je ? ce ne peut être le jour ? quel astre... quel soleil vient briller sur la baie ? Elle resplendit comme un lac de feu !... Holà ! holà, trahison ! mes gardes ! mon cimeterre ! les galères sont en flammes, et je ne suis pas là ! Derviche maudit ! voilà donc les nouvelles que tu annonçais... quelque vil espion !... qu'on le saisisse, qu'on l'enchaîne, qu'on le tue ! »

Le derviche s'était levé à cet éclat de lumière, et le changement de son aspect n'était pas moins étonnant que le reste : le derviche s'était levé, non plus dans son pieux costume, mais comme un héros bondissant sur son coursier : il avait jeté son haut bonnet, déchiré sa robe en pièces ; on voyait briller sur sa poitrine une cotte de mailles, et la lame de son sabre jetait des éclairs. Son casque peu élevé, mais étincelant et orné d'une plume noire, son œil plus étincelant encore et la fureur plus noire qui brunissait son front, le montrèrent aux yeux des musulmans comme un de ces esprits qu'ils appellent Afrites, démons dont les coups sont inévitables et mortels. Une confusion affreuse, universelle, le reflet sombre des flammes dans le ciel et des torches sur la terre, les clameurs d'effroi et les hurlements qui s'y mêlaient (car déjà les glaives commençaient à s'entre-choquer, et les cris de combat à retentir), tout donnait à ce rivage l'aspect de l'enfer. Les esclaves épouvantés, qui fuyaient çà et là, ne trouvaient que du sang sur la grève et du feu sur les eaux. Ils n'écoutaient guère les cris du pacha courroucé : eux ! saisir le derviche : plutôt saisir Satan lui-même. L'étranger voit leur terreur, et chasse l'accès de désespoir qui d'abord lui inspirait le dessein de rester sur la place et d'y mourir : car il avait été trop tôt et trop bien obéi, et la flamme avait été allumée avant qu'il eût donné le signal. Il voit leur terreur, saisit le cor suspendu à son baudrier, et en tire un son bref mais aigu : on répond. « Bien, mes braves compagnons ! Comment ai-je pu douter un moment de leur empressement à me joindre ! et soupçonner qu'ils me laissaient seul ici de propos délibéré ? »

Alors, il étend son bras puissant ; et son sabre, en décrivant des cercles autour de sa tête, répare le temps qu'il a perdu : sa fureur achève ce que la crainte a commencé, et une foule nombreuse recule honteusement devant un seul homme. Les turbans, percés d'un coup fatal, sont épars sur le carreau, et l'on voit à peine un bras se lever pour défendre la tête menacée. Séid lui-même, hors de ses sens, vaincu par la rage et la surprise, se retire devant l'étranger, quoiqu'en le défiant : Séid n'est point un lâche, et cependant il redoute le coup, tant la confusion de cette scène grandit son adversaire. Le spectacle de ses galères en feu distrait sans cesse son regard ; il s'arrache la barbe, et tout écumant de fureur, il quitte le champ de bataille ; car déjà les pirates ont franchi la porte du sérai ; ils se précipitent à l'intérieur, et ce serait vouloir la mort que de les attendre un instant de plus. Les musulmans épouvantés crient, s'agenouillent et jettent leurs armes ; mais en vain, car leur sang coule à grands flots. Les corsaires, poussant leur attaque, se hâtent d'accourir vers le lieu où ils ont entendu l'appel du cor, où les gémissements des blessés, les cris perçants de ceux qui demandent la vie annoncent que leur chef poursuit son œuvre sanglante. Ils poussent un cri de joie en le trouvant seul et frémissant comme un tigre assouvi qui parcourt son repaire. Mais leurs félicitations sont courtes ; plus courte est encore sa réponse. « Tout est bien ; mais Séid nous échappe, et il doit mourir. On a beaucoup fait, mais il reste plus à faire. Leurs galères sont en feu, pourquoi pas la cité ? »

V.

Prompts à lui obéir, tous prennent des torches et incendient le palais depuis le minaret jusqu'au portail. Une volupté farouche se peint dans les yeux de Conrad : mais soudain, il change de visage, car un cri de femme a frappé son oreille et a retenti, comme un glas de mort, dans ce cœur que le bruit de la bataille n'a pu émouvoir. « Oh ! qu'on enfonce les portes du harem ! sur votre vie, respectez les femmes : souvenez-vous que nous avons nos amantes. C'est sur elles qu'un tel outrage serait vengé : les hommes sont nos ennemis, et notre droit est de leur donner la mort ; mais toujours nous avons épargné, toujours nous épargnerons des êtres faibles. Oh ! je l'avais oublié ; mais le ciel ne m'oubliera pas, si une femme sans défense perd ici la vie : me suive qui voudra ; j'y cours : il est temps encore

d'alléger nos âmes au moins de ce dernier crime.» En parlant ainsi, il franchit les degrés qui craquent sous ses pas; il enfonce la porte et ne sent pas que le parquet embrasé brûle la plante de ses pieds; sa poitrine convulsive rejette les flots de fumée qu'elle aspire, et cependant il se fraie un chemin d'appartement en appartement. Comme lui, ses compagnons cherchent; ils trouvent, ils sauvent: dans ses bras vigoureux chaque pirate emporte une femme éplorée dont il ne contemple pas les charmes. Ils s'efforcent de calmer le bruyant effroi de leurs captives, et pour relever leurs forces défaillantes emploient tous les soins dus à la beauté sans défense: tant Conrad a su changer leur humeur farouche et assouplir ces bras encore teints de sang. Mais quelle est celle que Conrad a dérobée aux fureurs des combats et aux flammes de l'incendie? Qui serait-ce, sinon la favorite de ce pacha que le corsaire brûle d'immoler, la reine du harem, mais en même temps l'esclave de Séid?

VI.

Conrad eut peu de temps pour féliciter Gulnare, peu de paroles à dire pour rassurer cette beauté tremblante: car pendant ce délai que la pitié dérobait à la guerre, l'ennemi, qui aurait fui rapidement et bien loin, vit avec étonnement que sa retraite n'était pas poursuivie; d'abord il ralentit sa fuite, puis il se rallia, et enfin, il revint au combat. Séid l'aperçut, et il aperçut en même temps combien l'équipage isolé du corsaire était peu nombreux en comparaison de sa troupe: alors il rougit de son erreur, en voyant quel désastre résultait d'un moment de panique et de surprise. «Allah, il Allah!» Tel est le cri de vengeance: la honte se change en une rage qui doit se satisfaire au prix de la vie. La flamme doit répondre à la flamme, le sang au sang; le flot de la victoire doit remonter son cours; la fureur renouvelle le combat, et ceux qui combattaient pour vaincre doivent songer maintenant à défendre leur vie. Conrad voit le danger, il voit ses compagnons fatigués, repoussés par des ennemis qui n'ont point encore combattu. «Un effort, un seul encore pour briser le cercle qui nous enferme!» Les pirates se réunissent, se forment en colonne, chargent, chancellent... Tout est perdu! comprimés dans une enceinte qui se rétrécit sans cesse, assiégés de toutes parts, sans espoir, mais non sans courage, ils combattent et luttent encore..... Hélas! voilà qu'ils ne gardent plus leurs rangs de bataille; percés, rompus, renversés, foulés aux pieds..... Mais chacun d'eux frappe de son côté en silence, ne portant que des coups mortels, et tombe fatigué plutôt que vaincu, poussant son dernier effort avec son dernier souffle, jusqu'à ce que son fer ne soit plus retenu que par l'étreinte de la mort.

VII.

Mais avant que les Turcs ralliés en fussent venus à rendre coup pour coup, à opposer rang à rang, épée contre épée, Gulnare et toutes les filles du harem, devenues libres, avaient été mises en sûreté par l'ordre de Conrad dans la demeure d'une femme de leur croyance. Là elles avaient pu sécher les larmes que leur avait fait répandre la crainte de la mort et des outrages. Or, quand la jeune dame aux yeux noirs, quand Gulnare rappela ses pensées tout à l'heure égarées par le désespoir, elle s'étonna beaucoup de la courtoisie qui avait adouci la voix et le regard du vainqueur. Chose étrange! ce bandit, tout teint de sang, lui semblait alors plus aimable que Séid dans son humeur la plus tendre. Le pacha offrait ses vœux comme s'il eût pensé que l'esclave devait s'estimer heureuse de les accepter; le corsaire donnait son appui, prodiguait les paroles rassurantes, comme si son hommage était un droit de la beauté. «Ah! c'est un désir coupable, et chose pire pour une femme, c'est un désir inutile; mais je brûle de revoir mon sauveur, ne fût-ce que pour lui rendre grâces (ce que mes terreurs m'ont fait négliger) de m'avoir sauvé cette vie dont mon gracieux maître ne s'est point occupé.»

VIII.

Alors elle l'aperçut dans l'endroit où le carnage avait été le plus terrible, et au moment où on le ramassait respirant encore parmi les morts plus heureux que lui: éloigné de sa troupe et combattant une nuée d'ennemis auxquels il fait payer cher le terrain qu'il leur cède, il était tombé sanglant, dédaigné par la mort qu'il cherchait, destiné à expier tous les maux qu'il avait faits, épargné enfin pour languir et vivre impuissant, tandis que la vengeance, imaginant pour lui de nouveaux supplices, étancherait son sang pour le verser de nouveau, mais goutte à goutte, sous l'œil avide de Séid: toujours mourant sans jamais mourir. Est-ce bien lui que tout à l'heure elle a vu triomphant? alors un geste brusque de sa main sanglante était un ordre, une loi. Oui, le voilà désarmé, mais non abattu, car son seul regret est de vivre encore; ses blessures sont à ses yeux trop légères, et pourtant il s'est élancé au-devant d'elles avec résolution, prêt à baiser la main qui lui aurait donné la mort. Oh! parmi les coups qu'il avait reçus n'y en avait-il donc point un seul qui pût envoyer son âme... au ciel, osait-il à peine dire? Seul parmi tous, devait-il garder la vie, lui qui plus que tous avait lutté et frappé pour mourir? Il sentait profondément ce que doit sentir tout mortel ainsi renversé du haut de la roue de l'inconstante fortune et menacé par le vainqueur de lentes tortures, juste châtiment du crime. Il le sentait profondément, tristement; mais le fatal orgueil, qui l'avait conduit à commettre tant de forfaits, l'aidait maintenant à cacher ses remords. Son attitude sombre et concentrée est celle d'un conquérant plutôt que d'un captif; quelque affaibli qu'il soit par les fatigues de la lutte et le sang qu'il perd, peu s'en aperçoivent, tant il y a de calme dans le regard qu'il promène autour de lui. En vain la foule, revenue de ses terreurs, élève insolemment ses cris haineux, les guerriers les plus braves, ceux qui l'ont vu de plus près, n'insultent point l'ennemi qui leur a fait connaître la crainte; et les sombres gardiens qui le conduisent à son cachot le regardent en silence avec une secrète frayeur.

IX.

Un médecin fut envoyé près de Conrad, non par humanité, mais pour observer combien il lui restait encore d'existence et de force; il lui trouva tout ce qu'il fallait pour supporter les plus lourdes chaînes et sentir sans succomber les plus atroces douleurs: le lendemain, oui le lendemain, le soleil en descendant sous les mers devait voir commencer les tortures du pal, et l'astre, en se levant avec la rougeur accoutumée du matin, saurait si la victime avait bien ou mal supporté ses souffrances. De tous les supplices celui-là est le plus long et le plus douloureux; car il ajoute le tourment de la soif à cette agonie que chaque jour la mort refuse de finir, tandis que les vautours affamés volent en cercle autour du fatal poteau. «Oh! de l'eau! de l'eau!» La haine avec un sourire rejette la prière du patient: car s'il boit il est mort. Tel était l'arrêt. Le médecin, le geôlier, s'étaient retirés et avaient laissé le fier Conrad seul et enchaîné.

X.

Comment exprimer à quel point s'exaltèrent ses souffrances? il est douteux qu'il en eût lui-même conscience. Il s'établit dans l'intelligence une guerre, un chaos, quand toutes ses puissances troublées, confondues, cèdent à la violence sombre qui les écrase et se laissent dévorer par le remords sans repentir: le remords, ce démon trompeur, qui jamais ne parle avant l'acte, mais qui, l'acte accompli, vient crier: «Je t'avais averti!» Vain reproche! Une âme brûlante, inflexible, s'irrite et se révolte: le faible seul se repent. Oui, cela est vrai, même dans cette heure solitaire où le sentiment intérieur s'exalte, où l'âme se révèle tout entière à elle-même, où il n'est plus de passion exclusive, plus de pensée dominante qui laisse tout le reste dans l'ombre, et où les sauvages aspects du passé semblent se précipiter par les mille avenues de la mémoire. Alors les songes de l'ambition expirante, l'amour qui n'est plus qu'un regret et la gloire un danger, la vie même qui va s'éteindre, les jouissances qu'on n'a pas connues, le mépris ou la haine envers ceux qui triomphent peu glorieusement, le passé irréparable, l'avenir accourant trop vite pour que l'on puisse examiner s'il conduit au ciel ou à l'enfer, des actions, des pensées, des paroles, qui peut-être ne se représentaient point si vivement jusque-là, mais que cependant on n'avait jamais oubliés, des fautes légères ou gracieuses dans leur temps, et qui, devant la froide réflexion, se montrent comme autant de crimes; la certitude d'un mal inconnu à tous, mais d'autant plus poignant qu'il est mieux caché: en un mot, tout ce qui peut faire frémir l'œil de la conscience humaine, voilà ce que dévoile ce sépulcre entr'ouvert, le cœur d'un criminel mis à nu, jusqu'au moment où l'orgueil se réveille pour arracher à l'âme son miroir et le briser. Oui, l'orgueil peut tout voiler, le courage peut braver tout, tout en deçà et au-delà de la chute dernière, de la chute vraiment mortelle. Mais quant à ce point fatal, chacun a ses craintes, même celui qui les trahit le moins: et celui-là, est-ce l'hypocrite avide de louanges? est-ce le lâche fanfaron qui fait d'abord étalage d'intrépidité et qui prend la fuite? non, c'est celui qui regarde la mort en face, et meurt silencieux; c'est celui qui, dès longtemps armé pour son dernier combat, quand le trépas s'avance, lui épargne la moitié du chemin.

XI.

Dans le haut donjon de la plus haute tour, Conrad est assis chargé de chaînes et au pouvoir du pacha. Le palais du Turc s'est abîmé dans les flammes: la forteresse renferme à la fois son captif et sa cour. Conrad ne peut guère blâmer la sentence qui le frappe: son ennemi vaincu aurait subi le même sort. Il est seul; la solitude a réveillé ses remords, mais elle l'a aidé à reprendre son calme extérieur. Il est une seule pensée qu'il ne peut, qu'il n'ose envisager:

« Hélas! comment Médora va-t-elle supporter l'annonce de ces revers? » A cette idée soudaine, il levait ses mains vers le ciel, regardait ses chaînes retentissantes et les tirait avec rage : mais bientôt il trouva, imagina, rêva un motif de consolation, et sourit comme pour se railler de son propre chagrin. « Vienne maintenant la torture quand elle voudra : je n'ai besoin que d'un peu de repos pour m'y préparer! » En parlant ainsi, il se traîna vers sa couche et quels que fussent ses rêves, il y dormit tranquillement. Il était minuit quand l'affaire avait commencé; car les plans de Conrad, une fois conçus, étaient aussitôt exécutés : et la dévastation sait si bien profiter du temps qu'en un court intervalle elle avait accompli presque tous les genres de crimes. Depuis que Conrad était arrivé avec le flot, une même heure l'avait vu déguisé, découvert, vainqueur, prisonnier et condamné : chef puissant à terre, pirate sur l'Océan; destructeur, sauveur et endormi dans les fers.

XII.

Il dormait dans un calme apparent; car son haleine était régulière et profonde... plus heureux, si ce sommeil eût été la mort! Il dormait... Qui vient donc se pencher sur la couche paisible? Ses ennemis l'ont quitté, et il n'a point d'amis dans ce donjon. Serait-ce quelque séraphin descendu du ciel pour lui annoncer son pardon? Non, c'est une créature humaine, sous une apparence céleste! Son beau bras blanc élevait une lampe à moitié cachée, de peur qu'un rayon ne vînt tomber brusquement sur ces yeux qui ne devaient s'ouvrir que pour la douleur et qui une fois ouverts ne se fermeraient plus qu'une fois. Cette femme à l'œil si noir, à la joue si brillante, aux beaux cheveux bruns entrelacés de perles, à la taille de fée, aux pieds nus brillant comme la neige, et comme la neige se posant sans bruit sur la terre, comment a-t-elle pu arriver jusqu'ici à travers les gardes et dans les ténèbres? Ah! demandez plutôt ce que n'osera point une femme conduite par la jeunesse et la pitié. Gulnare ne pouvait dormir, et pendant que le pacha sommeillait en murmurant et voyant encore dans ses rêves le pirate son hôte, elle avait quitté sa couche; elle avait pris l'anneau de Séid dont souvent elle ornait sa main en riant, et munie de ce gage respecté, à peine arrêtée par une seule question, elle s'était frayé un chemin à travers les soldats assoupis. Les gardiens, épuisés par le combat et les coups qu'ils avaient échangés, enviaient le repos de Conrad; ils avaient étendu sur le seuil de la tourelle leurs membres frissonnants et engourdis, et déjà ils ne veillaient plus : ils ne firent que lever la tête pour reconnaître l'anneau du pacha et ne s'informèrent ni du sens de ce signal, ni de la personne qui le portait.

XIII.

Elle le regardait avec admiration : « Peut-il dormir en paix, tandis que d'autres yeux pleurent sa chute ou les désastres qu'il a causés, et que les miens, ne pouvant trouver le repos, viennent le contempler ici? Quel charme soudain peut donc me le rendre si cher? Il est vrai : je lui dois la vie, et plus encore, je l'avoue : hélas! il est bien tard pour songer à ses bienfaits... mais silence! son sommeil s'interrompt; comme il respire lourdement!... il frémit... il s'éveille. »

Conrad soulève sa tête; ébloui par la clarté de la lampe, son œil semble douter de la réalité de ce qu'il aperçoit : il remue la main; le cliquetis de ses chaînes lui prouve douloureusement qu'il existe encore. « Qui vient là? si ce n'est point un esprit de l'air, mon geôlier me semble doué d'une merveilleuse beauté.

—Pirate! tu ne me connais pas, mais tu vois une femme qui sent le prix d'une action telle que tu en as peu fait dans ta vie. Regarde-moi et rappelle-toi celle que ton bras a dérobée à la flamme et à tes compagnons plus terribles encore. Je viens à toi dans la nuit... je sais à peine pourquoi... mais je ne te veux pas de mal : je ne voudrais pas te voir mourir.

— S'il en est ainsi, généreuse dame : tes yeux sont les seuls ici qui ne sourient pas d'avance à l'idée de mon supplice : la chance est pour les musulmans; qu'ils usent de leur droit! mais je dois remercier leur courtoisie ou la tienne qui m'amène un si charmant confesseur. »

Chose étrange! parmi l'extrême souffrance se mêle souvent une certaine gaîté, une gaîté qui n'apporte aucun soulagement, qui ne déguise point la plénitude des angoisses et qui ne sourit qu'avec amertume, mais qui sourit pourtant; cela s'observe quelquefois chez les plus sages et les meilleurs des hommes, et même l'échafaud a répété leurs bons mots. Cependant ce n'est point là une joie véritable : elle peut tromper tous les cœurs, sauf celui qui l'affiche. Quel que fût le sentiment qui animait Conrad, un sourire sauvage avait à moitié détendu son front, et son accent s'était empreint de gaîté, comme si c'eût été son adieu aux joies de ce monde : et cependant cet accès était contraire à sa nature; car dans sa courte carrière il avait pu dérober peu d'instants aux tristes pensées et aux combats.

XIV.

« Corsaire! ton supplice est résolu; mais je puis, profitant d'une heure de faiblesse, adoucir le courroux du pacha. Je voudrais t'épargner des souffrances; bien plus, je voudrais te sauver dès ce moment; mais le temps, les circonstances, tes forces même ne le permettent pas; tout ce que je puis, je le ferai : au moins j'obtiendrai un délai à l'exécution de cette sentence qui te laisse à peine un jour. Tenter davantage maintenant ce serait tout perdre; et toi-même tu te refuserais à un coup de désespoir qui nous conduirait tous deux à la mort.

—Oui, je m'y refuserais en effet : mon âme est préparée à tout; elle est tombée trop bas pour craindre une chute nouvelle. Ne te laisse pas fasciner par le danger; ne me fascine pas moi-même par l'espoir d'un salut impossible : incapable de vaincre, irai-je fuir honteusement? serai-je seul qui ne consente pas à mourir? Et pourtant il est un être vers lequel ma mémoire se reporte, jusqu'à ce que mes yeux s'attendrissent comme les siens. Quels ont été mes appuis dans la route que je me suis tracée? mon navire, mon épée, mon amour et mon Dieu! Quant à ce dernier soutien, je l'ai abandonné dans ma jeunesse : il m'abandonne maintenant, et l'homme en m'abaissant ne fait qu'accomplir sa volonté. Je ne songe point à envoyer vers son trône une prière dérisoire, arrachée par le désespoir à la peur; il suffit : je respire encore et je puis tout supporter. Mon épée a été arrachée de cette main sans vigueur, qui devait mieux tenir une lame si fidèle. Mon navire est coulé à fond ou pris... Mais mon amour!... Oh! pour elle seule ma voix pourrait s'élever vers le ciel; elle forme le seul lien qui puisse encore m'attacher à la vie; et ce qui doit se passer va briser un cœur tendre, une forme céleste... Avant que la tienne m'eût apparu, ô Gulnare! mon œil n'avait jamais cherché si d'autres étaient aussi belles.

— Tu en aimes donc une autre?... mais que me fait cela?... rien... jamais rien. Enfin pourtant tu aimes, et .. Oh! que j'envie les cœurs qui peuvent s'appuyer si fidèlement l'un sur l'autre, qui n'ont jamais senti le vide, et dont les vagabondes pensées n'ont jamais comme les miennes poursuivi des chimères.

— Jeune femme, je croyais que ton amour était à celui pour qui mon bras t'a retirée d'une tombe embrasée. — Mon amour au sombre Séid! Oh! non, non, pas mon amour! Et pourtant ce cœur s'est efforcé d'abord de répondre à sa passion : mais cela ne pouvait être. J'ai senti... je sens... que l'amour n'existe qu'entre des êtres libres. Je suis une esclave, une esclave favorite tout au plus, appelée à partager sa splendeur, et à s'en montrer bienheureuse. Combien de fois je suis obligée de subir cette question : « M'aimes-tu? » et je brûle de répondre : « Non! » Oh! qu'il est pénible de supporter cette tendresse et de lutter en vain contre soi-même pour n'y point répondre par l'aversion; mais il est plus pénible encore de voir reculer devant soi le cœur que l'on a choisi et de devoir lui cacher ce que l'on éprouve... parce qu'il est peut-être rempli d'un autre objet. Séid prend une main que je ne lui donne pas... que je ne retire pas non plus : mon pouls n'en est ni plus lent ni plus rapide : je reste calme et froide : et quand il me rend cette main, elle retombe à mes côtés comme un poids inerte; car je ne l'ai jamais aimé assez pour que je puisse le haïr. Mes lèvres pressées par les siennes ne rendent aucune chaleur, et mon souvenir se glace et frissonne en songeant à tout le reste. Oui, si j'avais jamais éprouvé l'ardeur de cette passion, ce serait sentir encore que de la voir changée en haine; mais non! il part non-regretté, revient non désiré, et souvent même présent, il est absent de ma pensée. Oh! quand la réflexion vient, et je ne puis la bannir, je crains de ne plus éprouver désormais que du dégoût. Je suis son esclave : mais en dépit de l'orgueil, ce serait une chose au dessous de la servitude que de devenir volontairement sa femme. Oh! si cette erreur de ses sens pouvait au moins cesser ou se diriger vers un autre objet et me laisser à ce qu'hier encore j'aurais appelé mon indifférence! Quand maintenant je feindrai une tendresse inaccoutumée, souviens-toi, captif, que c'est pour briser tes chaînes, pour payer la vie que je te dois, pour te rendre à tout ce que tu chéris, à celle qui partage un amour que je ne connaîtrai jamais. Adieu! voici le jour : il faut que je m'éloigne : il m'en coûtera cher; mais ne crains pas la mort aujourd'hui. »

XV.

Alors, elle pressa sur son cœur les mains enchaînées du captif; elle baissa la tête et disparut comme un doux songe. Etait-elle là? Conrad est-il maintenant seul? Quelles sont ces perles liquides qui étincellent sur sa chaîne? Ce sont les larmes les plus sacrées, des larmes versées sur le malheur : elles sont tombées des yeux de la Pitié, brillantes, pures et polies par une main divine. Oh! qu'elle est persuasive, qu'elle est dangereusement aimable cette larme désintéressée dans l'œil de la femme! arme de sa faiblesse qui sauve ou qui subjugue, à la fois son épée et son bouclier. Fuyez de pareils

pleurs : la Vertu fléchit et la Sagesse s'égare quand elles veulent pénétrer trop avant dans les douleurs de la femme. Quelle cause a perdu un monde et fait prendre la fuite à un héros ? une larme timide dans l'œil de Cléopâtre. Cependant excusons la faute du faible triumvir, combien à ce prix ont perdu, non pas la terre, mais le ciel ; combien ont livré leurs âmes à l'éternel ennemi de l'homme et scellé leur propre malheur pour épargner un chagrin à quelque beauté légère.

XVI.

Le matin a paru, et ses rayons se jouent sur les traits altérés du captif; mais sans lui apporter l'espoir de la veille. Avant la nuit, que sera devenu Conrad ? peut-être une chose inerte sur laquelle les corbeaux viendront agiter leurs ailes funèbres, sans que ses yeux fermés puissent les voir et les sentir, tandis que s'abaissera ce même soleil, et que la rosée du soir tombera froide, humide et brumeuse, sur ses membres raidis; rafraîchissant la terre, revivifiant toutes choses, excepté lui.

—

CHANT III.

I.

Plus splendide encore vers la fin de sa carrière, le soleil disparaît lentement derrière les montagnes de la Morée; non point enveloppé d'un sombre éclat, comme dans nos climats du Nord, mais sans être voilé d'aucun nuage, foyer étincelant d'une vivante lumière. Il darde ses rayons jaunes sur une mer paisible et dore les vagues grisâtres, qui tremblent sous ses feux. Le dieu de la joyeuse lumière envoie son dernier sourire aux vieux rocs de l'Egine, aux rivages d'Hydra : ralentissant sa course, il aime à éclairer les régions qui lui étaient consacrées, quoique ses autels n'y reçoivent plus d'hommages. L'ombre des montagnes glisse plus rapide et baise les vagues de ton golfe glorieux, ô invincible Salamine! Les longues franges des croupes azurées des collines se teignent d'une pourpre sombre pour se fondre dans l'éclat radieux de l'astre ; et des nuances plus tendres, traçant des lignes lumineuses entre les sommets, marquent sa course brillante et reflètent les couleurs des cieux ; jusqu'au moment où, sombrement échancré par la terre et les eaux, il s'enfonce enfin et va dormir derrière ses collines Delphiques. Dans une pareille soirée, il jetait sur toi ses rayons les plus pâles, ô Athènes ! pendant que le plus sage de tes citoyens promenait son dernier regard sur l'horizon : avec quelle anxiété les meilleurs de tes enfants observaient le rayon d'adieu qui devait clore le jour suprême de Socrate immolé. Pas encore ! pas encore ! Hélios s'arrête au dessus des coteaux : l'heure précieuse qui précède le départ se prolonge encore ; mais bien triste est sa lumière aux yeux de l'agonie ; bien sombre paraissent les montagnes qui chaque soir se peignent de nuances si douces : Phœbus-Apollon semble répandre le deuil sur cette aimable contrée à laquelle il sourit toujours. Mais avant qu'il ait disparu derrière la cime du Cithéron, la coupe fatale est vidée ; l'esprit a pris son vol ; l'esprit, l'âme de celui qui n'a voulu ni trembler ni s'enfuir et qui vécut et mourut comme personne ne saura vivre ou mourir !

Mais voyez ! depuis le sommet de l'Hymette jusqu'au bas de la plaine, la reine de la nuit prend possession de son domaine silencieux. Nulle vapeur funeste, héraut de la tempête, ne voile son beau front, ne ceint sa forme radieuse. Elevant vers le ciel leur corniche étincelante où se jouent les rayons de l'astre d'argent, les blanches colonnes semblent saluer son éclat bienfaisant, et de tous côtés à l'entour, couronné de lueurs tremblantes, le croissant son emblème réfléchit ses feux sur les minarets. Les bosquets d'oliviers sombres et touffus, épars sur les bords entre lesquels l'humble Céphisus promène son filet d'eau, les noirs cyprès de la mosquée, la riante tourelle du kiosque et le palmier solitaire du temple de Thésée qui semble triste et pensif au milieu du calme sacré de la nuit, tous ces objets divers teints de nuances variées arrêtent l'œil du voyageur : bien insensible serait celui qui passerait près d'eux sans rêver ! Au fond du tableau la mer Egée, dont les flots ne retentissent pas à cette distance, berce son sein fatigué de la guerre des éléments : ses vagues aux teintes adoucies déploient leurs longues nappes d'or et de saphir, parmi lesquelles se distinguent les ombres des îles lointaines, fronts rembrunis au milieu des sourires du calme Océan.

II.

Maintenant, à mon sujet... Pourquoi ai-je tourné un moment mes pensées vers toi, belle Athènes ? C'est que personne ne peut jeter un regard sur tes mers natales, c'est que personne ne peut entendre ton nom, quelque intéressant que soit le récit commencé, sans que ton souvenir magique l'emporte sur tout le reste. Comment pourrait-il ne pas te chanter, le poète dont le cœur ne sait se détacher de toi, ni par le temps ni par la distance, et reste enfermé par un charme dans l'enceinte de tes Cyclades ! Et cet hommage n'est point entièrement étranger ici : l'île du Corsaire fut jadis ton domaine ; que n'est-elle encore à toi avec la liberté ?

III.

Le soleil s'est couché. Quand ses rayons ont cessé d'éclairer la tour du phare, le cœur de Médora s'affaisse dans une obscurité plus profonde que la nuit. Le troisième jour est venu et passé : et l'ingrat ne vient pas, n'envoie pas de message ! Le vent était favorable quoique faible, et il ne s'élevait aucune tempête. La veille au soir, le navire d'Anselmo était revenu ; et il n'avait rien à faire connaître, sinon qu'il n'avait pas rencontré son chef. Ah ! l'événement, quoique terrible encore, eût été tout autre si Conrad avait attendu cette seconde voile. La brise nocturne fraîchit : Médora avait passé tout le jour à épier à l'horizon tout ce qui offrait l'apparence d'un mât ; elle était assise tristement sur la hauteur. Au milieu de la nuit, l'impatience l'entraîne vers le rivage, et là elle promène ses pas errants, insoucieuse des vagues qui viennent mouiller ses vêtements comme pour l'avertir de se retirer : elle ne voit rien et ne sent rien, pas même le froid de la brise : le frisson est dans son cœur. Et de cette longue attente, il surgit en elle une telle certitude de son malheur, que la vue soudaine de son amant lui aurait enlevé le sentiment et la vie.

Enfin arrive une barque sombre et en mauvais état.... les matelots aperçoivent sur la grève celle qu'ils cherchaient la première. Quelques-uns sont sanglants, tous accablés de souffrance : ils sont peu nombreux et savent seulement qu'ils ont échappé ; comment? ils l'ignorent. Sombres et silencieux, chacun d'eux semblait attendre qu'un de ses compagnons exprimât ses tristes conjectures sur le destin de Conrad : ils auraient eu quelque chose à dire, mais ils craignaient l'effet de leurs paroles. Quant à Médora, elle vit tout d'un coup d'œil ; cependant elle ne faiblit pas, ne trembla pas sous le poids du deuil et de l'abandon : cette femme, aussi fragile que belle, renfermait des sentiments élevés qui ne se prononcèrent point avant d'avoir pris toute leur énergie. Tant qu'il y eut encore de l'espoir, ils se répandirent en attendrissement, en anxiété, en larmes : quand tout fut perdu, cette tendresse d'âme ne s'éteignit pas ; elle s'endormit, et dans son sommeil s'engendra cette énergique pensée : « Quand il ne reste rien à aimer, il n'y a plus rien à craindre. » Une pareille pensée dépasse la nature : mais c'est ainsi que les forces humaines se changent en délire sous le pouvoir de la fièvre.

« Vous gardez le silence... et je n'ai pas besoin de vous entendre... ne parlez pas... ne me dites pas un mot; car je sais tout. Cependant je voudrais vous demander... mes lèvres s'y refusent presque... répondez vite... dites-moi où on l'a mis. — Noble dame, nous l'ignorons : à peine avons-nous pu échapper vivants, mais un d'entre nous affirme qu'il n'est point mort : il l'a vu enchaîné, perdant son sang, mais en vie. »

Elle n'en écouta pas davantage : elle aurait essayé en vain de lutter ; ses artères battaient ; les pensées qu'elle avait écartées jusque-là se précipitaient en foule, se confondaient. Ces seules paroles ont vaincu cette âme concentrée : elle chancelle, tombe inanimée. Et peut-être les vagues lui auraient-elles épargné un autre tombeau ; mais de leurs mains rudes, quoique les yeux humides, les matelots lui donnèrent les soins qu'inspire la pitié, en jetant sur ses joues mortellement pâles la rosée de l'Océan, la relevant, agitant l'air autour d'elle et la soutenant dans leurs bras. Enfin ils appelèrent ses suivantes et leur abandonnèrent ce corps inanimé qu'ils contemplaient avec douleur : alors ils se rendirent à la grotte d'Anselmo, pour y faire le récit toujours pénible d'un combat sans victoire.

IV.

Dans ce conseil tumultueux, des propos bizarres et brûlants furent échangés : on parla de rançon, de délivrance et de vengeance, de tout, sauf du repos ou de la fuite : l'âme de Conrad planait, respirait encore dans ces lieux et en chassait le désespoir : quel que soit son destin, les braves qu'il a formés et conduits le sauveront vivant ou apaiseront ses mânes. Malheur à ses ennemis ! S'il ne survit que peu d'hommes, leurs bras sont aussi audacieux que leurs cœurs sont fidèles.

V.

Dans l'appartement le plus secret du harem est assis le sombre Séid, méditant encore sur le destin du captif ; ses pensées se par-

tagent entre l'amour et la haine : tantôt elles sont avec Gulnare, tantôt dans la cellule du captif; couchée à ses pieds, la belle esclave observe son front et tente de dissiper les nuages qui l'assombrissent. Pendant que ses grands yeux noirs lancent sur lui des regards inquiets, et cherchent vainement à éveiller ses sympathies, ceux de Séid semblent uniquement fixés sur les grains de son rosaire musulman, mais intérieurement ils contemplent sa victime saignante.

« Pacha! la journée est à toi : la victoire plane sur ton turban : Conrad est pris; tout le reste a succombé. L'arrêt du captif est porté; c'est la mort : il a mérité son destin. Et pourtant cet homme est indigne de ta haine : il serait habile, ce me semble, de lui vendre un court moment de liberté, au prix de tous ses trésors. On vante hautement les richesses du pirate : je voudrais que mon pacha pût s'en rendre maître. Discrédité, affaibli par ce combat désastreux, épié, suivi partout, il t'offrirait ensuite une proie facile; tandis que si tu prends sa vie, le reste de sa bande embarquera ses richesses et cherchera un refuge plus sûr.

— Gulnare! si pour chaque goutte de son sang on m'offrait une perle riche comme le diadème du sultan, si pour chacun de ses cheveux une mine d'or vierge était ouverte devant moi; si tout ce que nos contes arabes révèlent ou rêvent de richesses était étalé à mes yeux : tous ces trésors ne pourraient le racheter! rien n'aurait payé une seule heure de sa vie, si je ne le savais point enchaîné et en mon pouvoir, et si, dans ma soif de vengeance, je n'en étais encore à chercher les supplices qui torturent le plus longtemps et qui tuent le moins vite.

— Soit, Séid! je ne cherche point à calmer ta fureur fondée sur de trop justes motifs pour te permettre la clémence : ma seule pensée était de t'assurer les richesses du forban. Délivré à ce prix, il ne serait point libre : appauvri de la moitié de sa puissance et de ses soldats, il pourrait être repris à ton premier commandement.

—Il pourrait... et dois-je donc lui accorder un seul jour, à ce misérable que je tiens en mon pouvoir? Relâcher mon ennemi! grâce à quelle intercession? à la tienne, ô beauté trop sensible! Ta vertueuse gratitude veut récompenser ainsi l'humeur miséricordieuse du Giaour qui parmi tous n'a voulu épargner que toi et tes compagnes, sans considérer, j'aime à le croire, combien ta capture était précieuse. Je te dois pour cela mes remercîments et mes éloges : écoute! j'ai un conseil à faire entendre à ton oreille délicate : femme! je me méfie de toi; et chaque mot que tu prononces met le cachet de la vérité sur mes soupçons. Emportée par lui du sérail à travers le feu, dis-moi, n'attendais-tu pas le moment de fuir avec lui? Il est inutile de répondre : ton aveu est écrit dans la rougeur coupable de tes joues. Donc, aimable dame, songes-y bien et gare à toi! ce n'est pas sa seule vie qui réclame tant de soin. Un mot de plus et..... mais non... il n'en faut pas davantage. Maudit soit le moment où il t'a emportée hors des flammes; il aurait mieux valu... et pourtant alors je t'aurais pleurée avec les yeux d'un amant : maintenant, c'est ton maître qui t'avertit, femme perfide! Ne sais-tu pas que je puis abattre tes ailes inconstantes. Je ne suis point habitué à m'en tenir à des mots : veille sur toi, et ne pense pas que ta fausseté reste impunie. »

Il se lève et sort lentement et d'un air sombre, la rage dans ses regards et laissant des menaces pour adieux. Ah! ce tyran insensé! qu'il connaissait mal cet esprit de la femme, qu'aucun reproche n'abat, qu'aucune menace ne subjugue; qu'il savait peu combien ton cœur, ô Gulnare, peut aimer quand on t'aime, peut oser contre qui t'outrage. Les soupçons de son tyran lui paraissaient injustes; car elle ne savait pas quelles profondes racines la compassion avait jetées dans son cœur : c'était une esclave, et en esclave elle devait accorder à un compagnon de captivité un sentiment en apparence fraternel dont elle se déguisait le vrai nom. C'est pourquoi, ignorante à demi des motifs qui la poussaient, ne comprenant pas la fureur du pacha, elle s'aventura de nouveau dans le dangereux sentier qu'elle avait parcouru, et fut de nouveau repoussée jusqu'au moment où s'éleva en elle cette lutte de la pensée, source de tous les malheurs de la femme.

VI.

Cependant, après de longues anxiétés et de longues fatigues, roulant toujours la même pensée jour et nuit, l'âme de Conrad était parvenue à dompter la terreur même. Il avait surmonté cette fatale attente entre le doute et la crainte, quand chaque heure pouvait lui apporter un supplice pire que la mort, quand chaque pas qui retentissait devant la porte pouvait lui annoncer la hache ou le pal, quand chaque voix qui frappait son oreille pouvait être la dernière qu'il dût jamais entendre. Oui: il avait dompté la terreur; cet esprit sombre et hautain s'était trouvé d'abord mal préparé, non résolu à la mort : maintenant il était usé, ruiné peut-être, et pourtant il supportait en silence cette épreuve, la plus terrible de toutes. La chaleur du combat, les sifflements de la tempête laissent à peine une âme assez libre pour envisager le péril : mais dans l'isolement et dans les fers, languir en proie à toutes les pensées contraires qui surgissent dans l'âme; n'avoir d'autre spectacle que celui de son propre cœur, et méditer sur des fautes irrévocables et sur un destin tout proche, trop tard pour éviter le dernier, pour réparer les autres; compter les heures qui se précipitent vers le dénoûment fatal, sans un ami pour vous relever et pour témoigner que vous avez bien supporté la mort; se voir entouré d'ennemis prêts à forger le mensonge, à souiller d'une calomnie la dernière scène de votre drame; avoir devant soi des tortures que l'âme peut braver, en doutant toutefois que la chair y résiste, et sentant qu'un seul cri va vous enlever votre dernière, votre plus chère couronne, celle de la bravoure; la vie que vous perdez ici-bas, vous la voir refuser là-haut par ces hommes qui ont usurpé le monopole de la miséricorde divine; et ce qui vaut plus qu'un paradis incertain, le ciel de vos espérances terrestres, la bien-aimée de votre cœur, la voir ravie pour jamais à votre amour! telles étaient les pensées que le proscrit avait à supporter, voilà les angoisses au-dessus de toute peine mortelle qu'il avait à combattre, et cependant il les supportait, il les combattait. Prenait-il bien son parti? n'importe! c'était déjà quelque chose de ne pas succomber entièrement.

VII.

Le premier jour se passa, et il ne revit point Gulnare; le second, le troisième se passèrent, et Gulnare ne vint pas; mais ses charmes avaient certainement opéré le miracle que sa bouche avait promis, sans quoi Conrad n'aurait point vu un second soleil. Le quatrième jour s'était écoulé, et la nuit avait apporté la tempête au sein de ses ténèbres. Oh! comme il prêtait l'oreille au fracas des vagues qui jamais jusque-là n'avait interrompu son sommeil. Ranimée par la voix de son élément chéri, l'âme farouche du captif enfantait des pensées plus farouches encore. Souvent il avait vogué sur ces vagues ailées, et il avait aimé leur rudesse à cause de la rapidité qu'elles imprimaient au navire; et maintenant leur mugissement retentissait à son oreille: accents bien connus et bien rapprochés de lui, mais trop inutilement, hélas! Le vent soufflait bruyant dans les airs et deux fois plus bruyant le tonnerre éclatait au-dessus de la tourelle; l'éclair brillait à travers les barreaux de la fenêtre, clarté plus douce à ses yeux que celle de l'astre de minuit: il traîna sa chaîne jusqu'auprès de la grille en feu, espérant qu'il ne s'exposerait pas en vain au péril; là il leva vers le ciel ses mains chargées de fers, le suppliant d'anéantir sa créature sous un foudre miséricordieux. Le fer et les prières impies doivent attirer également le feu céleste: cependant l'orage suivit son cours et dédaigna de frapper : les coups s'affaiblirent progressivement; ils cessèrent. Conrad se trouva plus seul encore; comme si quelque ami infidèle avait rejeté ses supplications.

VIII.

Minuit est passé, et un pas léger s'avance vers la porte massive; il s'arrête, il reprend : Conrad entend glisser lentement les verrous criards et tourner la clef lugubre; son cœur le lui a dit d'avance : c'est la belle esclave. Quelles que soient ses erreurs, c'est pour lui un ange gardien, aussi radieux qu'un pieux ermite peut se le représenter dans ses visions. Et pourtant elle est bien changée depuis qu'elle est venue visiter cette cellule : sa joue est plus pâle, son corps plus tremblant; elle jette sur lui un regard triste, égaré, qui lui dit avant qu'elle ait parlé: « Tu dois mourir... oui, tu dois mourir : il n'est plus qu'une ressource, la dernière, la plus terrible : si les tortures n'étaient pas plus terribles encore.

— Jeune dame, je ne cherche aucun moyen d'échapper; mes lèvres répètent encore ce qu'elles n'ont cessé d'affirmer. Conrad est toujours le même : pourquoi vouloir sauver la vie d'un vaincu et faire révoquer un arrêt que j'ai mérité de subir; certes j'ai bien encouru, non-seulement ici mais dans d'autres lieux encore, par mainte poursuite acharnée, la vengeance de Séid.

— Pourquoi vouloir te sauver? parce que..... oh! ne m'as-tu pas préservée d'un sort pire que l'esclavage? Pourquoi le vouloir? tes malheurs t'ont-ils donc fait oublier le cœur de la femme? Et faut-il donc tout te dire, quoique les sentiments de mon sexe se révoltent en moi et m'ordonnent de me taire?..... Parce que... malgré tous tes crimes... tu as touché mon cœur : je t'ai craint d'abord... je t'ai dû la vie... j'ai eu pitié de toi... je... je t'aime enfin comme une insensée. Ne me réponds pas, ne me répète pas que tu en aimes une autre et que je t'aime en vain. Qu'elle soit éprise comme moi, et sans doute plus belle, qu'importe! Je me jette pour toi dans des périls qu'elle n'oserait affronter. Crois-tu donc lui être réellement cher? Si j'étais elle, moi, tu ne serais point seul ici. L'épouse d'un proscrit, permettre que son époux aille sans elle courir les mers! Cette noble dame, qu'a-t-elle donc de si précieux à faire auprès du foyer?... Ne me parle pas maintenant! sur ta tête et sur la mienne un sabre bien tranchant est suspendu par un seul fil; s'il te reste du courage et si tu veux être libre, prends ce poignard, lève-toi, suis-moi.

— Eh quoi! avec mes chaînes! Chargé d'un pareil ornement, franchirai-je d'un pied léger les corps de tous ces dormeurs. Tu l'avais oublié : est-ce là un costume propre à la fuite? est-ce là une arme bonne pour le combat?

— Défiant corsaire! j'ai gagné la garde, disposée à la révolte et avide d'une récompense; un simple mot de moi va faire tomber ta chaîne : sans quelque aide, comment pourrais-je être ici? Depuis que je ne t'ai vu, mon temps a été activement employé; si je suis coupable, c'est pour toi qu'a été commis le crime; le crime!... ce ne peut en être un de punir les forfaits de Séid : ce tyran exécré, Conrad, il faut qu'il meure. Je te vois frémir, mais mon âme est bien changée : insultée, foulée aux pieds, avilie, il faut que je me venge; car on a osé m'accuser de ce que j'avais dédaigné jusqu'ici, moi qui n'ai été que trop fidèle, quoique enchaînée dans le plus triste esclavage. Tu souris... mais je ne lui avais donné aucun sujet de plainte; je n'étais pas infidèle alors, et tu ne m'étais point cher; mais il me l'a dit; et les jaloux, ces tyrans tracassiers, nous provoquent à la révolte et méritent le sort que leurs lèvres chagrines ont annoncé d'avance. Je n'ai jamais aimé; il m'a achetée, fort cher sans doute, car il y avait en moi un cœur qu'il ne pouvait acquérir... J'étais une esclave soumise; il a prétendu que s'il n'était point venu me reprendre, j'aurais fui avec toi. C'était un mensonge, tu le sais. Mais laissons parler de pareils augures; ils émettent des présages que leurs insultes rendent véritables. Le retard de ton supplice ne fut pas même accordé à ma prière, cette faveur apparente n'avait pour objet que de préparer pour toi de nouveaux tourments et d'augmenter mon désespoir. Il m'a même menacée de mort; mais sa folle passion m'aurait réservée quelque temps pour ses nobles plaisirs; et quand il aurait été las de mes faibles charmes et de moi : un sac est-là pour me recevoir et la mer bat le pied des murailles! Eh quoi! suis-je donc faite pour être le jouet d'un caprice sénile? un bijou que l'on porte jusqu'à ce que la dorure en soit effacée? Je t'ai vu; je t'ai aimé; je te dois tout; je veux te sauver, ne fût-ce que pour te montrer combien une esclave est capable de gratitude. S'il n'eût point ainsi menacé mon honneur et ma vie (et il garde bien les serments qu'a prononcés son courroux), je t'aurais toujours sauvé, mais j'aurais épargné le pacha. Maintenant je t'appartiens et suis préparée à tout : tu ne m'aimes pas; tu ne me connais pas, et je te fais horreur. Hélas! tu es mon premier amour, et il est ma première haine... Oh! que ne peux-tu mettre ma sincérité à l'épreuve, tu ne reculerais pas devant moi; tu ne craindrais pas ce feu qui brûle dans le cœur des filles de l'Orient : ce feu est maintenant ton phare de salut : il te montre dans le port une barque maïnote. Mais dans une chambre que nous devons traverser dort le cruel Séid... il ne faut pas qu'il s'éveille!

—Gulnare! Gulnare! Je n'ai jamais senti jusqu'à présent combien ma fortune est abjecte et mon honneur flétri : Séid est mon ennemi : il voulait balayer mes amis de la terre par la force du nombre, mais au moins par la force ouverte; et c'est pourquoi je suis venu ici dans ma barque de guerre répondre au meurtre par le meurtre, au cimeterre par l'épée; car telle est mon arme, et non le poignard caché : celui qui épargne la vie des femmes ne prend pas celle d'un homme endormi. Si je t'ai sauvée, Gulnare, ce n'était pas pour en recevoir une pareille récompense : ne me force point à croire que ma pitié a été mal placée. Maintenant adieu : puisse ton sein recouvrer la paix! la nuit s'écoule... la dernière nuit de repos qui me reste sur la terre.

— Du repos! du repos! dès le lever du soleil, tous tes membres craqueront et tes jambes se crisperont autour du poteau déjà dressé. J'ai entendu l'ordre; j'ai vu.. je ne verrai pas le reste, car si tu péris, je mourrai avec toi. Ma vie, mon amour, ma haine, tout mon être ici-bas dépend de toi, corsaire! Ce n'est qu'un coup à frapper! sans cette précaution, la fuite serait inutile : comment échapper à sa poursuite ardente! Mes injures impunies, ma jeunesse flétrie, de longues, longues années perdues, un seul coup peut tout venger et nous mettre à l'abri de toute crainte. Mais puisque le poignard te convient moins que l'épée, j'éprouverai la fermeté de ce bras féminin. Les gardes sont gagnés; en un moment tout sera fini, corsaire! nous ne nous reverrons qu'en sûreté ou jamais; si ma faible main manque son but, la brume du matin planera sur ton échafaud et sur ma bière.

IX.

Elle se tourna vers la porte et disparut avant qu'il pût répondre; mais le regard inquiet de Conrad l'accompagna longtemps; et rassemblant comme il put les fers dont il était chargé, pour diminuer leur longueur en étouffant leur cliquetis, la serrure et les verrous n'arrêtant plus ses pas, il la suivit aussi vite que le lui permettaient ses membres enchaînés. Le passage était sombre et tortueux; et Conrad ne savait où conduisait cette route. Il n'y trouve ni lampe ni gardes : il voit de loin une faible lumière : doit-il se diriger vers ces rayons indistincts ou bien les éviter? Le hasard guide ses pas : une fraîcheur pareille à l'air du matin tombe en plein sur son front. Il arrive dans une galerie ouverte : à ses yeux brille, avec la dernière étoile de la nuit, un horizon qui commence à s'éclairer : cependant à peine remarque-t-il l'état du ciel... une clarté venant d'une chambre isolée a frappé sa vue. Il se dirige vers ce point; une porte entr'ouverte lui montre que le rayon part de là, mais rien de plus. Une figure de femme sort d'un pas précipité; elle s'arrête, se retourne, s'arrête encore... c'est elle enfin! Plus de poignard dans sa main... nul signe d'angoisse dans son attitude. « Béni soit ce cœur accessible à la pitié! elle n'a pas eu la force de tuer! » Il la regarde de nouveau : son œil se détourne avec effroi de la lumière du jour. Elle s'arrête, rejette en arrière ses longs cheveux noirs, qui voilaient presque sa face et sa blanche poitrine, comme si sa tête venait de se pencher sur quelque objet de doute et de terreur. Elle rejoint Conrad... Sur son front... sans le savoir ou par oubli, sa main précipitée a laissé une seule et faible tache : il n'en distingue que la couleur, et s'y arrête à peine... Oh! léger, mais certain indice du crime... c'est du sang.

X.

Conrad a vu les batailles; il s'est repu dans la solitude des souffrances promises à un condamné; il a éprouvé les tentations et les remords du crime; il a été vaincu, enchaîné, et la chaîne aurait pu peser toujours à son bras; mais jamais la lutte, la captivité, le repentir, surexcitant toutes les forces de son être sensible, n'ont fait battre, n'ont glacé toutes ses veines comme la vue de cette tache rouge. Cette marque de sang, cette trace révélatrice a banni toute beauté de cette face de femme. Il a vu répandre bien du sang : il l'a vu sans émotion; mais alors le sang coulait dans un combat; et il était versé par des hommes.

XI.

« C'est fait... il a failli s'éveiller... mais c'est fait. Corsaire! il est mort : tu me coûtes cher. Toute parole serait maintenant superflue... partons! partons! Notre barque est à flot : il fait déjà grand jour; les quelques hommes que j'ai gagnés sont tout à moi : ils prendront avec eux ceux des tiens qui ont survécu : ma voix justifiera l'œuvre de ma main aussitôt que notre voile aura perdu de vue ce rivage abhorré. »

XII.

Elle frappe des mains, et dans la galerie se rassemblent, disposés pour la fuite, ses fidèles Grecs et Maures : en silence, mais avec activité, ils s'approchent, ils brisent les chaînes du pirate... cette fois encore ses membres se trouvent libres, libres comme le vent des montagnes; mais sur son cœur malade pèse une tristesse aussi lourde que s'il portait tout le poids de ses fers. Pas un mot n'est prononcé. Sur un signe de Gulnare une porte s'ouvre, et montre un passage secret vers le rivage; la ville est derrière eux : ils se hâtent, ils gagnent la rive où les vagues dansent joyeusement sur la grève jaunâtre; et Conrad, marchant derrière elle, obéit et ne s'inquiète point s'il est sauvé ou trahi : la résistance serait aussi vaine que si le farouche Séid vivait encore pour contempler son supplice.

XIII.

Ils sont embarqués; la voile se déploie au souffle léger de la brise. Que de choses la mémoire de Conrad fait repasser devant elle! il reste absorbé dans la contemplation jusqu'au moment où le cap, sous lequel il a jeté l'ancre naguère, élève sa forme gigantesque. Ah! depuis cette fatale nuit, quelque court qu'ait été l'intervalle, il a vécu un siècle de terreur, de douleur et de crime. Au moment où l'ombre allongée du promontoire assombrit la voile, Conrad se cacha la face et s'enfonça dans ses regrets : il se rappelait tout : Gonzalvo et sa troupe, son triomphe précaire et sa main faiblissante; il songeait à celle qui est loin de lui, à la bien-aimée qui l'attend dans la solitude. Tout-à-coup il se tourna en arrière, et vit... Gulnare, l'homicide!

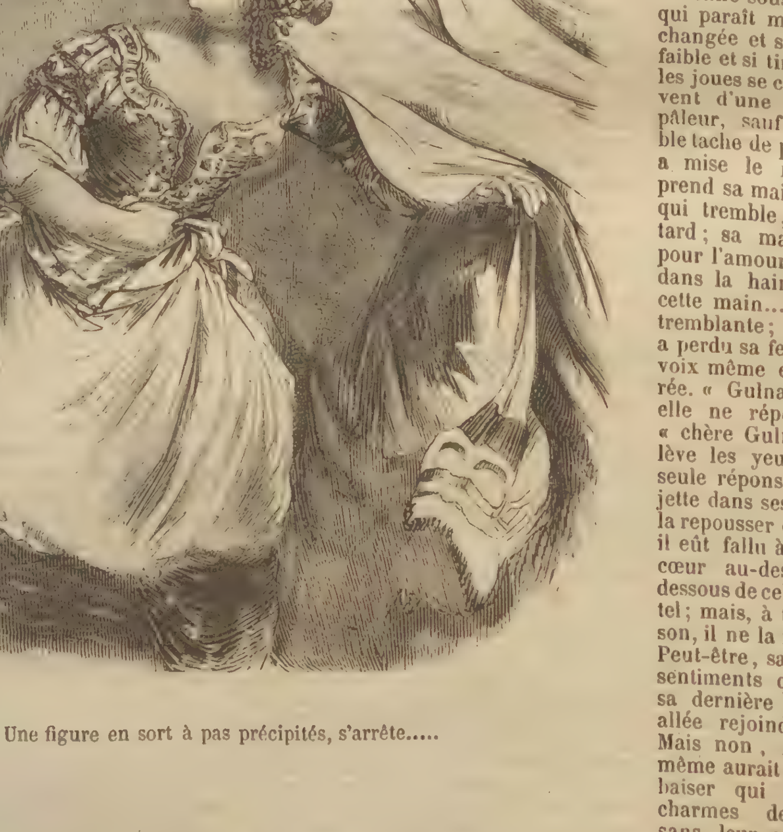
XIV.

Elle observa ses traits jusqu'au moment où elle ne put supporter davantage son air glacé et plein d'aversion; et alors, son exaltation inaccoutumée se fondit tout-à-coup en larmes, trop tard pour en verser ou pour qu'on pût les tarir. Elle s'agenouilla près de lui, et lui serra la main : « Tu peux me pardonner, toi, bien qu'Allah doive me

prendre en horreur ; car, sans cette œuvre de ténèbres, que serais-tu devenu ? Accable-moi de reproches ; mais pas encore aujourd'hui... Oh ! épargne-moi maintenant. Je ne suis pas ce que je parais être : cette nuit terrible a troublé mon cerveau ; ne me rends pas tout-à-fait insensée ! Si je ne t'avais point aimé, je serais moins coupable, mais tu n'aurais pas vécu... pour me haïr, si tu le veux. »

XV.

Elle jugeait mal Conrad : car il se blâmait plus lui-même qu'il ne blâmait celle qu'involontairement il avait rendue coupable ; mais ses pensées profondes saignaient obscurément dans son cœur, retraite silencieuse et sombre. Le vaisseau marchait, la brise était belle, la mer propice, et les vagues bleues se jouaient autour de la poupe qu'elles poussaient en avant. Bien loin, à l'horizon, parut un point, une tache, un mât, une voile, un vaisseau armé ! La vigie de ce navire signala la petite barque : de nouvelles toiles prirent le vent d'en haut ; et il arriva majestueusement, portant la vitesse à sa proue et la terreur dans ses flancs. Un éclair brille : le boulet va tomber au-delà de la barque sans atteindre ses agrès, et s'enfonce en sifflant dans la mer : Conrad ranimé sort de son apathie, une joie depuis longtemps absente brille dans son regard : « Ce sont les miens ! c'est mon sanglant pavillon ! les voilà ! les voilà ! Je ne suis donc pas abandonné de tous ! » Les corsaires reconnaissent le signal, répondent au salut, mettent le canot à la mer et se tiennent en panne. « C'est Conrad ! c'est Conrad ! » Ce cri s'élève du pont du vaisseau, et ni la voix des chefs, ni celle du devoir, ne peuvent comprimer les transports. Avec la légèreté d'un cœur joyeux et un regard étincelant d'orgueil, ils le voient escalader encore le flanc de son navire ; un sourire détend les traits rudes de leurs physionomies, et ils se refusent à peine le plaisir de le presser sur leur sein. Lui, oubliant à demi ses dangers et sa défaite, répond à leur accueil avec la dignité d'un chef, serre cordialement la main d'Anselmo, et sent qu'il peut encore commander et vaincre.



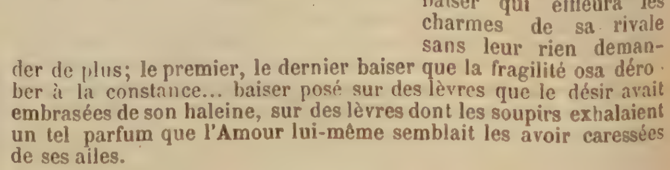
Une figure en sort à pas précipités, s'arrête.....

XVI.

Après cette nouvelle effusion, les corsaires, dans l'excès de leur attachement pour leur chef, regrettent presque de l'avoir reconquis sans danger. Ils avaient mis à la voile, préparés pour la vengeance : s'ils avaient su qu'une femme les avait devancés dans cette œuvre, moins scrupuleux que le fier Conrad sur les moyens d'atteindre leur but, ils en eussent fait leur reine. Avec des sourires interrogateurs et un air étonné, ils murmurent entre eux et contemplent Gulnare ; et cette femme, à la fois au dessus et au dessous de son sexe, que le sang n'a point épouvantée, se laisse troubler par leurs regards. Elle tourne vers Conrad un œil triste et suppliant ; elle baisse son voile et se tient silencieuse auprès de lui, les bras tranquillement croisés sur ce cœur qui, une fois Conrad sauvé, abandonne le reste au destin. Quoique des sentiments pires que la démence aient pu remplir cette âme extrême en amour comme en haine, dans le bien comme dans le mal, le plus affreux de tous les crimes l'a laissée femme encore.

XVII.

Conrad l'aperçoit, et sent profondément son douloureux embarras : peut-il faire moins pour elle ? il doit détester l'acte ; mais plaindre la femme. Des flots de larmes ne peuvent laver son crime, et le ciel la punira dans un jour de colère ; mais le mal est fait : quel qu'il soit, c'est pour lui que le poignard a frappé, que le sang a coulé ; et il est libre ! et pour lui elle a sacrifié tout ce qu'elle possédait sur la terre, tout ce qu'elle pouvait espérer dans le ciel. Il regarde alors cette esclave aux yeux noirs dont le front s'incline sous son regard, qui paraît maintenant si changée et si abattue, si faible et si timide, et dont les joues se couvrent souvent d'une si profonde pâleur, sauf cette terrible tache de pourpre qu'y a mise le meurtre... Il prend sa main... *sa main* qui tremble, *mais trop tard* ; sa main si douce pour l'amour, si terrible dans la haine : il saisit cette main... cette main tremblante ; et la sienne a perdu sa fermeté, et sa voix même est mal assurée. « Gulnare ! » mais elle ne répond point ; « chère Gulnare ! » Elle lève les yeux ; c'est sa seule réponse, et elle se jette dans ses bras. Pour la repousser de cet asile, il eût fallu à Conrad un cœur au-dessus ou au-dessous de celui d'un mortel ; mais, à tort ou à raison, il ne la releva point. Peut-être, sans les pressentiments qui l'agitent, sa dernière vertu serait allée rejoindre le reste. Mais non, Médora elle-même aurait pardonné le baiser qui effleura les charmes de sa rivale sans leur rien deman-



der de plus ; le premier, le dernier baiser que la fragilité osa dérober à la constance... baiser posé sur des lèvres que le désir avait embrasées de son haleine, sur des lèvres dont les soupirs exhalaient un tel parfum que l'Amour lui-même semblait les avoir caressées de ses ailes.

XVIII.

Ils atteignirent aux dernières lueurs du soir leur île solitaire. Les rochers eux-mêmes parurent leur sourire ; le hâvre retentissait de joyeux murmures ; les phares brillaient dans leur ordre accoutumé, les bateaux sillonnaient la baie onduleuse et les joyeux dauphins se jouaient dans les vagues ; le sauvage oiseau des mers lui-même, de ses cris aigus et discordants, saluait le retour des hôtes connus du rivage. Derrière chacune des lampes qui brillaient à une fenêtre, l'imagination du marin se représentait les amis qui entretenaient



PARIS. — Imp. LACOUR et Cᵉ, rue Soufflot, 16.

cette clarté. O joies du foyer, que vous êtes sacrées à l'œil de l'Espérance, quand elle vous contemple du sein troublé des mers!

XIX.

On aperçoit des lumières en haut, sur le phare et dans la demeure du chef, et Conrad y cherche la tour de Médora; il la cherche en vain; chose étrange! de toutes les fenêtres, la sienne seule est sombre. Chose étrange! autrefois cette clarté ne manquait jamais de saluer le retour; et peut-être, maintenant, est-elle non pas éteinte, mais voilée. Conrad descend au rivage par le premier canot, et s'impatiente de la lenteur des avirons. Oh! que n'a-t-il une aile plus rapide que celle du faucon, pour s'élancer comme une flèche au sommet du roc! A la première pause que firent les rameurs avant d'aborder au rivage, il n'attend plus, ne regarde plus rien; il se jette dans les flots, lutte contre la mer, monte sur la rive et gravit le sentier accoutumé. Il vient d'atteindre la porte de la tourelle; il s'arrête: aucun bruit ne se fait entendre à l'intérieur, et tout est nuit à l'entour. Il frappe; il frappe fortement, et aucun pas, aucune voix n'annoncent qu'on l'ait entendu ou qu'on le sache près de là; il frappe encore, mais faiblement cette fois, car sa main tremblante refuse de satisfaire à son impatience. La porte s'ouvre; il voit une figure bien connue, mais non celle qu'il s'apprêtait à serrer dans ses bras. Les lèvres de la suivante sont muettes, et les siennes, à lui, essaient deux fois en vain de prononcer une question. Il saisit la lampe: sa lumière lui apprendra tout; mais il ne peut la soutenir, et elle s'éteint en tombant. Impossible d'attendre qu'elle soit rallumée; plutôt rester là jusqu'au jour; mais, à l'extrémité du corridor, un autre flambeau répand sa clarté vacillante; il arrive à l'appartement... il voit ce que son cœur ne voulait point croire, mais ce qu'il avait pressenti.



Elle n'est plus! — Que fait-il là encore?

XX.

Il ne détourne point la tête, ne parle point, ne se sent point défaillir: ses yeux deviennent fixes; ses membres, tout à l'heure inquiets et agités, restent immobiles: il regarde... Oh! combien longtemps nous contemplons de pareils spectacles en dépit de la douleur, et sachant, mais ne voulant pas nous avouer que nous les contemplons en vain! Animée par la vie, elle était si calme et si blanche, que, pour elle, la mort a revêtu un doux aspect: les froides fleurs que tient sa main plus froide qu'elles, sont si doucement serrées dans sa dernière étreinte, qu'elle semble les sentir encore en feignant de dormir: image d'un jeu d'enfant qui fait venir les larmes! Ses paupières de neige, frangées de longs cils noirs, voilent.... Oh! peut-on se rappeler, sans douleur, tout ce qui brillait sous ce voile. Oui, c'est sur l'œil humain que la mort exerce toute sa puissance en chassant l'esprit de son trône lumineux! Elle a plongé ces deux astres d'azur dans une longue, une dernière éclipse; mais elle épargne encore le charme qui entoure les lèvres: elles semblent encore réprimer un sourire et implorer un instant de repos. Mais ce blanc linceul et ces tresses étendues sur son sein, longues, blondes, mais couchées immobiles, ces tresses qui, jouets des zéphyrs de chaque été, échappaient d'elles-mêmes aux guirlandes qui tentaient de les retenir; tout cela, et la complète pâleur de ses joues... tout cela ne convient qu'au cercueil. Médora n'est plus rien: pourquoi Conrad est-il là?

XXI.

Il ne fait point de question: toutes les réponses sont contenues dans le premier aspect de ce front de marbre. C'en est assez: elle est morte; qu'importe comment? L'amour de sa jeunesse, l'espoir de meilleures années, la source de ses vœux les plus doux, de ses craintes les plus tendres, le seul être vivant qu'il pût ne point haïr, tout lui est enlevé à la fois; et il mérite son sort, mais il n'en sent pas moins la rigueur. L'homme vertueux cherche la paix dans des régions où le crime ne peut jamais trouver de place; l'orgueilleux, l'homme égaré, qui ont fixé ici-bas toutes leurs joies et qui trouvent que la terre contient bien assez de douleurs, en perdant l'objet de ces joies, perdent tout. Peut-être n'était-ce qu'une illusion, mais qui peut se séparer sans chagrin d'une illusion qu'il aimait? Bien des yeux stoïques et bien des figures sombres masquent des cœurs qui, en fait de souffrances, n'ont plus rien à apprendre: et bien des pensées déchirantes sont cachées et non ensevelies sous des sourires qui conviennent le moins à ceux qui les affichent le plus.

XXII.

Ceux qui le sentent bien vivement ne peuvent cependant exprimer ce trouble que la souffrance apporte à l'esprit: il entame des milliers de pensées pour n'aboutir qu'à une seule; il demande à toutes choses un refuge, et ne le trouve nulle part. Aucune expression ne suffit pour dévoiler ce secret des tortures de l'âme; car la vraie douleur n'est point éloquente. L'épuisement écrasait Conrad, et la stupeur le berçait comme dans une sorte de repos: dans cet état d'énervement, il semblait que toute la sensibilité que l'homme puise dans le sein de sa mère fût revenue dans ses yeux; car ces yeux, naguère si fiers, pleuraient comme ceux d'un enfant: la faiblesse même de son cerveau se révélait ainsi, sans apporter aucun adoucissement à ses peines. Personne ne vit ces larmes: peut-être, s'il avait été vu, ne se serait-il jamais livré à ces démonstrations inaccoutumées. Du reste, elles ne coulèrent pas longtemps, il les sécha pour partir le cœur inconsolé, désespéré, brisé. Le soleil se lève, mais l'âme de Conrad reste sombre; la nuit vient, mais sa nuit dure toujours. Il n'est point de ténèbres pareilles à celles de l'âme: la douleur est aveugle, plus aveugle que les aveugles mêmes. Elle ne peut voir et elle ne veut point voir; mais elle se tourne toujours vers l'ombre la plus épaisse, et elle ne peut souffrir un guide!

PARIS. — Imp. LACOUR et Cᵉ, rue Soufflot, 13.

XXIII.

Le cœur de Conrad, fait pour les sentiments tendres, avait été violemment jeté dans le mal : trahi de bonne heure et trop longtemps trompé, chacun de ses penchants, pur comme la goutte d'eau qui tombe de la voûte d'une grotte, comme cette goutte s'était endurci ; devenus terrestres, ils furent peut-être moins chastes ; mais ils durent aussi s'abattre, se glacer et se pétrifier enfin. Les tempêtes usent le rocher, la foudre le brise ; mais, comme le rocher, son cœur sut résister longtemps. Une fleur croissait à l'ombre de son front sourcilleux, quelque épaisse que fût cette ombre : il l'avait abritée, défendue jusque-là. Le tonnerre est venu, et a brisé à la fois et la dureté du granit et la faible tige du lis : l'aimable plante n'a point livré au vent une seule de ses feuilles pour révéler son sort : mais elle s'est flétrie, elle est morte tout entière au lieu même où elle est tombée ; et de son rude protecteur, il reste des fragments noircis, épars à la ronde sur le sol nu.

XXIV.

Le matin brille : peu d'entre les pirates osent aborder Conrad à cette heure où il veut être seul : néanmoins Anselmo se dirige vers sa tour. Conrad n'était point là, et on ne l'apercevait point sur le rivage. Alarmés, ses compagnons emploient la journée à parcourir l'île en tous sens ; un second soleil, un autre encore les voit continuer les mêmes recherches : ils crient et répètent son nom jusqu'à en fatiguer les échos. Mais après avoir fouillé en vain les monts, les grottes, les cavernes, ils trouvent enfin, sur la grève, la chaîne brisée d'un canot : leurs espérances revivent ; ils le suivront sur l'Océan. Vaine pensée ! la lune remplit son croissant, le vide et le remplit encore, et Conrad ne vient pas : il n'est pas revenu depuis ce jour. Aucune trace, aucun avis sur son sort ne sont venus apprendre où vivent ses douleurs, où a péri son désespoir. Les forbans regrettèrent longtemps celui qu'aucun autre ne regrette ; ils élevèrent à sa bien-aimée un monument splendide ; mais pour Conrad, ils ne consacrèrent à sa mémoire aucune pierre funéraire : sa mort est encore douteuse ; ses exploits sont trop bien connus. Il n'a légué à l'avenir que le nom d'un corsaire, paré d'une seule vertu, souillé de tous les crimes.

FIN DU CORSAIRE.

HEURES DE LOISIR.

SUR LA MORT D'UNE JEUNE PARENTE (1802).

Les vents se taisent ; le soir est triste ; pas un zéphyr n'agite le bocage : j'ai visité la tombe de Marguerite, et j'ai semé des fleurs sur les restes de ce que j'aimais.

Son enveloppe terrestre est couchée dans une étroite demeure ; cette enveloppe à travers laquelle rayonnait une si belle âme. Le Roi des épouvantements l'a saisie comme une proie : ni vertu, ni beauté n'ont pu racheter sa vie.

Oh ! si ce monarque terrible pouvait éprouver la pitié ; si le Ciel voulait annuler les terribles décrets du Destin, l'amant éploré n'aurait point à parler de ses douleurs ; la muse n'aurait point à révéler des vertus éteintes pour jamais.

Mais, pourquoi pleurer ? Cette âme sans rivale plane au-dessus de l'espace où brille la clarté du jour, et les anges en pleurant la conduisent vers ces retraites fortunées où des plaisirs sans fin récompensent la vertu.

Et de présomptueux mortels iront-ils prendre les cieux à partie, et dans leur délire accuser la Providence divine ? Non ! loin de moi cette lutte insensée ; jamais je ne refuserai à mon Dieu la soumission que je lui dois.

Pourtant le souvenir de ces vertus m'est cher ; pourtant ces traits restent gravés dans ma mémoire : toujours ce souvenir me fait verser une larme de tendresse ; toujours ces traits gardent dans mon cœur leur place accoutumée.

—

A EDDLESTONE.

Si la Frivolité sourit quand elle voit nos deux noms enlacés par l'amitié ; la vertu, s'unissant à la vertu, mérite pourtant plus d'intérêt que la noblesse qui s'allie au vice.

Quelque inégal que ton destin puisse être au mien que décore un titre, une haute naissance, n'envie pas cependant cet éclat trop brillant : tu peux t'enorgueillir de ta vertu modeste.

Nos âmes au moins se sont embrassées, comme étant de même origine ; ton sort ne peut abaisser le mien ; et nos rapports ne sont pas moins doux, puisque le mérite y tient la place du rang.

—

A D..... (1803).

J'espérais avoir en toi un ami dont la mort seule pourrait me séparer ; mais la main perfide de l'Envie t'a détaché de mes bras pour toujours.

Oui, c'est par la force seule qu'elle a pu t'arracher de mes bras ; mais, tu gardes ta place dans mon cœur ; là, du moins, ton image restera toujours, tant que ce cœur n'aura point cessé de battre.

Et, quand viendra le jour où le tombeau laisse échapper ses morts, où la vie vient ranimer la poussière, alors je reposerai ma tête sur ton sein bien-aimé... Sans toi, où trouverais-je le ciel ?

—

FRAGMENT (1803).

Quand la voix de mes pères appellera dans leurs demeures éthérées mon esprit satisfait d'être reconnu par eux ; quand mon fantôme chevauchera la brise, ou dans l'obscurité d'un brouillard descendra le flanc de la montagne ; oh ! que mon ombre ne voie pas d'urne fastueuse marquer la place où la terre retourne à la terre ! ni longue liste de titres, ni inscriptions élogieuses sur ma pierre tumulaire. Mon épitaphe sera mon seul nom. Si ce nom est pour ma poussière une couronne d'honneur, il ne m'en faut point davantage pour payer le peu de bien que j'aurai fait. Ce nom, ce nom seul marquera une place qui avec lui doit vivre dans la mémoire, ou tomber avec lui dans l'oubli.

—

APRÈS LE MARIAGE DE MISS CHAWORTH (1805).

Collines d'Annesley, collines froides et sombres, parmi lesquelles errait ma jeunesse insouciante, oh ! comme les orages du nord hurlent tristement parmi vos ombrages touffus !

Non, désormais, pour tromper les longues heures, je ne puis plus retrouver ici mes retraites favorites ; non, désormais le sourire de Marie ne peut plus m'y faire un paradis.

—

EN QUITTANT L'ABBAYE DE NEWSTEAD (1805).

Le vent siffle sourdement entre tes créneaux, ô Newstead ! demeure de mes pères, tu tombes en ruines ! Dans tes jardins autrefois si riants, la ciguë et le chardon ont étouffé la rose, qui avait fini par fleurir dans les chemins.

Les barons couverts de mailles, qui conduisaient vaillamment leurs vassaux d'Europe à la conquête des plaines de la Palestine, n'ont laissé ici d'autres traces que leurs écussons et leurs boucliers qui s'entrechoquent au moindre souffle du vent.

Robert, le vieux ménestrel, ne vient plus aux accords de sa harpe réveiller dans les cœurs l'amour des palmes guerrières : John de Horistan dort sous les tours d'Ascalon, et la main de son ménestrel a été séchée par la mort.

Paul et Hubert dorment dans la vallée de Crécy, où ils sont tombés en combattant pour Edouard et pour l'Angleterre. O mes pères ! les larmes de votre pays vous ont fait revivre, et ses annales disent encore comment vous avez combattu, comment vous êtes tombés.

Luttant contre les traîtres à Marston-Moor avec le loyal Rupert, quatre frères ont fécondé de leur sang un sol stérile ; ils combattaient à la fois pour le roi et pour la patrie, et leur dévoûment a été scellé par la mort.

Ombres des héros, soyez heureuses ! En quittant la demeure de

ses ancêtres, votre fils vous fait ses adieux! Dans les pays lointains comme ici, votre souvenir relèvera son courage; il ne songera qu'à la gloire et à vous.

Quoiqu'une larme obscurcisse sa vue au moment de ce départ douloureux, un regret, et non point une crainte, cause son émotion; quelque loin que l'entraîne sa destinée, brûlant d'imiter ses aïeux, il n'oubliera pas leur gloire.

O gloire! ô souvenir qu'il chérira toujours! il jure ici que jamais il n'imprimera de tache à votre nom; il veut vivre comme vous, ou comme vous mourir; et puisse-t-il ensuite mêler sa poussière à la vôtre!

—

ÉPITAPHE D'UN AMI (1803).

O bien-aimé! ô ami toujours cher! de combien de larmes vaines j'ai arrosé ton cercueil! combien de soupirs ont répondu à tes derniers soupirs, tandis que tu luttais contre les angoisses du trépas! Si des larmes pouvaient arrêter dans sa course l'impitoyable tyran; si des angoisses pouvaient amortir les coups de son arme funeste; si la jeunesse, la vertu, pouvaient obtenir un seul instant de répit; si la beauté possédait un charme capable d'éloigner de sa proie ce spectre redouté, tu aurais encore vécu pour apaiser les souffrances de mon âme, pour faire l'honneur de tes émules et les délices de tes amis. Ta douce âme vient-elle planer quelquefois sur la place où ta cendre achève de se consumer; alors, tu dois lire, écrits dans mon cœur, des regrets trop profonds pour les confier à l'art du sculpteur. Aucun marbre n'indique la couche où tu dors sous un humble gazon; mais des statues vivantes y versent des larmes. L'image de la douleur ne s'incline pas sur ta tombe; mais la douleur elle-même y vient pleurer ton destin prématuré. Sans doute, un père gémit sur l'extinction de sa race; mais la douleur même d'un père ne peut égaler la mienne. Certes, nul ne pourra, comme tu l'eusses fait, adoucir sa dernière heure; et pourtant, il a d'autres enfants pour calmer aujourd'hui ses regrets; mais près de moi, qui tiendra ta place? quelle nouvelle amitié pourra effacer ton image?... Non, rien! Les larmes d'un père cesseront de couler; le temps apaisera la douleur d'un frère encore enfant: tous seront consolés, et l'amitié seule pleurera dans l'abandon.

—

A EMMA.

Puisque l'heure est venue où vous devez malgré ses larmes quitter celui qui vous aime; puisque notre rêve de bonheur est passé; encore une angoisse à souffrir, chère enfant, et tout sera fini.

Hélas! c'est une angoisse cruelle de nous quitter pour ne nous réunir jamais, de m'arracher des bras de celle que j'aime, et de la laisser partir pour un rivage lointain.

Eh bien! nous avons passé quelques moments heureux, et de doux souvenirs viendront se mêler à nos larmes, quand nous reverrons par la pensée ces tours antiques, abri de notre enfance.

Du haut de ces tours aux gothiques créneaux, nous avons contemplé le lac, le parc, la vallée; et, à travers les larmes qui obscurcissent notre vue, nous leur disons encore un dernier adieu.

Nous disons adieu à ces champs que nous avons tant de fois parcourus dans les heures consacrées aux jeux de notre enfance; adieu à ces ombrages où, après nos courses, votre tête reposait sur mon sein;

Tandis que moi, admirant votre jeune beauté, j'oubliais d'écarter l'insecte ailé, à qui j'enviais le baiser qu'il posait sur vos yeux endormis.

Voyez la petite nacelle peinte, dans laquelle je vous conduisais; voyez là-bas, dominant tous les arbres du parc, l'ormeau que j'escaladai pour vous plaire.

Ces temps sont passés; nos joies ne sont plus; vous me quittez; vous quittez cette heureuse vallée; seul, je parcourrai tous ces lieux témoins de tant de bonheur; sans vous, quel charme pourrais-je encore y trouver?

Qui peut comprendre, sans l'avoir éprouvée, la douleur d'un dernier embrassement, quand, arraché à tout ce qu'on aimait, il faut dire un long adieu au repos?

C'est là le plus douloureux des maux, c'est ce qui maintenant couvre nos joues de larmes: c'est le terme fatal de l'amour, le plus tendre et le dernier adieu.

—

A M. S. G.

Quand j'aperçois tes lèvres charmantes, leur rougeur m'invite à y déposer un baiser de feu: cependant, je m'interdis ce bonheur céleste; car, hélas! ce serait un bonheur coupable.

Quand je vois en rêve ton sein si pur, ah! je voudrais reposer ma tête sur cette blanche neige: cependant, je réprime ce désir audacieux; car ce serait renoncer pour jamais au repos.

Tes regards pénétrants vont droit à mon cœur, et le font palpiter d'espérance ou de crainte; cependant, je te cache mon amour, et pourquoi? Parce que je ne voudrais point te coûter une larme.

Je ne t'ai jamais dévoilé mon amour, et pourtant tu n'as que trop bien deviné le feu qui me consume; mais dois-je t'entretenir de ma passion, et changer en enfer le ciel de ton âme?

Non, car tu ne peux jamais être à moi; un prêtre ne pourrait bénir notre union. Ce n'est donc que par un lien tout céleste, ô ma bien-aimée! que tu pourras m'appartenir.

Que mon feu se consume donc en secret; qu'il se consume, tu ne le connaîtras jamais: j'aime mieux encourir une mort certaine que de laisser briller sa clarté criminelle.

Je ne veux point soulager les tortures de mon cœur en chassant du tien la douce paix aux yeux de colombe; plutôt que de t'infliger une telle blessure, je prétends étouffer mes présomptueux désirs.

Oui, je renonce à ces lèvres adorées, pour lesquelles je braverais plus que je n'ose dire; pour sauver ton honneur et le mien, je te dis un dernier adieu.

Oui, je renonce à ce sein de neige: je fuis avec le désespoir; et, jamais je n'espérerai plus te serrer dans mes bras, bonheur au prix duquel je pourrais tout risquer, excepté ton propre bonheur.

Tu resteras donc pure de toute faute, et la plus sévère matrone ne pourra flétrir ta renommée. Que des maux incurables viennent m'assiéger, ce n'est pas toi qui seras le martyr de l'amour.

—

A CAROLINE.

Crois-tu donc que j'aie pu voir sans être ému tes beaux yeux remplis de larmes qui me suppliaient de rester; crois-tu que sans m'émouvoir j'aie pu entendre tes profonds soupirs, qui en disaient plus que des paroles ne pourraient exprimer?

Quelque vive que fût la douleur qui faisait couler tes larmes, en voyant ainsi se briser nos espérances et notre amour, cependant, chère fille, ce cœur saignait aussi profondément blessé que le tien.

Mais, quand l'angoisse enflammait nos joues, quand tes douces lèvres s'unissaient aux miennes, les larmes que versaient mes paupières se perdaient dans celles que tu répandais toi-même.

Tu ne pouvais sentir le feu de mes joues, car tu l'avais éteint dans les flots de tes larmes. Et lorsque ta langue essayait de parler, c'est au milieu des soupirs qu'elle prononçait mon nom.

Et cependant, chère fille, nous pleurons en vain; en vain nous soupirons en plaignant notre sort. Il ne peut nous rester que le souvenir... le souvenir qui redoublera nos larmes.

Adieu, encore une fois, ô ma chère bien-aimée! étouffe tes regrets, si tu le peux; que ta pensée ne s'arrête pas sur un bonheur qui n'est plus: notre seul espoir est dans l'oubli.

—

A LA MÊME.

Oh! quand la tombe voudra-t-elle ensevelir pour jamais ma douleur! Quand mon âme pourra-t-elle déployer son vol loin de cette dépouille d'argile? Le présent est pour moi l'enfer; et chaque matin qui renaît ne fait que ramener avec de nouvelles tortures la malédiction qui m'accablait la veille.

Les larmes ne tombent pas de mes yeux, le blasphème ne sort pas de mes lèvres; je ne maudis même pas les démons qui m'ont chassé de mon paradis; car, sous le poids d'une pareille douleur, c'est le fait d'une âme sans énergie que de l'exhaler en plaintes bruyantes.

Si mes yeux, au lieu de larmes, pouvaient lancer des traits de feu; si mes lèvres exhalaient une flamme inextinguible; mon regard vengeur consumerait nos ennemis, et ma langue donnerait l'essor à sa rage.

Mais les malédictions et les larmes, également impuissantes, ne servent qu'à augmenter la joie de nos tyrans; car, s'ils nous voyaient déplorer notre funeste séparation, leurs cœurs sans pitié s'enivreraient de ce spectacle.

Et pourtant, nous avons beau céder avec une résignation feinte, la vie ne fait plus luire à nos yeux un seul rayon de bonheur; l'amour ni l'espérance ne peuvent nous consoler sur la terre: la tombe est notre seul espoir; car la vie ne nous offre que des craintes.

O fille adorée! quand voudra-t-on m'étendre dans le cercueil, puisque j'ai vu l'amour et l'amitié me quitter pour jamais? Si dans la

demeure sombre je peux encore te serrer dans mes bras, peut-être laisseront-ils en paix les morts.

—

A LA MÊME (1805).

Quand je t'entends exprimer une affection si vive, ne pense pas, ô ma bien-aimée, que j'accueille avec incrédulité tes paroles; car ta voix désarmerait le soupçon même, et tes yeux brillent d'une lumière qui ne saurait tromper.

Et cependant mon cœur, rempli d'une tendre adoration, songe avec peine que l'amour, comme la feuille des bois, doit se flétrir un jour; que la vieillesse viendra, et qu'alors nos souvenirs nous coûteront des larmes;

Qu'un jour doit arriver où les beaux anneaux de ta chevelure, perdant leurs doux reflets dorés, s'éclairciront au souffle de la brise; où enfin quelques fils argentés, débris de ces tresses splendides, annonceront les infirmités de l'âge et le déclin de la nature.

Telle est la pensée, ô ma bien-aimée, qui assombrit mon front, quoique je n'aie point la présomption de censurer l'arrêt que Dieu a prononcé sur toute créature, l'arrêt de mort qui doit nous séparer un jour.

Ne te méprends pas aimable incrédule, sur la cause de l'émotion qui m'agite : aucun doute ne peut arriver jusqu'à l'âme de celui qui t'adore; chacun de tes regards est l'objet de mon culte; un sourire m'enchante, une larme suffit pour changer mes convictions.

Mais puisque la mort doit tôt ou tard arrêter notre carrière, puisque ces deux cœurs, unis par une brûlante sympathie, doivent dormir dans la tombe, jusqu'à ce que le son de la terrible trompette vienne nous réveiller en appelant tous les trépassés confiés au sein de la terre;

Puisqu'il en est ainsi, savourons à longs flots les plaisirs d'une passion inépuisable; échangeons sans cesse la coupe toujours pleine des ravissements de l'amour; enivrons-nous tous deux de ce terrestre nectar.

—

STANCES A UNE DAME, EN LUI ENVOYANT LES POÉSIES DU CAMOENS.

Peut-être en faveur de moi, jeune fille, feras-tu quelque cas de ce gage de ma tendre estime! Ces vers chantent les rêves enchantés de l'amour, sujet que nul ne peut dédaigner.

Qui peut y trouver à redire, si ce n'est quelque sotte envieuse, quelque vieille fille désappointée, quelque élève d'une école de pruderie, condamnée à se flétrir dans un triste isolement?

Lis ce volume, jeune fille; lis avec amour, car tu ne seras jamais pareille à ces malheureuses créatures; et ce n'est pas en vain que je te demanderai ta pitié pour les douleurs du poète.

Camoëns était un véritable enfant des muses : il ne chantait point une flamme frivole ou factice : puisse l'amour te couronner comme il l'a couronné; mais que sa triste fin ne soit pas la tienne.

—

LE PREMIER BAISER D'AMOUR.

Arrière les pâles fictions de vos romans, tissus de faussetés dont la folie a fourni la trame! A moi le doux rayon d'un regard qui vient du cœur, ou le ravissement qui naît du premier baiser d'amour!

Rimeurs dont le sein ne brûle que du feu de l'imagination, dont les passions sentent la bergerie; de quelle noble source couleraient vos sonnets, si vous aviez goûté le premier baiser d'amour.

Si parfois Apollon vous refuse son aide, si les neuf Sœurs prennent leur vol loin de vous : ne les invoquez pas davantage, dites adieu à la muse, pour essayer l'effet du premier baiser d'amour.

Froides compositions de l'art, je vous exècre! que les prudes me condamnent, que les bigots me dévouent à l'enfer; j'aime les simples effusions d'un cœur qui bat de plaisir au premier baiser d'amour.

Vos bergers, vos troupeaux, inventions fantastiques, peuvent plaire un moment, mais jamais émouvoir : l'Arcadie n'est que le pays des rêves; que sont de pareilles visions, au prix du premier baiser d'amour.

Ne dites plus que l'homme, depuis Adam jusqu'à nous, n'a connu que le malheur; une part du paradis reste encore sur la terre : Eden revit dans le premier baiser d'amour.

Quand la vieillesse glace le sang, quand l'âge du plaisir est passé (car les années pour s'enfuir ont les ailes de la colombe), notre plus cher et plus doux souvenir, celui que nous garderons après tous les autres, sera le premier baiser d'amour.

—

AU DUC DE DORSET (1805).

Dorset, toi dont les premiers pas accompagnèrent les miens, alors que nous explorions ensemble tous les sentiers des bosquets de l'Ida (1); toi, qui m'inspiras assez d'affection pour que je voulusse te protéger et devenir ton ami au lieu de ton tyran, en dépit des rudes coutumes de notre troupe adolescente, qui t'ordonnaient d'obéir et m'autorisaient à commander; toi, sur la tête de qui peu d'années accumuleront les dons de la richesse et les honneurs du pouvoir; toi, qui dès ce jour possèdes un des noms les plus illustres et le rang le plus glorieux, un rang qui te rapproche des marches du trône : Dorset, malgré tous ces présents de la fortune, ne laisse point entraîner ton âme au mépris de la noble science, au rejet de tout contrôle : garde-toi de te prévaloir de la complicité de certains pédagogues qui, craignant de rabaisser le jeune héritier d'un titre, et prévoyant sa grandeur prochaine, voient d'un œil indulgent de seigneuriales erreurs, et sourient à des fautes qu'ils n'oseraient punir.

Déjà de jeunes parasites plient le genou devant la richesse, leur idole d'or, et non devant toi (car même à l'aurore de la simple enfance, elle trouve des esclaves prêts à manier l'encensoir et l'éventail); déjà ils te disent : « L'éclat doit entourer celui que sa naissance destine aux grandeurs; les livres ne sont faits que pour de laborieux imbéciles, et les esprits généreux dédaignent les règles vulgaires. » Ne les crois point : le chemin qu'ils t'indiquent est celui de la honte; en suivant leurs conseils, tu flétrirais la gloire de ton nom. Parmi tes jeunes condisciples, recherche ceux qui n'hésitent pas à condamner le mal; ou si, parmi tous les amis de ta jeunesse, aucun n'ose faire entendre l'accent sévère de la vérité, consulte ton propre cœur, il te mettra sur tes gardes; car je sais que la vertu y réside.

Oui, depuis longtemps j'ai observé ton âme; mais maintenant un nouveau théâtre m'attire loin de toi; depuis longtemps j'ai observé en toi un esprit généreux qui, bien cultivé, fera les délices de tes semblables. Ah! moi-même que la nature a fait hautain et farouche, moi l'enfant chéri de l'imprudence; moi qui, marqué d'avance du type de toutes les erreurs, dois marcher de faute en faute à ma chute complète : je voudrais y succomber seul. Bien que nul précepte ne puisse maintenant apprivoiser mon cœur orgueilleux, je chéris les vertus que je ne puis atteindre.

Ce n'est pas assez pour toi de briller un instant, comme tant d'autres enfants du pouvoir, passager météore qui tombe en s'enflammant; tu ne te contenteras pas du triste honneur de remplir une page des annales de la pairie d'une longue suite de noms qui ne figurent que là, et de partager avec la foule des hommes qui portent un titre, ce vulgaire destin d'être envié pendant la vie et oublié dans le tombeau. Car là, songes-y bien, rien ne te distinguerait de la foule des morts; rien que la froide pierre qui couvrirait tes restes, et l'écusson délabré, et la devise héraldique, et l'inscription pompeusement blasonnée, mais bien rarement lue, ornements du sépulcre, où des lords sans vertus gravent leurs noms inhonorés. Non, tu ne voudras pas imiter ces hommes qui dorment oubliés comme les sombres caveaux où sont ensevelis leurs cendres, leurs erreurs et leurs vices, le tout recouvert de longues légendes armoriées, où personne ne jettera jamais les yeux. Oh! que je voudrais, d'un regard prophétique, te suivre d'avance dans ta longue et glorieuse carrière, marchant à la tête des bons et des sages, le premier par tes talents comme par ta naissance, foulant aux pieds les vices, dédaignant les faiblesses, et non le favori de la fortune, mais le plus noble de ses enfants.

Fouille les annales des anciens jours : elles sont remplies du nom de tes ancêtres. L'un, ami des rois, fut pourtant homme de mérite, et eut l'honneur de créer le drame britannique; un autre, non moins renommé pour son esprit, brilla dans les camps, au sénat et à la cour; favori de Mars et des neuf Sœurs, il était fait pour briller dans les plus hauts rangs; et, bien supérieur à la foule qui rampe autour des trônes, il fut l'orgueil des princes et l'honneur de la lyre. Voilà quels furent tes aïeux : soutiens leur nom tel qu'ils te l'ont légué; ne sois point seulement l'héritier de leurs titres, mais aussi de leur gloire.

Pour moi l'heure s'approche, quelques journées rapides vont clore à mes yeux cette scène étroite de joies et de douleurs enfantines : chaque appel de la voix du temps m'annonce qu'il faut quitter ces ombrages où j'ai connu l'espoir, la paix et l'amitié : l'espoir, qui se colorait pour moi de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, et qui dorait les ailes des instants fugitifs; la paix, que ne troublaient jamais

(1) Nom par lequel Byron désigne, ici et dans quelques autres passages, le collége d'Harrow.

de sombres réflexions, ni ces rêves de malheur qui assombrissent l'avenir; l'amitié enfin qui, dans toute sa pureté, n'appartient qu'à l'enfance; car, hélas! ils n'aiment pas longtemps, ceux qui savent si bien aimer. A tous ces biens, adieu! je salue pour la dernière fois les lieux où je les ai goûtés. Ainsi, l'exilé salue le rivage natal qui fuit lentement à l'horizon profond et bleuâtre, et d'où le suivent des yeux pleins de deuil, mais qui ne peuvent pleurer.

Cher Dorset, adieu! je ne demanderai pas un profond souvenir à un cœur si jeune que le tien. La prochaine aurore balaiera mon nom de cette intelligence encore tendre, et n'y laissera aucune trace de moi. Peut-être dans un âge plus mûr, puisque le sort nous a jetés dans la même sphère d'activité, puisque dans un même sénat, dans une même discussion, l'Etat peut réclamer notre suffrage; peut-être, nous rencontrant dans cette arène politique, passerons-nous l'un près de l'autre avec une froide réserve, avec un regard indifférent et glacé. Pour moi, dans l'avenir, je ne puis être à ton égard ni ami, ni ennemi; je dois être étranger à ta personne, à tes joies et à tes peines; je ne puis espérer de repasser un jour avec toi les souvenirs de nos premières années, de retrouver ces douces heures d'intimité, ou même d'entendre encore, si ce n'est dans la foule des salons, ta voix si bien connue. Et pourtant, si les vœux d'un cœur incapable de voiler des sentiments qu'il devrait étouffer peut-être (mais hâtons-nous de quitter un sujet sur lequel c'est insister trop longtemps), si ces vœux n'ont point été formés en vain, l'ange protecteur qui dirige ta destinée, comme il t'a trouvé grand par la naissance, te laissera brillant de ta propre gloire.

—

DAMŒTAS (1805).

Enfant d'après la loi, adolescent par l'âge, esclave par nature de tous les penchants vicieux, dépourvu de tout sentiment de honte et de vertu, habile dans le mensonge, démon d'imposture, hypocrite achevé dès le berceau, inconstant comme le vent, extravagant dans ses goûts; faisant de la femme sa dupe, d'un enfant trop confiant son jouet; vieux dans la pratique du monde, quoique sortant à peine de l'école; Damœtas a parcouru toute la route du mal et atteint déjà le terme, à l'âge où d'autres commencent leur carrière. Et cependant, des passions contradictoires se disputent son âme, et de la coupe du plaisir ne lui laissent boire que la lie; blasé par le vice, il rompt successivement toutes ses chaînes, et ce qui lui paraissait une source de bonheur bientôt n'est plus qu'un poison.

—

L'ÉCOLE ET LE VILLAGE D'HARROW.

Scènes de mon enfance, dont le doux souvenir remplit le présent d'amertume quand je le compare au passé: lieux où la science a fait éclore en moi les premières lueurs de la pensée, où j'ai noué des amitiés trop romanesques pour durer;

Où mon imagination se plaît encore à faire revivre les traits de ces jeunes compagnons, mes alliés pour le bien comme pour le mal: oh! que je nourris avec joie votre éternel souvenir, vivant à jamais dans ce sein où l'espérance est morte!

Je revois les collines théâtres de nos jeux, les rivières que nous passions à la nage et les champs où se livraient nos combats, et l'école où, rappelés par la cloche, nous revenions pâlir sur des préceptes sublimes enseignés par de minces pédagogues.

Je revois cette pierre tumulaire où je me couchais pour rêver pendant les longues heures du soir, et ce cimetière dont je gravissais les pentes pour saisir le dernier rayon du soleil couchant.

Je revois la salle encombrée de spectateurs où, sous les traits de Zanga, je foulais à mes pieds Alonzo vaincu (1), tandis que mon jeune orgueil, enivré d'applaudissements, croyait éclipser le fameux Mossop (2).

Cette salle où, représentant le roi Lear (3), privé par ses propres filles de son pouvoir et de sa raison, je lançais la célèbre imprécation avec tant de succès, qu'exalté par l'approbation de l'auditoire et par ma propre vanité, je me considérais comme un autre Garrick.

Songes de mon enfance, combien je vous regrette: votre souvenir vit en moi dans toute sa fraîcheur: dans ma tristesse et mon isolement je ne puis vous oublier, et par la pensée je jouis encore de vos plaisirs.

O Ida! puisse la mémoire me ramener souvent vers toi, tandis que le destin déroulera mon sombre avenir. Depuis que les ténèbres s'étendent devant moi, un rayon du passé est devenu bien cher à mon cœur.

Mais si, dans le cours des années qui me sont réservées, quelque nouvelle scène de bonheur se découvre à ma vue, alors, saisi d'une pensée qui accroîtra mon ravissement, je m'écrierai: « Oui, tels étaient les jours que mon enfance a connus. »

(1) Personnages d'un drame d'Young intitulé « la Vengeance. »
(2) Célèbre acteur, rival de Garrick.
(3) Prononcez *Lir*; tragédie de Shakspeare.

—

GRANTA (1).

SALMIGONDI (1806).

Ah! que n'ai-je à ma disposition le démon boiteux créé par Le Sage! Cette nuit même il me transporterait tout tremblant sur le clocher de Sainte-Marie.

Là, découvrant les toits des édifices de la vieille Granta, il me montrerait à découvert leurs pédantesques habitants; ces hommes qui ne rêvent que prébendes et bénéfices, prix de leur suffrage vénal.

Là, je verrais Petty et Palmerston, ces deux candidats rivaux, tendre leurs filets parmi les doctes membres pour les prochaines élections.

Électeurs et candidats, toute la sainte phalange dort d'un profond sommeil; gens fameux par leur piété, dont aucun remords de conscience ne trouble jamais le repos.

Lord Hawke peut être tranquille: les membres de la docte faculté sont des hommes sages et réfléchis: ils savent que des promotions peuvent avoir lieu, mais rarement et par intervalles.

Ils savent que le chancelier peut avoir à sa disposition quelques bons petits bénéfices: chacun espère en obtenir un, et en conséquence accueille avec un sourire le candidat proposé par l'autorité.

Maintenant, comme il se fait tard, je quitte ce spectacle soporifique et je me tourne d'un autre côté pour passer en revue sans être aperçu les fils studieux de l'Alma Mater.

Voici, dans un appartement étroit et humide, l'aspirant aux prix annuels qui travaille à la clarté de sa lampe nocturne: il se couche tard et se lève de bonne heure.

Il mérite certainement d'obtenir les prix et les honneurs du collége, celui qui se dévoue à d'aussi pénibles labeurs pour acquérir une science qui ne peut servir à rien;

Qui sacrifie ses heures de repos pour scander avec une nouvelle précision des vers attiques, ou qui tourmente sa pauvre poitrine en résolvant les arides problèmes de la géométrie;

Qui se fie aux fausses quantités indiquées par Seale, ou se casse la tête à méditer sur un triangle, ou se morfond à disputer en latin barbare, le tout en privant son corps de la nourriture nécessaire,

Renonçant à l'instructive et agréable lecture des historiens et abandonnant les sages et les poètes pour le carré de l'hypothénuse.

Et pourtant ce sont là des occupations innocentes, et en s'y livrant, le malheureux étudiant ne fait de mal qu'à lui-même: mais il n'en est pas ainsi des récréations qui réunissent de jeunes imprudents.

La vue est blessée de leurs audacieuses orgies où le vice se mêle à l'infamie, où l'ivresse et le jeu sollicitent des sens déjà engourdis par le vin.

Telle n'est pas la troupe méthodiste, gravement occupée de ses plans de réforme: humblement agenouillés, ces hommes prient le ciel et implorent son pardon... pour les péchés d'autrui,

Oubliant que leur esprit d'orgueil, la montre qu'ils font de leurs épreuves ôtent beaucoup du mérite des sacrifices dont ils se vantent.

Voici le matin: je détourne ma vue de ces gens-là. Quelle scène rencontrent mes regards? Une troupe nombreuse, en blancs surplis, traverse les vertes promenades.

La cloche de la chapelle retentit bruyamment: elle se tait... quels sons harmonieux lui succèdent! La voix céleste de l'orgue se fait entendre à l'oreille charmée.

Bientôt les chants sacrés viennent s'unir à ceux de l'instrument: ce sont les hymnes sublimes du roi-prophète... et pourtant ceux qui auront entendu quelque temps cette musique ne souhaiteront jamais l'entendre de nouveau.

De pareils chœurs seraient à peine tolérés, fussent-ils composés de simples commençants: le ciel doit refuser toute miséricorde à des pécheurs qui croassent de la sorte.

Si David, après avoir fini son œuvre, l'eût entendu chanter par de tels lourdauds, ses psaumes ne seraient point parvenus jusqu'à nous, et dans sa rage il les aurait lacérés.

Les tristes débris d'Israël, expatriés par l'ordre d'un tyran inhumain, refusèrent de répéter des airs joyeux sur les rives des fleuves de Babylone.

Oh! si, poussés par la crainte, ou concevant un habile stratagème,

(1) Nom classique de l'université de Cambridge.

ils eussent fait entendre d'aussi effroyables accords, ils n'eussent point eu à se gêner : du diable si personne fût resté à les écouter.

Mais si j'en barbouille davantage, du diable encore si quelqu'un reste à me lire : ma plume est émoussée ; mon encre s'épaissit ; il est bien temps de m'arrêter.

Adieu donc, ô clochers de la vieille Granta! Je ne viendrai plus, comme Cléofas, me percher sur vos sommets ; vous n'inspirerez plus ma muse : le lecteur est fatigué... et moi aussi.

—

A M. S. G.

Si je rêve que vous m'aimez, vous me le pardonnerez sans doute. Votre courroux ne doit pas s'étendre jusque sur le sommeil ; car cet amour n'existe que dans une vision : je me lève, et elle me laisse tout en larmes.

O Morphée! hâte-toi d'assoupir toutes mes facultés ; répands sur moi ta bienfaisante langueur : si le songe de la nuit prochaine ressemble au précédent, quel ravissement divin !

On prétend que le Sommeil, frère du Trépas, est l'emblème de la fragilité de notre sort : oh! comme j'abandonnerais avec délices le dernier souffle de mon sein, si ce que j'éprouve est un avant-goût de l'autre vie.

Point de courroux, aimable dame! Éclaircissez ce beau front et ne me reprochez point mon bonheur : si je suis coupable en rêve, j'expie maintenant ma faute, condamné que je suis à n'apercevoir que de loin tant de félicité.

Quoique je puisse vous voir, aimable dame, me sourire dans mes rêves, ne croyez pas que mon châtiment soit léger ; quand votre douce présence a charmé mon sommeil, je suis assez puni en m'éveillant.

—

A M.

Oh! si tes yeux au lieu de flammes avaient l'expression d'une vive mais douce tendresse, peut-être allumeraient-ils moins de désirs, mais un amour plus que mortel te serait consacré.

Car tu es si divinement belle, qu'en dépit de ce regard indomptable, on t'admire quoique sans espoir : ce fatal éclat de tes yeux empêche de te comprendre.

Quand la nature a formé ton beau corps, elle s'est aperçue qu'elle avait mis en toi tant de perfection, qu'elle craignit que, trop divine pour la terre, le ciel ne te réclamât.

Voulant donc empêcher que les anges ne vinssent lui disputer son plus précieux ouvrage, elle mit secrètement un funeste éclair dans ces yeux auparavant célestes.

Maintenant, brillants de tous les feux du Midi, ils tiendraient en respect le sylphe le plus audacieux. Il n'est personne qui ne soit ravi de ta beauté ; mais nul ne peut supporter l'étincelle de ton regard.

On dit que la chevelure de Bérénice, changée en étoile, orne la voûte des cieux : mais on ne t'y admettrait point, toi qui éclipserais les sept grands astres.

Car si tes yeux vivaient là-haut comme elles, les planètes leurs sœurs seraient à peine visibles : et les soleils eux-mêmes, dont chacun préside à tout un monde, ne jetteraient plus dans leurs sphères qu'une douteuse clarté.

—

A MARY

EN RECEVANT SON PORTRAIT.

Cette faible image de tes charmes, faible quoique l'artiste ait fait tout ce que peut un pinceau mortel, désarme les craintes d'un cœur fidèle, rallume mes espérances et m'ordonne de vivre.

J'y reconnais ces boucles dorées qui se jouent autour de ton front de neige, ces joues sorties du moule de la beauté, ces lèvres qui ont fait de moi ton esclave.

J'y reconnais... Oh! non, je n'y puis reconnaître ces yeux dont l'azur flottant dans un feu liquide défie tout l'art du peintre et le contraint d'abandonner sa tâche.

Je trouve bien ici leurs teintes délicates : mais où est le rayon si doux qui donne tout son éclat à leur azur, rayon pareil à celui de la lune qui se joue sur l'Océan.

Charmante image! tu m'es cependant bien plus chère, privée comme tu l'es de vie et de sentiment, que toutes les autres beautés vivantes, excepté celle qui t'a placée près de mon cœur.

Elle l'y a placée avec tristesse, craignant, bien vainement sans doute, que le temps ne fît changer mon âme inconstante ; et ne voyant pas que ce gage d'un doux souvenir doit enchaîner toutes les facultés de mon être.

A travers les heures, les années, la vie entière, il saura me charmer ; dans les moments de tristesse, il ranimera mes espérances ; au milieu de mon agonie, je le contemplerai encore, et c'est sur lui que tombera mon dernier regard.

—

A LESBIE.

Depuis que j'ai porté mes pas loin de vous, ô Lesbie, nos âmes ne brûlent plus d'une affection bien vive ; vous prétendez que c'est moi qui ai changé et non vous ; je voudrais vous dire pourquoi, mais je l'ignore.

Aucun chagrin n'a marqué votre front poli, ô Lesbie, et nous n'avons pas beaucoup vieilli depuis le jour où d'abord tout tremblant, je me laissai prendre mon cœur, puis enhardi par l'espoir, je vous avouai mon amour.

Nous avions alors tout au plus seize ans, et depuis lors deux années seulement ont passé sur nos têtes, ô mon amour! et déjà de nouvelles pensées occupent nos esprits, et moi pour le moins je me sens disposé au changement.

Seul je suis à blâmer, seul je suis coupable de trahison envers l'amour : puisque votre tendre cœur est toujours le même, le caprice doit être ma seule raison.

Non, mon amie, je ne doute point de vous ; aucun soupçon jaloux ne pèse sur mon sein ; l'ardente passion de ma jeunesse ne laisse point après elle les sombres traces de l'imposture.

De mon côté, ma flamme n'était point feinte : je vous aimais bien sincèrement ; et, quoique notre songe soit fini, mon cœur vous garde une tendre estime.

Nous ne nous rencontrerons plus dans ces bosquets ; l'absence m'a rendu volage : mais des cœurs plus mûrs, plus fermes que les nôtres, ont aussi trouvé de la monotonie dans l'amour.

La douce fleur de vos joues est sans rivale ; de nouvelles beautés brillent chaque jour en vous ; vos yeux, préludant à leurs conquêtes, sont l'atelier où l'amour forge ses irrésistibles éclairs.

Ainsi armée pour blesser tous les cœurs, belle amie, vous allez réunir autour de vous une foule d'amants soupirant comme moi. Ils se montreront plus fidèles sans doute ; mais aucun ne sera plus tendre.

—

DERNIER ADIEU DE L'AMOUR.

Les roses de l'amour embellissent le jardin de la vie, bien qu'elles croissent parmi des herbes vénéneuses : elles l'embellissent jusqu'au jour où la faulx impitoyable du temps vient les effeuiller ou arrêter pour jamais leur croissance ; c'est le dernier adieu de l'amour.

En vain nous demandons aux affections de soulager la tristesse du cœur ; en vain nous promettons un long avenir de tendresse : le hasard d'un moment peut nous séparer, et la mort nous désunir dans le dernier adieu de l'amour.

Toutefois l'espérance nous console, et au moment où la douleur gonfle notre sein, elle vient nous dire à l'oreille : « Nous pourrons nous revoir encore. » Ce rêve trompeur apaise notre affliction, et nous ne sentons plus le poison du dernier adieu de l'amour.

Voyez ce couple d'amants, au midi de leur jeunesse. Dès leur enfance, l'amour les avait enlacés de ses guirlandes de fleurs : ils se sont aimés en grandissant ; et les voilà qui fleurissent ensemble dans la saison de la vérité ; mais ils seront glacés par l'hiver du dernier adieu de l'amour.

O douce beauté! pourquoi cette larme vient-elle sillonner une joue dont l'éclat rivalise avec celui de ton sein? Ah! je ne devrais point te faire cette question : en proie au désespoir, ta raison a péri dans le dernier adieu de l'amour.

Quel est ce misanthrope fuyant le genre humain? Il fuit les cités pour les antres des forêts : là, dans sa fureur, il hurle ses plaintes au vent, et l'écho des montagnes répète le dernier adieu de l'amour.

Aujourd'hui la haine gouverne un cœur qui, naguère, dans de douces chaînes, goûtait les tumultueuses joies de la passion ; aujourd'hui le désespoir allume le sang et le fait battre de rage au souvenir du dernier adieu de l'amour.

Comme il porte envie au malheureux dont l'âme est cuirassée d'acier! celui-ci a peu de plaisirs et peu de douleurs aussi ; il se rit d'angoisses qu'il n'a jamais éprouvées ; il ne redoute pas les douleurs du dernier adieu de l'amour.

La jeunesse s'enfuit, la vie s'use, l'espérance même se sent vaincue : la passion a perdu sa première fureur ; elle déploie ses jeunes ailes et le vent l'emporte. Le linceul des affections, c'est le dernier adieu de l'amour.

Astrée a voulu que dans cette vie d'épreuves l'homme achetât, au prix de quelques peines, le bonheur céleste qui l'attend. Pour celui qui a porté ses adorations au sanctuaire de la beauté, une pénitence assez cruelle l'attend dans le dernier adieu de l'amour.

Quiconque adore le jeune dieu doit, devant son lumineux autel, semer alternativement le myrte et le cyprès : le myrte, emblème des plus pures délices; le cyprès, image funèbre du dernier adieu de l'amour.

—

A UNE JOLIE QUAKERESSE.

Fille charmante! quoique nous ne nous soyons rencontrés qu'une fois, je n'oublierai jamais ce moment, et quoique nous puissions ne nous revoir jamais, ma mémoire conservera tes traits. Je n'ose dire: « Je t'aime; » mais malgré moi mes sens luttent contre ma volonté. En vain, pour te chasser de mon cœur, j'impose à mes pensées un silence rigoureux; en vain j'étouffe un naissant soupir, un autre aussitôt lui succède. Peut-être n'est-ce point de l'amour; et pourtant ce moment où je t'ai rencontrée, je ne puis l'oublier.

Nos bouches n'ont pas rompu le silence, mais nos yeux ont parlé un langage plus doux. La parole débite des mensonges flatteurs, et dit des choses que l'on n'a jamais senties; la lèvre perfide ne sait que tromper, que contrefaire les sentiments du cœur; mais les yeux, interprètes de l'âme, dédaignent une pareille contrainte et ne se prêtent point au déguisement. Ainsi, nos regards ont conversé ensemble et se sont faits les interprètes de nos cœurs; et alors aucun esprit intérieur ne s'est élevé pour nous blâmer; crois plutôt que, selon ta doctrine, « l'Esprit parlait en nous. »

Ce que nos yeux se sont dit, je ne veux point le répéter; je pense pourtant que tu m'as suffisamment compris, et pendant que ton souvenir domine ma pensée, j'ose croire que la tienne se reporte aussi vers moi. Pour ce qui me concerne, du moins, je puis le dire, ton image m'apparaît et la nuit et le jour : éveillé, mon imagination s'en nourrit; endormi, je la vois me sourire dans des songes fugitifs : douces visions qui charment le cours des heures et me font maudire les rayons de l'aurore qui viennent rompre le charme. Oh! en songeant à ces pures délices, je voudrais que la nuit fût sans fin. Oui, quelle que soit ma destinée, que j'aie à goûter le plaisir, à subir la douleur, caressé par l'amour ou ballotté par l'orage, jamais je n'oublierai ton image chérie.

Hélas! nous ne devons plus nous revoir, nous ne renouvellerons plus ce muet entretien. Permets-moi donc de soupirer une dernière prière que me dicte mon cœur : « Que le ciel daigne veiller sur mon aimable quakeresse et lui épargner les souffrances! que la paix et la vertu ne l'abandonnent jamais, et que le bonheur soit toujours son partage! Puisse le fortuné mortel que les plus doux liens doivent unir à son sort lui créer chaque jour de nouvelles joies; et que l'époux se dissimule dans l'amant! Puisse ce sein si pur ne jamais connaître l'incessante douleur et les vains regrets, longs tourments de l'âme de celui qui ne peut l'oublier! »

—

LA CORNALINE.

Ce n'est point l'éclat extérieur de cette pierre qui la rend précieuse à mon souvenir : elle n'a brillé qu'une fois à mes yeux, et sa rougeur est modeste comme celui qui me l'a donnée.

Ceux qui tournent en dérision les liens de l'amitié m'ont souvent blâmé de ma faiblesse; et pourtant je fais cas de ce simple don; car je suis sûr qu'il me vient d'un ami sincère (1).

Il me l'offrit en baissant les yeux, comme s'il craignait un refus; et en recevant son présent, je lui dis que ma seule crainte était de le perdre.

Je regardai attentivement ce gage d'amitié, et en l'examinant de près pour en voir l'étincelle, il me sembla qu'une goutte avait arrosé la pierre; et depuis ce temps une larme m'a toujours été précieuse.

Et pourtant son humble jeunesse n'était relevée ni par l'orgueil de la naissance, ni par les dons de la richesse; mais celui qui veut trouver les fleurs de la vérité doit quitter les jardins pour les champs.

Ce n'est point la plante élevée à l'abri de tous les vents qui éclate en beauté, qui se répand en parfums : les fleurs les plus riches en parfums, en beauté, sont celles qui croissent au sein d'une sauvage et luxurieuse nature.

Si la Fortune, oubliant un jour son bandeau, avait secondé la nature et qu'elle eût proportionné ses dons aux qualités de l'âme, certes la part de mon jeune ami eût été belle.

Mais d'ailleurs, si la déesse n'avait plus été aveugle, la beauté du jeune homme eût fixé son cœur capricieux : elle lui eût prodigué tous ses trésors et rien ne fût resté pour les autres.

(1) Eddlestone; voyez plus haut, et *Childe Harold*, ch. II, 9.

—

LA LARME (1806).

Quand l'amitié ou l'amour éveillent nos sympathies, quand la vérité devrait apparaître dans le regard, les lèvres peuvent tromper par un froncement ou un sourire, mais le vrai signe de l'affection est une larme.

Trop souvent un sourire n'est que la ruse de l'hypocrite qui veut déguiser ou sa haine ou sa crainte; moi, je crois au doux soupir, quand l'œil, organe de l'âme, est un moment obscurci par une larme.

C'est à l'ardeur de la charité que nous autres mortels nous reconnaissons ici-bas une âme exempte de la primitive barbarie. Une pareille vertu est toujours accompagnée de la pitié dont la rosée est une larme.

Le marin qui dirige sa voile sous le souffle de la tempête, qui gouverne son navire à travers les flots orageux de l'Atlantique, se penche sur la vague qui va devenir son tombeau, et à la verte surface de l'onde on voit un moment briller une larme.

Dans la carrière aventureuse de la gloire, le soldat brave la mort pour un laurier imaginaire; mais après la bataille, il relève l'ennemi vaincu et arrose chacune de ses blessures d'une larme.

Heureux et fier, il revient près de sa fiancée déposer sa lance sanglante, et tous ses exploits sont payés, alors que, pressant la jeune fille dans ses bras, il dépose un baiser sur sa paupière et y recueille une larme.

Aimable séjour de ma jeunesse! asile de l'amitié et de la franchise, où l'année fuyait si vite devant les chaudes affections, quand je te quittai dans la tristesse, je me retournai pour jeter vers toi un dernier regard, mais je n'aperçus tes tours qu'à travers une larme.

Maintenant que je ne puis plus offrir mes vœux à Mary, à Mary qui me fut autrefois si chère, j'aime à me rappeler l'heure où dans l'ombre d'un bosquet ces vœux furent payés d'une larme.

Un autre la possède! Puisse-t-elle vivre heureuse! Mon cœur gardera son nom avec un doux respect : en renonçant à ce cœur que je crus être à moi, je pousse encore un soupir; en pardonnant son parjure, je répands une larme.

Amis de mon cœur, avant que nous nous séparions, permettez-moi d'exprimer un espoir qui m'est bien doux : si nous pouvons nous réunir encore dans cette retraite champêtre, que ce soit comme nous nous quittons, avec une larme!

Quand mon âme prendra son vol vers des régions de ténèbres, mon corps étant couché dans son cercueil; si vous passez près de la tombe qui recouvrira mes cendres, ô mes amis, humectez-les d'une larme!

Point de marbre qui étale la splendeur des regrets, comme ceux qu'élèvent les fils de la vanité; point d'éloges mensongers pour décorer mon nom! Tout ce que je demande, tout ce que je désire, c'est une larme.

LARA (1).

CHANT PREMIER.

I.

Les vassaux sont joyeux dans le vaste domaine de Lara, et la servitude y a presque oublié ses chaînes féodales : Lara, le seigneur dont ils n'attendaient plus le retour, mais qu'ils n'avaient point cessé

(1) Ce poëme est généralement considéré comme la suite du *Corsaire*, quoique le poëte ait rendu, sans doute à dessein, la liaison un peu obscure. La scène se passe non pas en Espagne, comme le nom de Lara l'a fait croire à quelques critiques, mais dans une principauté féodale de la Morée.

de regretter, ce chef qui si longtemps a vécu dans un exil volontaire, Lara s'est rétabli dans la demeure de ses pères. Dans la grande salle qui s'anime on voit des figures riantes, des coupes sur la table et des bannières suspendues aux murailles; le foyer, longtemps refroidi, réfléchit sa clarté hospitalière dans les grands vitraux peints, et les hôtes égayés se rangent en cercle autour de l'âtre avec des rires bruyants et des regards pleins d'allégresse.

II.

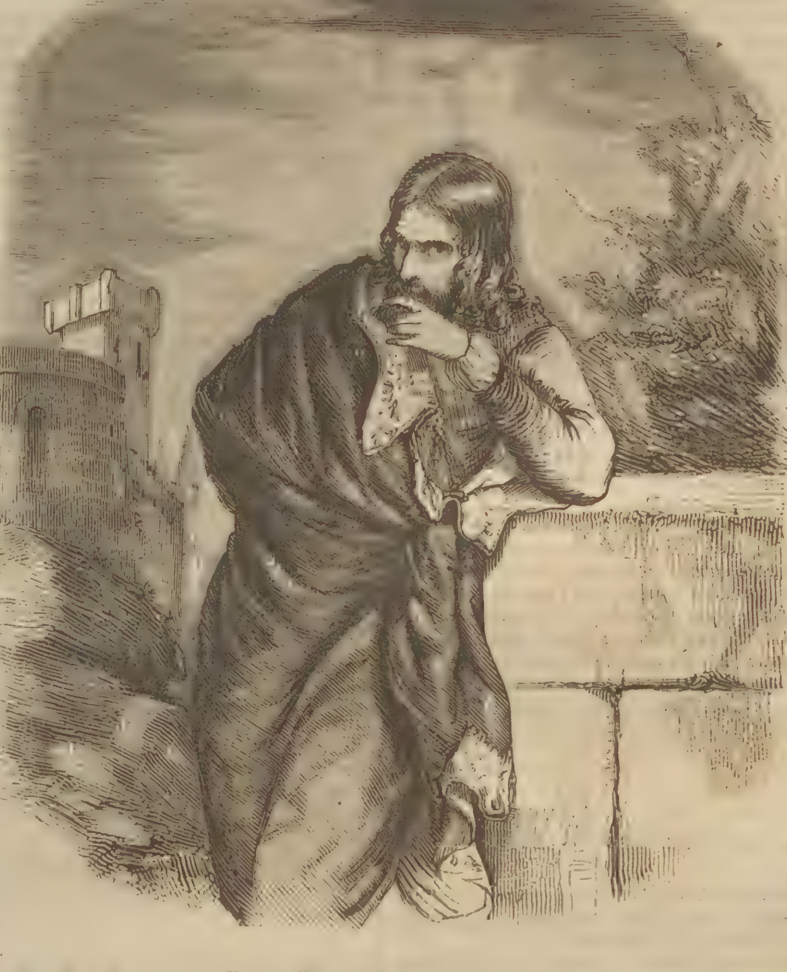
Le chef de la maison de Lara est de retour : mais pourquoi Lara avait-il traversé l'Océan? Ayant perdu son père, trop jeune encore pour sentir une pareille perte, il était devenu de bonne heure son propre maître : héritage de malheur, redoutable puissance que le cœur humain n'exerce qu'en se privant à jamais du repos. N'ayant personne pour l'arrêter, peu d'amis pour lui signaler à propos les mille sentiers qui descendent vers le chemin du crime; à l'âge qui demande un guide, Lara, audacieux enfant, eut à gouverner des hommes. Il serait inutile de suivre pas à pas tous les caprices de son essor juvénile : la carrière trop rapide que parcourut son âme inquiète fut pourtant assez longue pour qu'il en sortit à demi brisé.

III.

Dès sa jeunesse, Lara avait donc quitté le domaine paternel; mais du moment où il avait fait de la main le dernier signe d'adieu, les traces de sa route s'étaient perdues insensiblement, et enfin il n'était presque rien resté pour rappeler sa mémoire. Le défunt seigneur n'était plus que poussière; et tout ce que savaient, tout ce que déclaraient les vassaux, c'est que Lara était absent. Il ne revenait point, il n'envoyait point de nouvelles; on était réduit à des conjectures froides chez le plus grand nombre, inquiètes dans quelques-uns. A peine les échos de la grande salle répètent-ils quelquefois son nom; son portrait noircit dans le cadre vermoulu; un autre époux a consolé la fiancée qui lui fut promise : les jeunes gens l'ont oublié, et les vieux sont morts. « Et pourtant il vit encore! » s'écrie son héritier impatient, soupirant après un deuil qu'il ne portera pas. Cent écussons sont l'ornement funèbre de la dernière demeure des Laras; mais un seul manque encore à cette poudreuse série, et ce n'est point sans plaisir qu'on le suspendrait au pilier gothique.

IV.

Il est enfin arrivé, triste et seul : d'où? nul ne le sait : pourquoi? nul n'a besoin de le savoir. Les premiers hommages rendus, ce dont on pourrait s'étonner le plus, ce n'est pas son retour, mais sa longue absence. Il n'amène d'autre suite qu'un seul page à l'aspect étranger, et d'un âge encore tendre. Les années se sont succédé; et leur cours est rapide aussi bien pour le voyageur que pour l'homme sédentaire; mais le manque de nouvelles d'un pays lointain semblait avoir appesanti l'aile du temps. Ils l'ont vu, ils l'ont reconnu, et pourtant le présent leur paraît encore douteux, et le passé leur semble un rêve. Il vit; et quoique flétri par les fatigues, quoique se ressentant un peu des atteintes du temps, il est encore dans toute sa force virile. Quelles qu'aient pu être ses erreurs, quand même elles ne seraient point oubliées, les vicissitudes de la fortune doivent l'en avoir corrigé; depuis longtemps on ne sait rien de lui ni en bien ni en mal, et son nom peut encore soutenir l'honneur de sa race. Jadis il montrait une âme hautaine, mais après tout ses fautes ont été celles que l'amour du plaisir fait commettre à la jeunesse, et quand le monde n'a point endurci le cœur, de pareils torts peuvent se racheter facilement et n'exigent point de longs remords.



Et en effet, tout en lui est changé.

V.

Et, en effet, tout en lui est changé : on le voit au premier coup d'œil, quel qu'il soit maintenant, il n'est plus ce qu'il a été. Son front est sillonné de rides ineffaçables qui annoncent des passions, mais des passions éteintes. Son maintien froid qui révèle non plus le feu, mais l'orgueil de ses jeunes années, son dédain constant des louanges, sa démarche altière, son regard qui semble pénétrer toutes les pensées; cette légèreté sarcastique de la parole, représailles blessantes d'un cœur que le monde a blessé; flèches qu'il lance autour de lui comme en jouant, qui se font sentir vivement à tous, mais dont personne n'avoue être atteint : tous ces traits sont bien les mêmes, mais par dessus tout cela, le coup d'œil, l'accent de la voix, indiquent encore autre chose. L'ambition, la gloire, l'amour, ces buts communs de la vie vers lesquels tous se dirigent et que si peu savent atteindre, ne semblent plus exciter les désirs de son cœur; et pourtant on s'aperçoit que naguère encore ces passions y étaient vivantes. Enfin un sentiment plus profond, que l'on voudrait en vain définir, vient de temps en temps éclairer son visage livide.

VI.

Il ne supportait pas volontiers de longues questions sur le passé, et il n'aimait pas à parler des merveilles des déserts qu'il avait parcourus sous le ciel lointain où il avait erré seul et inconnu... Inconnu?... il se plaisait à le croire. Cependant ce ne peut être en vain qu'il a observé tant de contrées étrangères; il est impossible qu'il n'ait rapporté aucune expérience de ses rapports avec ses semblables : seulement tout ce qu'il en a retiré, il se défend de le montrer comme chose indigne de l'attention d'un étranger, et si les sollicitations deviennent pressantes, son front se rembrunit et sa parole est brève.

VII.

On le revoit avec bonheur, on l'accueille amicalement dans la société de ses pareils : issu d'un noble lignage, allié aux plus puissantes familles, il est admis parmi les grands du pays; il se mêle à leurs fêtes joyeuses et regarde leurs plaisirs ou leurs ennuis : il les

regarde, mais il ne partage ni la gaîté ni la tristesse générale; il ne suit pas le chemin où ils s'engagent tous, sans cesse trompés par l'espérance, sans cesse crédules à ses promesses; il ne court pas comme eux après la fumée des honneurs, après les richesses matérielles, après les faveurs de la beauté, ou après une vengeance issue d'une rivalité. Autour de lui semble tracé un cercle mystérieux qui repousse toute approche, et au centre duquel il reste seul. Son regard a quelque chose de sévère qui tient la frivolité à distance; les êtres timides qui le contemplent de plus près gardent le silence, ou se communiquent tout bas leurs craintes; et quant au petit nombre des hommes sages et bienveillants, ils avouent qu'il doit valoir mieux que l'apparence.

VIII.

Chose étrange! dans sa jeunesse, il était tout mouvement, toute vie : altéré de plaisir, il ne reculait point devant le combat : l'amour, la guerre, l'Océan, tout ce qui promet des plaisirs, des dangers, un tombeau, il l'avait éprouvé tour-à-tour : il avait tout épuisé ici-bas, et avait trouvé sa récompense non dans un insipide milieu, mais dans la complète sensation de la joie ou du malheur; car c'est dans ces émotions puissantes qu'il cherchait l'oubli de la pensée. Au milieu des orages de son cœur, il voyait avec mépris la lutte des éléments moins redoutables que ses passions; dans les ravissements de ce cœur, il contemplait le ciel et lui demandait s'il pouvait donner une extase pareille à la sienne. Privé de sa liberté par l'excès même de ses passions, esclave de tous les extrêmes, comment parvint-il à se réveiller de ce songe terrible? hélas! il ne l'a révélé à personne... mais il s'éveilla enfin pour maudire ce cœur flétri qui ne voulait point se briser.



Un mot encore.... je te somme de rester.

IX.

Sa seule lecture autrefois avait été le cœur humain; mais maintenant il paraissait feuilleter les livres d'un œil plus curieux, et souvent dans son humeur sombre, il se séparait pendant de longs jours de la communion des hommes : et alors les serviteurs, dont il réclamait rarement les soins, disent avoir entendu pendant les longues heures de la nuit ses pas retentir sur le parquet de la sombre galerie. Ils ont entendu, mais, disent-ils, « il ne faut point répéter « cela; ils ont entendu les sons d'une langue qui n'appartient pas « à la terre. Oui, l'on peut en sourire si l'on veut, quelques-uns « d'entre eux ont vu des choses qu'ils ne peuvent définir, mais qui « certes... n'étaient pas comme il aurait fallu. Pourquoi était-il tou- « jours en contemplation devant cette tête effrayante arrachée par « une main profane à la couche des morts, et toujours placée à « côté de son livre ouvert comme pour épouvanter et chasser tout le « monde? Pourquoi ne dort-il pas quand tout le monde repose? « Pourquoi n'entend-il pas de musique? Pourquoi ne reçoit-il per- « sonne? Tout cela n'est pas bien, à coup sûr... mais en quoi con- « siste le mal? Certaines gens pourraient le dire... mais l'histoire « serait trop long... et d'ailleurs on est trop discret, trop prudent, « pour insinuer autre chose que des conjectures; mais si l'on vou- « lait parler, on pourrait... » C'est ainsi qu'autour de la table de l'office les vassaux de Lara babillaient sur le compte de leur maître.

X.

Il était minuit, et la rivière transparente des domaines de Lara brillait aux rayons des étoiles : les eaux étaient si calmes qu'elles semblaient à peine couler; et pourtant elles glissaient sur leur pente, rapides comme les jours heureux, et répétant dans leur miroir magique ces clartés vivantes et immortelles qui peuplent les cieux. Le lit des ondes est bordé d'arbres nombreux et touffus, et des plus belles fleurs que peut choisir l'abeille; de ces fleurs Diane enfant eût formé sa guirlande, et l'innocence les offrirait à ce qu'elle aime. Entre ces rives fleuries l'eau se fraie un lit tortueux et brillant comme les replis mouvants de la couleuvre. Tout est si doucement tranquille, sur la terre et dans les airs, qu'on s'effraierait à peine de rencontrer une apparition dans ces lieux, certain qu'aucun mauvais esprit ne pourrait se plaire à errer au milieu d'un tel paysage, et par une si belle nuit. Il faut être bon pour jouir de ces choses : ainsi pensa Lara, car il ne resta pas longtemps dehors; mais il reprit en silence la route du château. Son âme ne pouvait contempler longtemps un pareil spectacle : il lui rappelait d'autres jours, et des cieux moins brumeux, une lune plus brillante, des nuits d'une douceur plus constante, des cœurs qui maintenant..... non, non, l'orage peut battre son front sans être senti, quoiqu'il ne ralentisse point sa fureur... mais une nuit comme celle-ci, une nuit belle et sereine, c'est une dérision pour son cœur.

XI.

Il rentra dans son appartement, solitaire, et son ombre allongée s'y dessina de nouveau sur les murs. Là se trouvaient les portraits d'hommes des anciens jours, c'étaient les seuls monuments qu'ils eussent laissés de leurs vertus ou de leurs crimes; plus quelques vagues traditions et les sombres voûtes funéraires qui recouvraient leur poussière, leurs travers et leurs fautes; plus encore la moitié d'une de ces pages solennelles qui transmettent d'âge en âge un conte spécieux et dans lesquelles la plume de l'histoire, distribuant le blâme ou la louange, prend si bien l'air de la vérité pour mieux accréditer ses mensonges. Il se promenait en songeant : les rayons de la lune perçaient les sombres vitraux et brillaient sur le pavé de marbre et sur les lambris ciselés : les saints, que la peinture gothique des cristaux représentait agenouillés et en prière, se reflétaient en figures fantastiques et semblaient reprendre la vie, mais non pas une vie mortelle. Quant à Conrad, les noirs anneaux de sa chevelure en désordre, son front couvert de ténèbres et l'ample panache noir qui flottait sur sa toque, lui donnaient l'apparence d'un spectre revêtu de toutes les horreurs de la tombe.

—

XII.

Il était minuit : tout dormait ; la clarté solitaire de la lampe s'obscurcissait, incapable de dissiper d'aussi profondes ténèbres. Écoutez ! on entend de sourds murmures dans la salle du château de Lara... puis un son, une voix, un appel d'alarme, un cri éclatant et prolongé..., et tout rentre dans le silence. Les serviteurs endormis ont-ils entendu l'écho de ces accents frénétiques ? Oui : ils l'ont entendu, et ils se lèvent, et, moitié tremblants, moitié s'armant de courage, ils se précipitent vers l'endroit où l'on semble appeler leur aide : ils arrivent portant des flambeaux encore mal allumés et tenant à la mains leurs épées dont ils n'ont point eu le temps de ceindre le fourreau.

XIII.

Froid comme le marbre que couvrait son corps, pâle comme le rayon de la lune qui flottait sur ses traits, Lara gisait sur le sol : près de lui son sabre à moitié tiré du fourreau semblait avoir été arraché de sa main par une terreur surnaturelle : cependant il avait gardé sa fermeté jusqu'au dernier moment, et le défi fronçait encore les rides de son front ; même dans son état d'insensibilité, un désir de vengeance vivait toujours sur ses lèvres, mêlé à une expression de terreur : une menace, une imprécation de désespoir et d'orgueil y était restée à demi formée. Son œil était presque fermé, mais il gardait encore, dans son expression convulsive, ce regard de gladiateur qui l'animait ordinairement et qui semblait maintenant immobilisé dans un horrible repos. On le relève, on l'emporte... Silence ! il respire, il parle : une rougeur sombre colore de nouveau ses joues, ses lèvres reprennent leur teinte de sang, ses yeux encore obscurcis roulent libres et farouches dans leurs orbites, tous ses membres tressaillant lentement reprennent tour-à-tour leurs fonctions ; mais les paroles qu'il prononce ne semblent point appartenir à sa langue natale : dans les mots étranges mais distincts qu'il articule, tout ce qu'on peut comprendre, c'est qu'il emprunte les accents d'une terre étrangère ; et ces accents sont destinés à une oreille qui ne les entend point, hélas ! qui ne peut les entendre.

XIV.

Son page approche, et seul il paraît comprendre le sens des paroles que tous entendent comme lui ; et par le changement qui s'opère dans sa physionomie, on peut deviner que les discours de Lara ne sont point de nature à être avoués par lui-même ou interprétés par le page. Cependant il voit avec moins de surprise que tous les autres l'état où se trouve le maître ; mais il se penche sur son corps affaissé et lui répond dans ce même idiome inconnu qui semble être le sien. Lara écoute ces douces paroles qui semblent adoucir les horreurs de son rêve, si toutefois un rêve peut avoir bouleversé de la sorte une âme qui n'a nul besoin de se créer un malheur idéal.

XV.

Quoi que sa démence ait rêvé ou que ses yeux aient vu, s'il se le rappelle encore, il ne le révélera jamais, et le secret en restera enseveli dans son cœur. Le matin est revenu, et il a rendu la vigueur à ses membres ébranlés ; car Lara ne demande de soulagement ni au médecin ni au prêtre, et bientôt il reprend ses manières et son langage accoutumé : il ne sourit pas moins amèrement, il ne tient pas son front plus abaissé que d'habitude. Et si l'approche de la nuit est désormais plus pénible au cœur de Lara, il ne le laisse point voir à ses vassaux étonnés qui montrent par leur agitation que leurs craintes à eux ne sont point oubliées. En effet, ces hommes timides ne se glissent dans l'ombre que par couples tremblants ; seuls ils n'oseraient sortir : et surtout ils évitent la grande salle, théâtre du prodige ; ils redoutent les bannières flottantes, la porte qui se ferme avec bruit, la tapisserie qui se froisse, le pavé sonore, les ombres noires et allongées des arbres d'à l'entour, le vol tremblotant de la chauve-souris et le chant nocturne de la brise, en un mot tout ce qu'ils entendent à l'heure où les ombres du crépuscule viennent rembrunir les murailles grisâtres du manoir.

XVI.

Craintes vaines ! Cette heure de mystérieuse terreur ne revint plus, ou Lara sut prendre un air d'insouciance qui étonna encore plus ses vassaux sans diminuer leur effroi... Avait-il en effet perdu le souvenir en reprenant ses sens ? Ce qu'il y a de certain, c'est que pas un mot, pas un regard, pas un geste ne trahit en lui une émotion qui rappelât ce moment de fièvre d'une âme malade. Était-ce un songe ? sa propre voix avait-elle proféré ces sons étrangers et bizarres ? Sortait-il de sa bouche, ce cri qui avait interrompu leur sommeil ? Était-ce bien lui dont le cœur oppressé, écrasé, avait cessé de battre ? lui, dont le regard les avait terrifiés ? L'homme qui avait éprouvé de pareilles souffrances pouvait-il les oublier ainsi, quand ceux qui l'avaient vu souffrir en frémissaient encore ? Ou bien un pareil silence indiquait-il que ce souvenir vivait trop profondément enseveli dans son âme pour être exprimé par des mots, indélébile, séparé de tout le reste et devenu un de ces mystérieux agents de destruction qui montrent l'effet sans révéler la cause ? Non ! il n'en était pas ainsi de Lara : effet et cause, son sein absorbait tout : nul observateur superficiel n'aurait pu voir éclore en lui de ces pensées que des lèvres mortelles n'expriment qu'à demi, arrêtant au passage leur expression imparfaite.

XVII.

En lui s'offrait un mélange inexplicable de ce qu'on aime et de ce qu'on hait, de ce que l'on recherche et de ce qu'on craint : l'opinion publique variait sur l'explication de sa mystérieuse destinée ; mais pour l'éloge ou le blâme, son nom n'était jamais oublié. Son silence même fournissait matière aux conjectures : on devinait, on épiait, on aurait voulu tout pénétrer. Quel rôle avait-il joué dans la vie ? Quel était cet homme impénétrable, dont on ne connaissait que l'origine, et qui, en traversant le monde, se posait en ennemi de ses semblables ? Quelques-uns ajoutaient bien qu'on l'avait vu aussi gai que personne dans un cercle joyeux ; mais ils avouaient que ce sourire, quand on l'observait de près, perdait tout-à-coup son expression joyeuse et se changeait en ricanement : il venait jusqu'à ses lèvres, pas plus loin, et jamais on n'en avait vu de traces dans ses yeux. Et pourtant son regard était quelquefois moins sévère : on voyait que la nature ne lui avait pas donné un cœur sans pitié ; mais dès qu'il croyait être observé, il semblait rejeter une pareille faiblesse comme indigne de son orgueil ; il armait sa poitrine d'acier, dédaignant de racheter d'un seul doute cette estime qu'il avait conquise à moitié. Il se renfermait alors dans le sombre ascétisme infligé par lui-même à ce cœur dont jadis quelques sentiments tendres avaient sans doute troublé le repos : il se fortifiait dans cette douleur vigilante qui condamnait son âme à la haine comme coupable de trop d'amour.

XVIII.

Il y avait en lui un mépris essentiel de toutes choses, comme s'il eût éprouvé le pire de tout ce qu'on peut jamais éprouver. Étranger dans le monde des vivants, esprit errant chassé d'un autre monde ; imagination sombre qui se plaisait à reconstruire les dangers évanouis, évanouis en vain, car au fond du souvenir, son âme encore s'en glorifiait et les regrettait ; doué de plus de facultés aimantes que la terre n'en donne ordinairement à ses enfants, ses premiers rêves de vertu avaient dépassé la vérité, et un âge mûr plein de trouble avait suivi sa jeunesse déçue. Que lui restait-il ? Le souvenir des années consumées à poursuivre des fantômes, du gaspillage de facultés destinées à un plus noble emploi, et enfin des passions insensées qui, après avoir répandu la désolation sur leurs traces, livraient ses meilleurs sentiments à une lutte incessante contre les habitudes farouches de son orageuse vie. Mais dans son orgueil, incapable de rejeter le blâme sur lui-même, il prit la nature à partie pour alléger son fardeau et imputa toutes ses fautes à cette forme d'argile, à cette pâture des vers dont elle avait embarrassé son âme. En raisonnant ainsi, il en vint à confondre le bien et le mal et à prendre à peu près les actes de sa volonté pour des œuvres du destin. D'une âme trop fière pour être accessible à l'égoïsme vulgaire, il savait sacrifier quelquefois son propre avantage au bien d'autrui, mais non par pitié, non par devoir ; c'était une étrange dépravation de la pensée qui le poussait à faire par orgueil ce que personne n'aurait fait, impulsion qui, sous l'empire des tentations, l'égarait également dans les sentiers du crime : tant il planait au-dessus ou s'abaissait au-dessous de cette race humaine parmi laquelle il se trouvait condamné à vivre ! Avide de se séparer par le bien ou par le mal de cet état mortel qu'il abhorrait, son âme avait placé son trône loin du monde, dans des régions de son choix. De là, regardant froidement passer toutes les choses d'ici-bas, son sang coulait plus calme dans ses veines : heureux s'il avait toujours conservé cette lenteur glaciale et si des pensées criminelles n'en avaient jamais accéléré le cours ! A la vérité, il semblait suivre le même sentier que les autres hommes ; en apparence, il agissait, il parlait comme eux et n'outrageait point la raison par des accès de démence : sa folie n'était point dans la tête, mais dans le cœur ; rarement elle éclatait dans ses discours ; rarement elle lui faisait dévoiler des pensées qui eussent choqué ses auditeurs.

—

XIX.

En dépit de son air mystérieux et glacial, de son apparent désir de n'être point remarqué, il avait (si ce n'était point un don de nature), il avait l'art d'imprimer son image dans les cœurs. Ce n'était point amour, ce n'était point haine, ni aucun des sentiments que l'on peut représenter par des mots; mais on ne le voyait jamais en vain : l'avait-on regardé, il fallait s'occuper de lui; vous adressait-il la parole, vous ne pouviez l'oublier, et quelque insignifiant que fût le propos, vous le méditiez longtemps... Comment? pourquoi? Personne ne pouvait le dire; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se glissait, s'enlaçait fortement dans l'esprit de ses auditeurs et y gravait un souvenir doux ou terrible. Quelle que fût la date du sentiment qu'il avait inspiré, amitié, compassion ou aversion, la trace en restait intime et durable. Vous ne pouviez pénétrer son âme, mais vous vous étonniez bientôt de sentir qu'il s'était fait une place dans la vôtre; sa présence vous poursuivait partout, toujours il vous arrachait un intérêt involontaire. En vain essayiez-vous de vous débattre dans ce piége moral : il semblait vous défier de l'oublier.

XX.

Une fête est donnée où se rendent les chevaliers et les dames, et tout ce qu'il y a de riche et de noble dans le pays; en vertu de son rang, Lara est convié et bien venu dans les salons du magnifique Othon. Un tumulte joyeux ébranle la salle brillamment illuminée, où le bal succède au banquet. Un essaim de beautés, se livrant à la danse joyeuse, enlacent dans une chaîne fortunée la grâce et l'harmonie. Le bonheur palpite dans ces jeunes cœurs, dans ces douces mains qui s'unissent pour former des chœurs inspirés par un doux accord. Un pareil spectacle adoucit le front le plus sombre : il arrache un sourire à la vieillesse et lui fait rêver le retour du bel âge; la jeunesse elle-même, dans cette joyeuse exaltation des sens, oublie que de si doux moments se passent sur la terre.

XXI.

Quant à Lara, il semble contempler ce tableau avec une satisfaction tranquille, et, si son âme est triste, son front ment. Son regard suit le vol rapide des charmantes danseuses dont les pas légers n'éveillent point les échos. Il se tient appuyé contre un large pilier, les bras croisés sur sa poitrine et regardant avec attention devant lui; mais il ne remarque pas des yeux fixés sur les siens avec une attention pareille..... car le fier Lara n'a pas coutume d'endurer un long examen. A la fin, il surprend l'observateur : c'est un homme dont la figure lui est inconnue, mais qui semble étudier celle de Lara, et celle-là seule; une sombre investigation préoccupe cet étranger, qui jusque-là a pu contempler Lara sans être aperçu de lui. Enfin, les deux regards se rencontrent, pleins tous deux d'une curiosité ardente et d'un muet étonnement. L'émotion se peint de plus en plus dans les traits de Lara, qui commence à suspecter les intentions de ce nouveau venu; pour celui-ci, son œil sombre et fixe lance des feux que peu de regards pourraient soutenir.

XXII.

« C'est lui! » s'écrie l'étranger, et ceux qui l'entendent répètent aussitôt, à voix basse, les mots qu'il a prononcés : « C'est lui?... qui donc? » Ces questions se propagent dans toute la salle, jusqu'à ce que le bruit, en grandissant, ait frappé l'oreille de Lara. La rumeur, en effet, est devenue telle que peu d'hommes aimeraient à se voir l'objet de cette attention générale, ou même seulement du regard qui l'a causée. Mais Lara ne s'émeut ni ne tressaille; la surprise, qui s'était peinte d'abord dans son regard fixe, semble maintenant dissipée; sans abattement comme sans vaine fierté, il jette un coup d'œil autour de lui, quoique l'étranger continue de le contempler. Enfin celui-ci, se rapprochant davantage, reprend d'un ton hautain et méprisant : « C'est lui!..... comment est-il venu ici?..... et qu'y peut-il faire? »

XXIII.

C'en était trop pour Lara que de supporter de pareilles questions répétées de cet air insultant; tournant vers l'étranger un regard dans lequel il rassembla toute son énergie, d'un ton de voix froid et plutôt doux et ferme qu'irrité et hardi, il répondit au curieux indiscret : « Mon nom est Lara!... Quand le tien me sera connu, je reconnaîtrai convenablement la courtoisie inattendue d'un chevalier tel que toi. Oui, mon nom est Lara!... As-tu quelque autre demande, quelque observation à faire? Je n'élude aucune question et je ne porte point de masque.

— Tu n'éludes aucune question? songes-y bien... n'en est-il point une à laquelle ton cœur doit répondre, quoique ton cœur la repousse? Et crois-tu ne pas me connaître? regarde-moi encore. La mémoire, certes, ne t'a pas été donnée en vain; jamais tu ne pourras acquitter la moitié de la dette qu'elle te rappelle et que l'éternité te défend d'oublier. »

Lara promène un regard lent et attentif sur les traits de l'étranger, mais il n'y peut rien trouver qu'il reconnaisse ou qu'il veuille reconnaître; sans daigner répondre, il secoue la tête d'un air de doute, et, laissant percer à demi son mépris, il tourne le dos pour s'éloigner. Mais le sombre étranger l'arrête : « Un mot encore....... je te somme de rester et de répondre à un homme qui, si tu étais de noble naissance, serait ton égal; mais vu ce que tu as été et ce que tu es encore... ne fronce pas les sourcils : si l'accusation est fausse, il sera aisé de la repousser... mais vu ce que tu as été et ce que tu es encore, cet homme te regarde d'en haut, ne croit pas à tes sourires et ne craint pas ton courroux. N'es-tu pas celui dont les exploits!...

— Qui que je sois, je n'écouterai pas plus longtemps d'aussi insolentes paroles, un accusateur tel que toi; ceux qui peuvent y ajouter quelque importance écouteront le reste et accueilleront le merveilleux récit que sans doute tu vas faire après avoir commencé avec tant de courtoisie et d'éloquence! Qu'Othon fasse fête à un convive aussi poli, je me réserve de lui en faire mes remercîments et de lui en dire ma pensée. »

Enfin, Othon, longtemps frappé d'étonnement, croit devoir intervenir : « Quelque cause mystérieuse de débats qui existe entre vous, ce n'est ni le temps, ni le lieu convenable : vous ne devez point troubler la gaîté de cette réunion par une guerre de paroles. Vous, seigneur Ezzelin, si vous avez à révéler quelques faits qui intéressent le comte Lara, demain, ici, ou en tout autre lieu que vous choisirez tous deux, vous pourrez dire le reste. Je puis répondre pour vous, car vous ne m'êtes pas inconnu, bien que comme le comte Lara vous soyez revenu récemment, et tout seul, des terres lointaines où vous étiez devenu presque un étranger pour nous. Quant à Lara lui-même, si, comme je le crois, son courage et sa vertu répondent à son noble sang et à sa haute naissance, il gardera son nom de toute tache, et ne refusera point d'obéir aux lois de la chevalerie.

— A demain donc, répond Ezzelin; alors seront éprouvées la noblesse d'âme et la sincérité de chacun de nous. Je ne dirai que la vérité; j'y engage ma vie et mon épée, et ma part du séjour des bienheureux. »

Et que répond Lara? Son âme, repliée sur elle-même, s'absorbe dans une rêverie profonde; les discours et les regards de toute l'assemblée n'ont d'autre objet que lui; mais sa bouche reste silencieuse et son regard semble errer dans une complète distraction, bien loin, bien loin de là. Hélas! cet oubli de tout ce qui l'entoure révèle trop clairement de profonds souvenirs.

XXIV.

« A demain, soit! à demain! » Tels furent les derniers mots que prononça Lara; aucune colère extérieure n'éclatait sur son front; ses grands yeux noirs ne lançaient point d'éclairs. Cependant, il y avait dans le ton peu élevé de sa voix une fermeté qui marquait une résolution bien prise, mais inconnue à tous. Il prend son manteau, incline légèrement la tête et quitte l'assemblée; mais en passant devant Ezzelin, il répond par un sourire à l'air d'indignation sous lequel l'étranger semble vouloir l'écraser. Ce n'est point le sourire de la gaîté; ce n'est pas non plus celui de l'orgueil exhalant en dédains un courroux qu'il ne peut cacher; c'est le sourire d'un homme certain d'avance de tout ce qu'il osera faire, de tout ce qu'il pourra supporter. Mais est-ce là une paix véritable avec soi-même? est-ce là le calme d'un cœur irréprochable? ou bien est-ce l'endurcissement désespéré d'une âme qui a vieilli dans le crime? Hélas! la face de l'homme ne mérite pas plus de confiance que ses discours; c'est par les actes, et les actes seuls qu'on peut discerner cette vérité si difficile à reconnaître.

XXV.

Avant de poursuivre sa route, Lara a eu soin d'appeler son page, jeune enfant qui obéit à son moindre mot, à son moindre signe, le seul serviteur qu'il ait ramené de ces climats lointains où, sous un astre plus brillant, l'âme a aussi plus de feu. Cet enfant a quitté pour suivre Lara les rivages qui l'ont vu naître; il est assidu à ses devoirs et tranquille, quoique bien jeune; silencieux comme celui qu'il sert, son dévoûment semble au-dessus de sa condition et de son âge. Quoiqu'il connaisse la langue du pays de Lara, c'est rarement dans cette langue qu'il reçoit les ordres de son maître; mais dès qu'il l'entend prononcer quelques paroles dans l'idiome de sa patrie, il accourt d'un pas léger et répond d'une voix doucement émue. Ces accents éveillent dans son oreille un écho des montagnes natales qui lui sont si chères; ils lui rappellent la voix accoutumée des amis,

des parents qu'il a quittés, abjurés, pour un homme maintenant son seul ami, son tout. Sur la face de la terre, il ne trouverait plus un autre guide; comment s'étonner si on le voit rarement s'éloigner de Lara?

XXVI.

Sa taille est svelte, et sa physionomie un peu brunie offre pourtant des traits délicats : le soleil natal y a laissé l'empreinte de ses rayons, mais il n'a point flétri cette joue où souvent brille une rougeur involontaire : hélas! ce n'est point cet incarnat de la santé où vient se réfléchir la charmante vivacité du cœur; mais ce n'est qu'une ardeur fébrile et passagère, impression maladive d'une souffrance cachée. L'étincelle qui brille étrangement dans ses yeux semble un feu venu d'en haut, une lueur électrique produite par la pensée, bien que l'éclat de ses deux noires prunelles soit adouci par le voile mélancolique de ses longs cils. On y lit néanmoins plus de fierté que de chagrin, ou si l'on y voit quelque douleur, c'est une douleur au moins que personne ne doit partager. Enfant, il ne se plaît point aux jeux de son âge, aux espiègleries de la jeunesse, aux bons tours pour lesquels les pages sont renommés : il se tient immobile pendant des heures entières, le regard fixé sur Lara et oubliant tout dans cette contemplation attentive; et quand son maître ne le garde point près de lui, il va seul, répond en peu de mots, et n'interroge jamais; il a pour promenade la forêt, pour récréation quelque livre étranger, pour lieu de repos la rive au détour du ruisseau : comme le maître qu'il sert, il semble vivre isolé de tout ce qui charme le regard ou remplit le cœur, ne point fraterniser avec la race humaine et n'avoir reçu de ce monde qu'un don bien amer : l'existence.

XXVII.

S'il aimait quelqu'un sur la terre, c'était Lara : mais ce dévoûment ne se montrait que par son respect, ses services, ses attentions muettes, le soin avec lequel il devinait chaque désir pour le remplir avant qu'il fût exprimé. Mais on remarquait dans toute sa conduite une certaine fierté, on voyait en lui une âme qui n'aurait pas supporté les reproches : plus actif dans son zèle que n'eût été un esclave, ses actes seuls peignaient l'obéissance, son air était celui du commandement : il semblait suivre ses propres inclinations plus que celles de Lara en le servant ainsi : et certes il ne le servait pas pour un salaire. D'ailleurs, ce que son maître demandait de lui n'était qu'une tâche bien légère : lui tenir l'étrier ou porter son épée; accorder son luth ou quelquefois lui lire des passages de livres anciens ou étrangers; mais jamais il n'avait à se mêler avec le vulgaire des domestiques pour lesquels il n'avait ni égards, ni dédain, mais la réserve digne d'un être qui ne peut sympathiser avec des âmes serviles : son âme, quelle que fût sa condition ou sa naissance, pouvait plier devant Lara, mais non descendre jusqu'à eux. Il annonçait en effet une origine distinguée et paraissait avoir connu de meilleurs jours, car ses mains ne portaient point les marques d'un travail vulgaire, et leur blancheur aussi bien que la délicatesse de ses traits semblait trahir un autre sexe : ces conjectures pouvaient être déroutées par son costume, par l'expression de son regard plus sauvage et plus altier qu'il ne convient à une femme, et enfin par une violence cachée, plus en harmonie avec le climat brûlant de son pays qu'avec la délicatesse de ses formes, violence qui ne s'exhalait jamais en paroles, mais que sa physionomie révélait clairement. Kaled était le nom du page, quoique l'on sût confusément qu'il en avait porté un autre avant de quitter les montagnes et les rivages de son pays : en effet, quelquefois il entendait ce nom proféré tout haut près de lui sans y répondre, comme si cette appellation ne lui était point familière; ou si on le répétait encore, il tressaillait à ces sons comme s'il se le fût seulement rappelé; à moins pourtant que ce ne fût la voix bien connue de Lara qui l'appelait, car alors l'ouïe, la vue et le cœur, tout en lui s'éveillait.

XXVIII.

Il avait jeté un coup d'œil dans la salle du bal et avait remarqué cette querelle qui n'avait échappé à personne; et pendant que la foule assemblée autour des deux adversaires exprimait son étonnement du calme de l'agresseur et de la patience avec laquelle le noble Lara supportait une telle injure, doublement grave de la part d'un étranger, Kaled changea vingt fois de couleur, ses lèvres prenant les nuances de la cendre et ses joues toutes celles de la flamme. Sur son front s'étendit cette sueur froide et maladive qui s'élève du cœur quand il succombe sous le poids de fatales pensées que repousse la réflexion. Oui, certaines choses doivent être imaginées, tentées, accomplies avant que la raison en soit instruite. Quelle que soit la résolution de Kaled, elle suffit pour mettre un sceau sur ses lèvres en torturant son cerveau. Il observa Ezzelin jusqu'au moment où Lara le regarda de côté en souriant et en passant devant lui; lorsque Kaled aperçut ce sourire, ses traits se détendirent subitement comme s'il reconnaissait un signal accoutumé : sa mémoire lisait dans une telle expression bien des choses que les autres ne pouvaient comprendre. Il s'élança à la voix de son maître : un moment se passa : tous deux étaient partis, et ceux qui se trouvaient dans la salle semblaient demeurer seuls. Tous avaient tellement fixé leurs regards sur les traits de Lara, tous avaient si bien confondu leurs sentiments avec ceux des acteurs de cette scène qu'au moment où son ombre haute et noire disparut sous la torche qui la projetait, tous les cœurs battirent plus vite, toutes les poitrines furent agitées comme quand nous sortons d'un rêve bien noir à la réalité duquel nous ne croyons pas, mais que nous redoutons cependant, parce que les choses les plus pénibles ne sont que trop souvent les plus vraies. Ils étaient partis tous deux; Ezzelin était encore là, le visage pensif et l'air impérieux : mais il n'y resta pas longtemps; une heure après, il fit à Othon un salut de la main, et se retira.

XXIX.

La foule s'est écoulée : fatigué de la fête, chacun a été chercher le repos : l'hôte courtois, les convives prodigues d'éloges ont regagné leur couche accoutumée, où la joie s'oublie, où la douleur soupire en cherchant le sommeil, où l'homme enfin, écrasé par ses luttes incessantes, se plonge dans le doux oubli de la vie. Là reposent les espérances fiévreuses de l'amour, les ruses de la perfidie, les tourments de la haine et les plans déjoués de l'ambition : l'oubli secoue ses ailes sur les yeux qui se ferment et l'existence éteinte s'étend dans un cercueil. Quel autre nom en effet donner à l'asile du sommeil? N'est-ce pas le sépulcre de chaque nuit, le refuge universel où la faiblesse et la force, le vice et la vertu gisent étendus, mis à nu et sans défense : heureux pour un moment de respirer sans avoir la conscience de son être, chacun doit bientôt se réveiller pour lutter de nouveau contre la crainte de la mort et pour fuir (quoique chaque matin ramène des maux sans cesse grandissants), pour fuir et maudire ce dernier sommeil, le plus doux sans contredit, puisqu'il est exempt de rêves.

—

CHANT II.

I.

La nuit pâlit : les vapeurs enroulées autour des montagnes se fondent dans l'air du matin, et la lumière réveille le monde. L'homme a grossi d'un jour encore son passé et a fait un pas de plus vers celui qui sera pour lui le dernier. La puissante nature s'élance comme de son berceau : le soleil éclate dans les cieux et la vie sur la terre; les fleurs dans la vallée, la splendeur dans les rayons du jour, la santé dans la brise, et la fraîcheur dans la source. O homme, être immortel! contemple l'éclat de ta gloire, et dans la joie de ton cœur, dis-toi intérieurement : « Toutes ces choses sont à moi! » Admire ce spectacle pendant que tes yeux enchantés peuvent encore recevoir la lumière; un jour arrive où tout cela ne sera plus en ta possession : et quels que soient les êtres humains qui pleurent sur ta bière insensible, la terre et le ciel n'y verseront pas une larme; les nuages ne s'assombriront point; il ne tombera point une feuille de plus; la brise ne poussera pas un soupir pour toi, elle n'en pousserait pas un seul pour tout le genre humain : mais des êtres immondes rampant sur ta dépouille s'en feront un festin, et grâce à eux tes débris deviendront propres à fertiliser le sol.

II.

Le matin est venu, puis le midi : sur l'invitation d'Othon les seigneurs du voisinage se sont assemblés dans la grande salle de son manoir : l'heure assignée est venue qui doit venir proclamer la vie ou la mort de l'honneur de Lara : Ezzelin va pouvoir développer son accusation, et quelle que soit la mystérieuse histoire, on va enfin la connaître. Il a engagé sa foi, et Lara a fait la promesse solennelle de l'entendre ici en présence des hommes et du ciel. Mais pourquoi l'accusateur ne se présente-t-il pas? pour développer de si importants secrets, ne devrait-il pas se hâter davantage?

III.

L'heure est passée, et Lara comme les autres attend d'un air froid, patient et sûr de lui-même. Pourquoi Ezzelin ne vient-il pas? L'heure est passée; des murmures s'élèvent, et le front d'Othon se rembrunit. « Je connais mon ami! sa foi n'est point suspecte : s'il est

encore vivant, il viendra; le manoir qu'il habite est situé dans la vallée entre mon propre domaine et celui du noble Lara; mon foyer eût été honoré de recevoir un pareil hôte, et le brave Ezzelin n'aurait point dédaigné mon humble toit; mais sans doute il est retenu par la nécessité de se procurer quelque preuve urgente pour soutenir son dire. Comme j'ai engagé pour lui ma foi, je l'engage de nouveau; il viendra, ou je rachèterai moi-même la tache imprimée à son honneur. »

Il se tut, et Lara répondit : « Je suis venu ici sur ta demande pour prêter l'oreille aux récits malveillants d'un étranger, dont les injures auraient blessé profondément mon cœur, si je n'avais pas vu en lui un homme à peu près insensé, ou pour le prendre au pis, un ignoble ennemi. Je ne le connais pas, mais lui semble m'avoir connu dans des contrées où... mais pourquoi m'arrêter à de semblables contes? représente-moi ce faiseur d'histoires, ou rachète ton gage, ici même, à la pointe de l'épée. »

Le fier Othon rougit, jette son gantelet à terre et tire son glaive : « Ce dernier parti est celui qui me convient le mieux, et voilà comment je réponds pour mon hôte absent. »

Sur le bord de sa tombe ou de celle qu'il va ouvrir, Lara n'éprouve rien qui puisse altérer la pâleur livide de son teint : sa main saisissant le fer avec une froide insouciance, montre combien elle est habituée à en saisir la poignée; son œil, quoique calme, indique la résolution de ne rien épargner; et sans hésiter davantage, il tire son arme du fourreau. En vain les chefs se pressent autour d'eux : la fureur d'Othon ne souffre aucun délai, et il laisse tomber des paroles de défi... Heureuse son épée, si elle peut les soutenir!

IV.

Le combat ne fut pas long : aveuglé par la colère, Othon exposait inutilement sa poitrine aux coups : son sang coula bientôt, et il tomba, mais non mortellement blessé : un coup adroit l'avait seulement étendu sur le sol. « Demande la vie! » Il ne répondit point, et peu s'en fallut qu'il ne se relevât plus du pavé qu'il avait rougi; car en ce moment le front de Lara se rembrunit encore jusqu'à prendre la noirceur de celui d'un démon, et il brandit sa lame avec plus de fureur qu'au moment où le front de son ennemi était au niveau du sien : car tout à l'heure il rassemblait toute son adresse et sa présence d'esprit; maintenant une haine implacable déborde de son cœur; il est si peu disposé à épargner son ennemi blessé que les témoins essaient inutilement d'arrêter son glaive; il tourne presque sa pointe altérée de sang contre ceux qui implorent sa merci. Mais un moment de réflexion le fait changer de pensée; cependant il regarde encore d'un œil morne son adversaire vaincu; il semble regretter l'inutilité d'un combat dont son ennemi sort vaincu mais vivant; il semble se demander à quelle distance du tombeau le coup qu'il a porté doit avoir mis sa victime.

V.

On relève Othon tout sanglant, et le médecin défend la moindre question, la moindre parole, le moindre signe : les amis du blessé se retirent dans un salon voisin; et lui, encore irrité et ne s'occupant d'aucun d'eux, lui, la cause de cette lutte soudaine dont il est vainqueur, il se retire lentement et dans un silence hautain : il remonte à cheval, prend le chemin de sa demeure, et ne jette pas un regard en arrière sur les tours du manoir d'Othon.

VI.

Mais qu'est-il devenu ce météore de la nuit qui ne semblait pas devoir disparaître à la clarté du matin? Qu'est devenu cet Ezzelin, arrivé et parti sans avoir laissé plus de traces de ses intentions? Il a quitté le manoir d'Othon par une nuit noire et longtemps avant l'aurore; et cependant le sentier était si bien battu qu'il ne pouvait le manquer. Sa demeure n'était pas éloignée; cependant il n'y était pas arrivé, et dès le matin commencèrent d'actives recherches qui ne firent rien connaître, sinon l'absence du chef. Sa chambre était vide, son coursier oisif, toute sa maison en alarmes : ses écuyers murmuraient et se désolaient. Les perquisitions s'étendent tout le long de la route, et même dans les environs où l'on craint de rencontrer des marques de la fureur de quelques bandits; mais on n'en trouve aucune : pas une branche de fougère n'est teinte d'une goutte de sang, ou ne porte un lambeau d'étoffe déchirée; aucune chute, aucune lutte n'a souillé la verdure; cet indice ordinaire d'un meurtre fait défaut : des doigts sanglants n'ont point laissé dans le sol leur empreinte convulsive pour révéler le forfait, comme il arrive au moment où la victime à l'agonie cesse de se défendre, et en se débattant ne blesse plus que le tendre gazon. De pareilles marques se trouveraient dans le taillis, s'il avait été le théâtre d'un assassinat; mais rien! rien! et il reste encore une lueur d'espoir. Cependant un étrange soupçon se répand : on murmure le nom de Lara, et l'on s'entretient chaque jour de sa renommée flétrie; mais aussitôt qu'il se montre, tout se tait : on attend l'absence de cet homme redouté pour reprendre de merveilleux et lugubres récits, et pour former des conjectures de plus en plus sombres.

VII.

Les jours se succèdent, et la blessure d'Othon est guérie, mais non son orgueil; et il ne cache plus sa haine : il est puissant; il est l'ennemi de Lara, l'ami de tous ceux qui lui veulent du mal, et il sollicite la justice du pays de demander compte à Lara de l'absence d'Ezzelin. En effet, quel autre que Lara avait à redouter sa présence? qui peut l'avoir fait disparaître, si ce n'est l'homme contre lequel il avait lancé une accusation redoutable? On le sait, la rumeur publique devient d'autant plus bruyante qu'elle est mal informée, et tout ce qui offre une apparence de mystère plaît à la foule curieuse. Dans son isolement apparent, Lara n'avait jamais cherché ni à gagner la confiance ni à éveiller l'affection : il trahissait en toute occasion une férocité implacable. Et cette habileté avec laquelle il maniait sa redoutable épée, était-ce loin des combats que son bras l'avait acquise? Dans quel genre de vie pouvait s'être endurci ce cœur si farouche? car on ne voyait pas en lui cette colère aveugle et capricieuse qu'un mot enflamme et qu'un mot apaise : c'était un penchant enraciné dans l'âme, devenue incapable de pitié dès que sa fureur s'était fixée sur un objet, penchant qu'un long exercice du pouvoir et des succès sans bornes pouvaient seuls avoir concentré à ce point et rendu inexorable. Tous ces motifs, joints à cette disposition qui pousse toujours les hommes à condamner plutôt qu'à louer, avaient enfin en s'amoncelant soulevé contre Lara une tempête redoutable même pour lui, et telle que ses ennemis pouvaient le désirer. Il est appelé à répondre de l'absence d'un homme qui mort ou vivant ne cesse de le poursuivre.

VIII.

Parmi la population du pays il se trouvait une foule de mécontents, maudissant la tyrannie sous laquelle ils pliaient; car le sol était partagé entre quelques despotes avides qui transformaient en lois leurs moindres caprices. De longues guerres au dehors et des troubles fréquents à l'intérieur avaient tracé au crime une route de sang où il était prêt à rentrer au moindre signal pour commencer un nouveau carnage tel qu'en amènent ces discordes civiles qui n'admettent point de neutralité, et où l'on ne voit que des adversaires ou des amis. En attendant, chaque seigneur était confiné dans sa forteresse féodale, obtenant la soumission en actes et en paroles, mais abhorré au fond des cœurs. C'est dans de pareilles circonstances que Lara avait pris possession du domaine de ses pères, où il avait trouvé bien des cœurs souffrants, bien des bras paresseux; mais sa longue absence de son pays natal l'avait rendu innocent de toute oppression, et sous son pouvoir assez doux, toute crainte s'était peu à peu effacée du cœur de ses vassaux. Ses serviteurs seuls conservaient une terreur respectueuse, et depuis quelque temps ils craignaient plus pour lui que pour eux-mêmes. Quoique d'abord ils l'eussent jugé plus sévèrement, ils ne le croyaient plus que malheureux : ses longues nuits sans sommeil, son humeur silencieuse, étaient attribuées par eux à une disposition maladive entretenue par la solitude : et si son aversion pour le monde répandait la tristesse dans sa demeure, cependant la munificence en égayait le seuil; car jamais les malheureux ne s'en éloignaient sans être soulagés, et pour eux du moins son âme était accessible à la pitié. Froid et méprisant à l'égard des puissants et des riches, son œil s'abaissait volontiers sur l'humble et le pauvre : il ne leur adressait pas la parole, mais ils trouvaient souvent un asile sous son toit, et n'en étaient jamais injurieusement chassés. On pouvait observer que chaque jour de nouveaux tenanciers venaient se fixer sur ses domaines : mais c'était surtout depuis la disparition d'Ezzelin qu'on voyait en lui un maître bienveillant et un généreux hôte. Peut-être son duel avec Othon lui avait-il fait craindre quelque piége tendu contre ses jours : quel que fût son motif, il parvint à se concilier plus de partisans parmi le peuple que n'en avaient les autres seigneurs. Était-ce une politique? c'était une politique habile; mais le grand nombre n'en jugea que par ce qu'il voyait. Les malheureux, forcés de s'exiler par la cruauté de leur maître, ne demandaient qu'un abri, et il le leur donnait : jamais dans ses domaines un paysan ne pleurait sa chaumière envahie, dépouillée, et le serf lui-même pouvait à peine s'y plaindre de son sort; l'avare vieillesse y gardait en sûreté son trésor, et la pauvreté n'y rencontrait ni dédains ni raillerie; la jeunesse était retenue près de lui par les festins et l'espoir des récompenses jusqu'à ce qu'il fût trop tard pour le quitter; à la haine il offrait dans un prochain avenir les ardentes représailles d'une vengeance différée; à l'amour, victime de l'inégalité des conditions, il promettait la beauté de son choix conquise par la victoire. Déjà tout était mûr : il lui restait à

proclamer que l'esclavage était un vain mot. Enfin le moment est venu : et c'est celui même où Othon se croit bien sûr de sa vengeance. Ses sommations trouvent celui qu'il appelle criminel dans la grande salle de son château, entouré de milliers d'hommes, tout récemment délivrés de leurs chaînes féodales, bravant les puissants de la terre et pleins de confiance dans le ciel : ce matin même il vient d'affranchir les serfs de la glèbe; ils ne fouilleront plus le sol dans l'intérêt d'autrui, ou ce sera pour y creuser la fosse de leurs tyrans! Tel est leur cri de guerre : il faut en outre un mot d'ordre qui annonce le redressement des injures, la revendication des droits : Religion! liberté! vengeance!... ce que l'on voudra, il suffit d'un de ces mots pour conduire les hommes au carnage. Une phrase séditieuse, méditée et répandue par les habiles, peut assurer le règne du crime et la pâture des loups et des vers.

IX.

Ce pays où le pouvoir féodal avait pris un tel empire était à peine gouverné au nom d'un monarque enfant : moment bien choisi pour la rébellion, car le peuple méprisait celui-ci et détestait l'un et l'autre. Il ne lui fallait plus qu'un chef et il en trouvait un inséparablement uni à sa cause, un homme qui pour sa propre sûreté était obligé de se jeter au milieu de la lutte universelle. Séparé par un arrêt mystérieux du destin de ceux que le hasard de la naissance lui avait donné pour alliés, depuis cette soirée qu'il maudissait, Lara s'était préparé à faire face, mais non seul, à tout événement. Un motif impérieux, quel qu'il fût, lui commandait d'arrêter toute enquête sur sa conduite dans des pays lointains; en confondant sa cause avec celle de tous, dût-il même tomber, il retardait sa chute. Depuis longtemps un calme sinistre avait pesé sur son cœur; l'orage de ses passions, autrefois si terrible, semblait s'être endormi; mais soulevé tout-à-coup par des événements qui devaient conduire sa sombre destinée à une crise extrême, cet orage avait enfin éclaté et l'avait montré de nouveau tel qu'il fut jadis, tel qu'il est encore : seulement il a changé de théâtre. Il ne s'inquiète guère de sa vie; il songe moins encore à sa renommée; mais il n'en est que mieux disposé à jouer cette partie désespérée : condamné d'avance par la haine des hommes, il sourit à sa ruine pourvu qu'il y entraîne ses ennemis avec lui. Que lui importe la liberté d'un peuple? S'il a relevé les humbles ce n'était que pour rabaisser les superbes. Il a espéré un moment qu'il trouverait le repos dans sa sombre tanière, mais l'homme et le destin sont venus l'y poursuivre : accoutumé aux ruses des chasseurs, il est traqué dans son fort; ils pourront l'y tuer, mais ils ne le prendront pas au piége. Farouche, taciturne, dépourvu d'ambition, on l'a vu jusque-là calme spectateur des scènes de la vie; mais ramené dans l'arène, il se montre un digne rival des guerriers féodaux : son naturel sauvage éclate dans sa voix, dans ses traits, dans ses gestes, et le regard du gladiateur étincelle dans ses yeux.

X.

Qu'est-il besoin de répéter après tant d'autres la description des combats, le festin des vautours, le massacre des victimes humaines, la fortune diverse des diverses journées, la férocité du vainqueur, la lâcheté du vaincu, les ruines fumantes des villes écroulées? Cette lutte fut semblable à toutes les autres, si ce n'est que des passions sans frein joignirent leurs fureurs à celles de la haine qui ne connaît point le remords. Personne ne demandait la vie, car on savait que la voix de la pitié ne serait point écoutée, et les prisonniers étaient égorgés sur le champ de bataille : dans les deux camps la même rage enflammait ceux qui l'emportaient tour-à-tour; et frappant au nom de la liberté comme au nom de l'esclavage, ils croyaient avoir tué trop peu s'il restait encore des vivants. Il est trop tard maintenant pour arrêter le glaive exterminateur : la désolation et la famine envahissent toute la contrée : la torche une fois allumée, la flamme s'est répandue de tous côtés à la fois, et le carnage sourit à son œuvre de chaque jour.

XI.

Forte de l'énergie que lui donne une impulsion toute fraîche, la troupe nombreuse de Lara emporte les premiers succès : mais cette fatale victoire est la ruine du parti. Les soldats ne forment plus leurs rangs à la voix du chef : ils marchent en désordre, se jettent aveuglément sur l'ennemi et semblent croire qu'on peut arracher le succès sans en avoir assuré les moyens. L'amour du butin, la soif de la haine entraînent à leur sort fatal ces bandes indisciplinées. En vain Lara fait-il tout ce qu'un chef peut tenter pour réprimer la furie insensée de sa troupe; en vain il essaie d'apaiser cette ardeur opiniâtre; la main qui alluma la flamme ne saurait l'éteindre. L'ennemi plus sage peut seul corriger cette foule indocile et lui démontrer son erreur; retraites feintes, embuscades nocturnes, marches fatigantes, refus d'accepter le combat, longues privations de vivres, repos sans abri sous un ciel humide, retraite derrière des murailles opiniâtres qui bravent tout l'art des assaillants et lassent leur patience : les vassaux ameutés n'avaient point prévu tout cela. Un jour de bataille, ils pouvaient rivaliser avec les plus vieux guerriers; mais l'ardeur de la lutte, dussent-ils y trouver le trépas, leur semblait préférable à une vie de privations continuelles. La famine les torturait; la fièvre diminuait sans cesse leur nombre. Des chants prématurés de triomphe se changeaient en cris de mécontentement, et Lara seul semblait encore indompté. Mais bien peu restent pour obéir à sa voix ou aider son bras; une armée de plusieurs milliers d'hommes s'est réduite à quelques soldats désespérés; les plus braves sont restés les derniers et regrettent cette discipline qu'ils ont dédaignée. Un seul espoir reste encore : la frontière n'est pas loin, et ils peuvent se soustraire par là au désastre qui menace de terminer cette guerre civile. Chez l'étranger, ils conserveront dans leurs cœurs leurs regrets d'exilés, leur haine de proscrits; sans doute il est dur de quitter la terre natale, mais il est plus dur encore d'avoir à choisir entre la mort et l'esclavage.

XII.

Leur résolution est prise; ils marchent vers la frontière : la nuit propice leur prête les clartés de son flambeau pour guider leur fuite sans bruit et sans torches allumées; déjà ils voient les paisibles rayons de la lune dormant sur les flots de la rivière qui sert de limite aux deux pays; déjà ils peuvent distinguer... Est-ce là le rivage? Arrière! il est couvert de bataillons ennemis. Quel parti prendre? la retraite ou la fuite? Mais que voit-on briller à l'arrière-garde?... c'est la bannière d'Othon! ce sont les lances ennemies! ces feux qui brillent sur les hauteurs, sont-ce des feux de bergers? Hélas non! ils jettent une clarté trop étendue pour que la fuite soit encore possible : coupés de toutes parts, ils sont pris pour ainsi dire au piége; mais on verse quelquefois moins de sang pour vaincre que pour fuir.

XIII.

On s'arrête un moment pour reprendre haleine. Marcheront-ils en avant ou se tiendront-ils sur la défensive? Il importe peu : s'ils chargent l'ennemi qui leur barre le passage sur la rive du fleuve, quelques uns peut-être se fraieront une route et parviendront à rompre les rangs quelque serrés qu'ils soient. « Eh bien! chargeons; attendre l'attaque serait le fait d'un lâche! » Les sabres sortent du fourreau; chaque cavalier serre la bride de son cheval, et le dernier mot prononcé devancera de bien peu l'action. Dans le suprême commandement que Lara va proférer de toutes les forces de sa poitrine, combien n'entendront que l'appel de la mort!

XIV.

Lui-même a mis l'épée à la main... Son aspect est aussi sombre, mais plus calme que le désespoir : c'est quelque chose de plus que cette indifférence qui, dans des circonstances pareilles, sied au plus brave, s'il lui reste quelque sentiment humain. Il tourne ses regards vers Kaled, toujours à ses côtés, et trop dévoué pour montrer la moindre crainte; peut-être même n'était-ce que la faible clarté de la lune qui jetait sur ses traits un reflet inaccoutumé de pâleur et de deuil, expression non de sa terreur, mais de la sincérité de sa tendresse. Lara remarque cette pâleur et pose sa main sur la main du page; elle ne tremblait pas dans ce moment redoutable; ses lèvres étaient muettes; son cœur battait à peine; ses yeux seuls semblaient dire : « Nous ne nous quitterons pas! que tes soldats périssent; que tes amis prennent la fuite : je dis adieu à la vie, mais je ne te dis point adieu. » Enfin le commandement du chef s'est fait entendre, et la petite troupe bien en ordre s'élance de la hauteur sur les lignes ennemies formées plus bas; les coursiers obéissent à l'éperon; le cimeterre brille et l'acier résonne. Inférieurs en nombre, mais non en courage, les compagnons de Lara opposent le désespoir à la résistance et attaquent l'ennemi de front; le sang se mêle aux vagues du fleuve qui offriront encore aux rayons du matin une teinte rougeâtre.

XV.

Commandant, ralliant, animant tout par son exemple, partout où l'ennemi gagne du terrain, où ses amis semblent plier, Lara les encourage de la voix, frappe du tranchant ou de la pointe, et inspire un espoir que lui-même a perdu. Personne ne fuit, car tous savent que la fuite serait inutile; mais ceux même qui faiblissaient reviennent au combat quand ils voient les plus hardis d'entre l'ennemi reculer devant les regards et les coups de leur chef. Entouré par le nombre et presque seul, tour-à-tour il disperse les rangs opposés et rallie encore quelques soldats : il ne ménage point sa vie... Enfin l'ennemi semble plier... c'est l'instant... il élève sa main en l'air; il agite...

Pourquoi son panache s'est-il abaissé tout-à-coup? Le coup est porté; la flèche est dans son sein! Ce geste fatal a laissé son flanc sans défense, et la mort vient d'abattre ce bras orgueilleux. Le cri de victoire reste à demi formé sur ses lèvres; cette main qui se levait pour l'annoncer, comme elle pend insensible! cependant elle serre encore instinctivement la poignée du glaive, quoique l'autre main ait lâché les rênes. Kaled les ramasse: étourdi du coup et privé de sentiment, Lara, courbé sur l'arçon de la selle, n'aperçoit pas que son page détourne son coursier de la mêlée. Cependant ses compagnons continuent de charger l'ennemi et sont trop occupés de donner la mort pour songer à celui qui l'a reçue.

XVI.

Le jour luit sur les mourants et les morts, sur les cuirasses percées et sur les têtes dépouillées du casque. Le cheval de bataille, privé de son maître, est gisant sur le sol, et dans sa dernière convulsion il déchire son harnais ensanglanté; et près de lui palpitent encore d'un reste de vie, le talon qui le pressait et la main qui tenait la bride. Quelques mourants sont tombés près du courant de l'onde, trop près, hélas! car les flots en fuyant trompent leurs lèvres avides: cette soif haletante, qui accompagne la mort sanglante du soldat, torture la bouche brûlante et la sollicite vainement à implorer une goutte d'eau... la dernière... afin de se rafraîchir pour la tombe: leurs membres affaiblis, agités par des efforts convulsifs, rampent sur le gazon teint de pourpre, efforts qui épuisent le peu qui leur reste de vie: mais enfin ils atteignent le courant; ils se penchent pour y plonger leurs lèvres; déjà ils en sentent la fraîcheur; ils ont presque goûté... Pourquoi restent-ils immobiles? Ils n'ont plus de soif à éteindre; quoiqu'elle reste inassouvie, ils ne la sentent plus; c'était une horrible agonie... mais tout est oublié.

XVII.

Sous un tilleul, à quelque distance du lieu qui sans lui n'aurait point été le théâtre d'un pareil combat, on voit couché un guerrier respirant encore, mais voué au trépas: c'était Lara dont la vie s'écoulait rapide avec les flots de son sang. Celui qui le suivait naguère, qui est maintenant son seul guide, Kaled, agenouillé près de lui, examine son flanc entr'ouvert et s'efforce d'étancher avec son écharpe le sang qui, à chaque convulsion, s'élance à bouillons plus pressés; puis, lorsque son haleine affaiblie devient plus rare, ce sang coule en filets non moins funestes: le blessé peut à peine parler; mais par un signe, il fait entendre à Kaled que tous les efforts sont vains et ne font qu'ajouter à ses angoisses. Il serre cette main qui tentait de soulager ses douleurs, et d'un sourire triste il remercie cet étrange enfant qui ne craint, ne sent, n'examine, ne voit rien, rien que ce front humide appuyé sur ses genoux; rien que ce pâle visage et cet œil presque éteint, seule clarté qui brille encore ici-bas pour Kaled.

XVIII.

Les vainqueurs viennent de ce côté, après de longues recherches sur le champ de bataille; car leur triomphe est nul tant que Lara lui-même n'a pas succombé. Ils voudraient l'emporter, mais ils s'aperçoivent bientôt que ce serait une peine inutile. Lui, les regarde avec le calme du dédain, sentiment qui le réconcilie avec son destin et qu'une haine toujours vivante fait naître au sein même de la mort. Othon arrive et, sautant de son coursier, vient contempler les blessures saignantes de l'ennemi qui l'a blessé; il l'interroge sur son état: Lara ne répond pas, le regarde à peine, comme un homme qu'il avait oublié, et se tourne vers Kaled... Quant aux mots qu'il prononce alors, les assistants les entendent assez distinctement, mais ils n'en comprennent point un seul: ses dernières pensées sont exprimées dans cette langue inconnue à laquelle l'attache irrésistiblement quelque étrange souvenir. Sans doute ces accents doivent rappeler d'anciennes scènes de sa vie; mais quelles sont-elles? Kaled seul le sait; car seul il peut comprendre son maître; et il lui répond quoique d'une voix basse, tandis que les vainqueurs rangés en cercle et les contemplant tous deux restent étonnés et muets. Le chevalier et son page semblent dans ce moment suprême oublier à moitié le présent dans le souvenir du passé, et avoir en commun quelque destinée singulière dont nul étranger ne saurait pénétrer les ténèbres.

XIX.

Leur entretien se prolongea longtemps, quoiqu'ils ne parlassent que d'une voix faible; c'était seulement d'après leur accent que l'on pouvait conjecturer le sens de leurs discours. A en juger ainsi, on aurait cru le jeune page plus près de sa fin que n'était Lara lui-même, tant la voix et la respiration de Kaled étaient tristes étouffées, tant étaient entrecoupées et pleines d'hésitation les paroles qui sortaient de ses lèvres pâles et presque immobiles. Au contraire, la voix de Lara, quoique peu élevée, demeura calme et distincte jusqu'au moment où la mort en s'approchant vint changer cette voix en râle: mais c'est en vain que d'après les traits de son visage on se flatterait de deviner ce qui se passe en lui, tant leur expression sombre est étrangère au repentir aussi bien qu'à toute affection; et pourtant au moment où il luttait contre la dernière agonie, on remarqua son regard tendrement fixé sur son page, et dans un autre moment, comme Kaled cessait de parler, Lara leva la main et montra l'Orient. Peut-être l'éclat du matin avait-il frappé ses yeux; car le soleil, franchissant l'horizon, chassait en ce moment devant lui les nuages qui voilaient le ciel; peut-être n'était-ce qu'un geste insignifiant; peut-être enfin le souvenir de quelque événement avait-il soulevé machinalement son bras vers les lieux où le fait s'était passé. Kaled parut à peine le comprendre lui-même, mais il détourna la tête, comme s'il avait horreur du jour; et au lieu de saluer cette lumière matinale, il fixa ses regards sur le front de Lara où descendait la nuit. Le moribond n'était point encore privé de tout sentiment, et plût au ciel qu'il l'eût été! car un des assistants lui ayant montré la croix, gage de notre rédemption, et ayant approché de sa main le saint chapelet, appui que son âme prête à partir aurait dû réclamer, il jeta sur ces pieux objets un regard profane, et un sourire... que le ciel lui pardonne, si c'était l'expression du dédain. Mais Kaled, sans prononcer un mot, sans détourner de la face de Lara son regard fixe et désespéré, d'un air irrité et d'un geste rapide, repoussa la main qui présentait ces gages consacrés: comme si l'on n'eût fait que troubler ainsi les derniers moments de son maître. Il ne paraissait pas savoir que dès ce moment même la vie commençait pour lui, cette vie immortelle que nul ne peut être sûr d'obtenir s'il n'a point une foi complète dans le Christ.

XX.

Cependant la respiration de Lara devenait de plus en plus pénible: le voile qui couvrait ses yeux s'était épaissi; ses membres s'étendaient d'une manière convulsive, et sa tête était tombée inerte sur les genoux faibles qui la soutenaient sans se lasser. Enfin, il presse une dernière fois la main qu'il tient sur son cœur... Ce cœur ne bat plus, mais Kaled ne consent pas encore à se dégager de cette froide étreinte; il cherche, il cherche encore cette sourde palpitation qui ne lui répond plus. « Mais son cœur bat! » Arrière, rêveur! Tout est fini: ce fut Lara, cet objet que tu regardes encore.

XXI.

Il le contemplait, comme si l'esprit hautain qui animait cette argile n'avait point pris son essor; et les assistants l'avaient arraché à son état d'extase sans pouvoir détourner ses regards de l'objet sur lequel ils étaient fixés. Relevé du lieu où il soutenait dans ses bras ce corps inanimé, quand il vit cette tête, qu'il aurait voulu retenir sur son sein, retomber sans force vers le sol, comme la poussière rendue à la poussière, il ne se précipita point de nouveau auprès du cadavre; il n'arracha point les boucles brillantes de sa noire chevelure: mais il essaya de se tenir debout et de regarder encore; puis il chancela et tomba tout-à-coup, à peine moins inanimé que celui qu'il avait tant aimé. Il!... lui!... oh! non; jamais un cœur d'homme n'a pu nourrir un pareil amour. Cette dernière épreuve vient enfin de révéler un secret longtemps mais imparfaitement caché; sous ses vêtements qu'on écarte pour rappeler à la vie ce cœur dont les douleurs semblent arrivées à leur terme, on découvre une femme. Alors la vie reparaît, mais cet être bizarre ne semble point éprouver de honte... que lui importent maintenant son sexe et sa renommée.

XXII.

Et Lara ne repose pas où reposent ses pères; mais sa fosse est creusée aussi profondément dans le sol sur lequel il est tombé; et son sommeil n'y est pas moins calme, quoique des prêtres n'aient point béni la tombe et que nul marbre ne la couvre; son deuil a été porté avec des regrets moins bruyants mais plus sincères que ceux qu'inspire à un peuple la perte d'un libérateur. En vain on questionna l'étrangère sur son passé; en vain même on la menaça; muette jusqu'au bout, elle ne voulut révéler ni d'où elle venait, ni comment elle avait quitté tout pour suivre un homme qui semblait lui montrer peu d'affection. Pourquoi donc l'aimait-elle? Curiosité insensée! taisez-vous! L'amour est-il donc le produit de la volonté? Pour elle peut-être Lara était-il toute tendresse: ces âmes sombres ont une profondeur de sentiment dans laquelle notre regard superficiel ne peut pénétrer; et quand elles aiment, nos railleurs ne savent point avec quelle puissance battent ces cœurs généreux. Les sceptiques avoueront cependant, du bout des lèvres, que ce n'étaient pas

des liens vulgaires qui attachaient à Lara l'affection et l'intelligence d'un être tel que Kaled. Mais rien ne put la faire consentir à révéler le secret de cette fatale histoire ; et maintenant, la mort a scellé les lèvres qui l'auraient pu raconter.

XXIII.

Ils ont déposé Lara dans le sein de la terre; et sur sa poitrine, outre la blessure qui en a chassé l'âme, ils ont trouvé les traces de mainte cicatrice qui ne pouvaient provenir d'une guerre récente : quelque part qu'il ait passé l'été de sa vie, il doit avoir vécu au sein des combats. Mais sa gloire ou ses crimes sont également inconnus : on sait seulement que du sang a été versé, et Ezzelin, qui aurait pu révéler son passé, Ezzelin n'a plus reparu... la nuit de leur rencontre avait été sa dernière nuit.

XXIV.

Dans cette nuit même (un paysan l'a raconté), à l'heure où la clarté de la lune allait s'effacer devant celle du matin, et couvrait d'un voile de brouillards son croissant amorti, un serf traversait la vallée située entre les châteaux ; il s'était levé avant le jour pour aller au bois et y gagner, comme bûcheron, le pain de ses enfants. Il était arrivé près de la rivière qui sépare les terres d'Othon des vastes domaines de Lara, quand il entendit un bruit de pas, puis vit un cheval et son cavalier sortir de la forêt : sur l'arçon de la selle était posé un objet enveloppé dans un manteau. Frappé de cette apparition à une telle heure, et pressentant qu'elle pouvait révéler un crime, il se cacha pour épier les mouvements de l'étranger. Celui-ci gagna le bord de la rivière et descendit de son coursier ; ensuite, soulevant le fardeau qu'il portait, il gravit un point élevé de la rive et le lança dans les flots. Alors il resta un moment immobile; puis il jeta un regard autour de lui et un autre sur le fleuve, et il fit quelques pas en suivant et observant le cours de l'onde, comme si la surface eût pu trahir encore quelque chose. Tout-à-coup il tressaillit, se baissa et chercha autour de lui parmi les cailloux que les eaux de l'hiver avaient amoncelés sur la rive : il choisit les plus pesantes de ces pierres et les lança en visant avec une attention particulière. Cependant le serf avait gagné en rampant un endroit d'où, sans être aperçu, il pouvait observer en sûreté tout ce qui se passait : il aperçut vaguement un objet..... une poitrine d'homme qui flottait à la surface de l'eau, et, sur cette poitrine, quelque chose qui brillait comme une étoile. Mais avant qu'il eût le temps de bien observer ce corps à demi submergé, un lourd caillou l'atteignit et il s'enfonça : plus loin il reparut, mais peu distinct et jetant seulement sur les eaux une teinte de pourpre ; et enfin il disparut tout-à-fait. Le cavalier observa tout, jusqu'au moment où s'éteignit sur l'onde le dernier des cercles qui s'y étaient dessinés. Alors il se retourna, et se penchant sur son cheval qui piétinait d'impatience, il le piqua de l'éperon et lui fit prendre une course désordonnée. Le cavalier était masqué; le paysan, dans sa terreur, ne put observer les traits du mort ; mais, certainement, sa poitrine portait une étoile : tel est l'insigne des plus nobles chevaliers, et l'on se rappelait que le seigneur Ezzelin était paré de cette marque d'honneur, dans cette même nuit qui avait précédé une matinée fatale. S'il a péri de cette mort ignorée, que le ciel reçoive son âme ! son cadavre perdu roule vers l'Océan, et la charité se plaît à croire qu'il n'est point tombé sous les coups de Lara.





Et Lara ne repose pas où reposent ses pères.....:

XXV.

Et Kaled, Lara, Ezzelin, ont disparu du monde sans qu'une pierre sépulcrale rappelât leur mémoire. On tenta vainement d'éloigner Kaled du lieu où le chef bien-aimé avait répandu son sang : la douleur avait dompté l'âme trop fière de cette jeune femme : elle versait peu de larmes et ses plaintes n'étaient pas bruyantes ; mais elle devenait furieuse quand on prétendait l'arracher de ce lieu où elle croyait presque le voir encore : alors son œil étincelait comme l'œil de la tigresse à qui l'on veut dérober ses petits. Comme on la laissait consumer dans ces lieux ses jours abandonnés, elle passait le temps à converser avec des formes qu'elle croyait voir dans l'air, adressant ses tendres plaintes à ces êtres fantastiques, qu'enfante l'imagination échauffée par la douleur. Elle allait s'asseoir sous le même arbre qui l'avait vue tenir sur ses genoux la tête vacillante du guerrier blessé; et, toujours dans la même attitude, elle se rappelait ses paroles, ses regards, le moindre geste de son agonie; elle avait coupé sa propre chevelure, à elle, chevelure noire comme l'aile du corbeau; elle la conservait dans son sein et souvent elle l'en retirait et la déroulait, et la pressait doucement sur le gazon, comme pour étancher le sang de la blessure d'un fantôme. Elle s'adressait à elle-même des questions et répondait pour lui ; puis, tout-à-coup, elle se levait en tressaillant et le conjurait de fuir un spectre acharné à sa poursuite ; enfin elle s'asseyait sur les racines du tilleul et cachait son visage dans ses mains amaigries, ou traçait sur le sable des caractères inconnus. Cela ne pouvait durer... elle repose près de celui qu'elle a tant aimé ; son histoire est ignorée... son amour... elle l'a prouvé trop bien.

FIN DE LARA.

